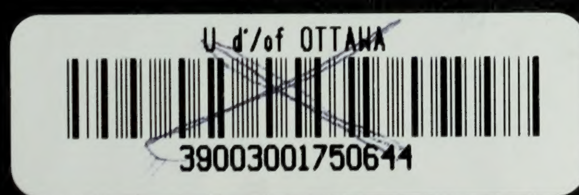

U d'/of OTTAWA
39003001750644



LE
RETOUR AU BERCAIL

N° 18 des Fastes de l'Eglise



Le proconsul le fit jeter dans un cachot dont le sol était hérissé de débris aigus de poterie. (P. 25.)



LE RETOUR AU BERCAIL

PAR

L. Le Leu

ETABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
ÉDITEURS PONTIFICAUX
PARIS, Rue Bonaparte, 66 — TOURNAI, Rue des Sœurs-Noires, 28
—



SOMMAIRE HISTORIQUE DU VOLUME

Antécédents chrétiens de l'Espagne. — Son évangélisation par S. Paul. — S. Cyprien et les Eglises d'Espagne. — Progrès de la foi et martyrs sous Dioclétien et Julien. — L'hérésie et les barbares. — Conversion des Suèves et des Visigoths. — S. Léandre, évêque de Séville et son influence catholique. — Les premiers rois catholiques d'Espagne. — Révolutions intestines. — S. Isidore, évêque de Séville. — Son école. — Ses travaux apostoliques. — Vue d'ensemble sur sa méthode et le caractère synthétique de son enseignement. — Ses illustres élèves. — Les conciles de Séville et de Tolède, leur profession de foi catholique. — Prédiction de S. Isidore sur l'invasion mahométane future. — Les débuts de Mahomet. — Des origines du christianisme et plus particulièrement de 589 à 712, époque de la conversion définitive de l'Espagne à la foi catholique orthodoxe.

IMPRIMATUR :

Tornaci, die 21 Junii 1912.

V. CANTINEAU,
Vic. Gen.

INTRODUCTION

Il est une loi des choses, à laquelle tout ce qui vit, individus et société, est soumis, c'est la lutte. Il semble que le monde ne marcherait pas, s'il n'était un perpétuel champ de bataille où se coudoient les intérets les plus divers, surtout les intérêts du bien et les intérêts du mal.

Ceux qui rêvent la sérénité parfaite et sans nuages, la paix complète, oublient qu'elle n'est pas de ce monde où sans cesse la lumière lutte contre l'ombre et l'ombre combat la lumière.

L'Eglise n'échappe pas à cette loi des choses et c'est précisément son caractère divin qui rend ses luttes plus âpres et plus terribles, de sorte que ses triomphes sortent toujours de ses deuils, que des deuils suivent souvent ses plus grandes victoires, et que ses joies sont sans cesse mélangées de douleurs.

La marche de l'Eglise n'est vraiment triomphale à travers les peuples et les siècles que vue des hauteurs sublimes de cette promesse du Christ : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles; les portes de l'enfer ne prévaudront pas. »

Répandue parmi les nations comme un ferment divin plein de puissance, elle a dû entrer en lutte avec tout ce qui, dans les mœurs, les coutumes, les préjugés, les tendances des peuples, était un obstacle à la constitution de l'unité dans la foi chrétienne et catholique.

Nous avons déjà vu,[1] les immenses difficultés contre lesquelles elle s'est heurtée depuis que, sortie du mystère des catacombes, elle a entrepris au grand jour, la conquête universelle du monde à la théocratie du Christ.

Après avoir lassé ses bourreaux contre lesquels elle n'engageait d'autres luttes que celles de la patience, de la résignation et du martyre, à peine entrée dans la lice, il lui a fallu engager de plus effectives batailles.

Véritable paladin de Dieu, sur ce champ de bataille aux multiples combats, elle a trouvé des ennemis non seulement autour d'elle, mais jusque dans son propre sein et, à peine victorieuse de l'idolâtrie, il lui a fallu combattre les pires de ses ennemis, ceux qui, par le schisme et l'hérésie, tentaient d'introduire la division dans son sein et de déplacer de son centre cet indispensable pivot de toute harmonie, l'unité.

Aussi, dans cette œuvre immense de la conquête du monde par l'Eglise, et plus particulièrement dans ce gigantesque travail de la formation de l'Europe chrétienne, nous assistons à travers les siècles à ce spectacle, l'Eglise obligée de convertir à l'unité catholique des peuples déjà chrétiens mais tous infectés du venin de l'hérésie qui produit la division des âmes sur les points les plus nets de la foi.

Cette lutte contre la division et pour l'unité, nous verrons l'Eglise la poursuivre dans tous les temps, et nous serons

(1) Voir les volumes précédents.

depuis longtemps endormis pour le siècle et passés en vue des horizons éternels, que l'Eglise la poursuivra encore, jamais lasse, jamais vaincue, jamais complètement triomphante jusqu'à l'avènement dernier du Christ.

La maladie de l'âme humaine, par excellence, celle dont le germe est diabolique, c'est la suffisance, l'orgueil, l'égoïsme.

L'homme, individu ou société, aspire toujours à se faire centre et à dominer ce qui l'entoure; son égoïsme destructeur veut tout asservir à ses idées particularistes que l'oppression seule prétend rendre générales, et le ressort qui le meut est une ignorance orgueilleuse et des passions dont il est, le premier, l'esclave.

Or, l'Eglise a été constituée dès l'origine du monde et confirmée en Jésus-Christ et par lui, afin que le monde sache qu'il n'y a qu'un centre d'unité totale hors duquel il n'y a que luttes stériles et catastrophes affreuses et ce centre c'est Jésus-Christ, le Verbe fait Homme, l'Homme-Dieu, le Pontife éternel de la justice et l'Evêque suprême des âmes.

Voilà le divin et unique pivot autour duquel l'Eglise a mission de faire graviter le monde; voilà le dernier mot de toutes ses luttes et le gage de son éternel triomphe; voilà pourquoi elle combat sans cesse, pourquoi sur tous les terrains elle a des ennemis, pourquoi sans cesse elle travaille à renouveler les peuples, pourquoi elle a vu s'élever contre elle les faisceaux prétoriens des Césars et le cimeterre fulgurant des Kalifes.

Luttes nécessaires qui sont l'activité même de son cœur, luttes sans lesquelles elle n'aurait plus son vrai rôle dans le monde, luttes qui ne finiront qu'avec les siècles et dont les joies et les larmes seront comme le feu nouveau et l'eau nouvelle d'où sortira la Jérusalem éternelle des saints.

Dans ce volume, nous verrons seulement l'Eglise conquérir à l'unité, l'Espagne chrétienne depuis saint Paul, mais tombée dans les divisions de l'hérésie et qui deviendra prospère pour un siècle jusqu'à des jours de nouveaux troubles.

Car sa splendeur se voilera, l'alliance entre le sacerdoce et la monarchie sera ébranlée, la porte s'ouvrira aux sectateurs de Mahomet pour faire expier à la noble nation catholique les fautes nouvelles de son aristocratie, de ses rois et de son clergé, jusqu'à des temps plus heureux où l'esprit de l'unité se réveillant en elle héroïquement, l'Etat, sacré de nouveau par l'Eglise, et les princes ligués avec les évêques, engageront contre le croissant la plus magnifique des luttes et remporteront le plus fécond et le plus puissant des triomphes pour sa délivrance et son salut, aux jours d'une deuxième conquête encore bien lointaine et dont l'aurore ne se lèvera qu'au seizième siècle.

Mais c'est là l'avenir lointain sur lequel ne peut anticiper ce volume dont le seul but est de montrer l'Eglise catholique amenant au giron de son unité par ses deux grands évêques saint Léandre et saint Isidore, l'Espagne du sixième siècle gémissant sous le sceptre encore arien de rois Goths.

LE RETOUR
AU BERCAIL

PREMIÈRE PARTIE

I

L'ÉVÊQUE DE SÉVILLE.

L'évêque Léandre descendit du ciborium[1] d'où il enseignait les lettres sacrées chaque jour à un nombreux auditoire d'écoliers venus de tous les quartiers de Séville et des environs pour entendre ses leçons.

Les écoliers, clercs et laïques, rangèrent leurs tablettes, roulèrent leurs volumes et remirent à leur ceinture leur écritoire et leurs calames.

Le vénérable professeur les regarda quitter la vaste salle aux sombres arceaux et quand tous furent partis, il se trouva seul avec deux jeunes gens dont le costume et la distinction native et visible indiquaient qu'ils appartenaient à la plus haute aristocratie de l'Espagne.

C'était Herménégilde et Récarède, futurs rois, fils de Leuvigild et de Théodosia.

Leuvigild était alors roi des Wisigoths d'Espagne.

(1) La chaire.

L'évêque Léandre, de race royale, lui-même, était le neveu de Théodosia et l'oncle des deux jeunes princes dont leur mère, pendant son vivant, lui avait confié l'éducation.

Mais alors, Théodosia était morte; Leuvigild s'était remarié avec Goswinthe, la veuve d'Athanagild, et les catholiques d'Espagne gémissaient sous la tyrannie cruelle de cette femme, farouche arienne, bien digne du sang criminel de Brunehaut dont elle était la mère, et le roi Leuvigild dominé par elle, arien lui-même, regarde, indifférent, passer les flots de ses forfaits.

C'était d'un œil mauvais que cette femme atroce voyait les deux jeunes princes continuer à fréquenter l'école épiscopale, et, plus d'une fois, elle avait songé à leur en interdire l'accès.

Mais l'évêque Léandre était leur oncle et puis, quoique leur précepteur dès leur enfance, il avait jugé prudent de ne pas exercer de pression sur leur foi.

Herménégilde et Récarède étaient ariens, eux aussi, héritiers du trône des rois Wisigoths, ils garderaient, sans doute, la croyance de leurs ancêtres et auraient garde d'augmenter, par une abjuration, les troubles déjà violents de l'Espagne.

Telles étaient les considérations qui arrêtaient Goswinthe si impitoyable à l'égard de tous ceux qui étaient attachés à la foi catholique et que sa vengeance et sa fureur pouvaient atteindre

« La persécution que subissaient alors les catholiques en Espagne,[1] était horrible; exil, confiscations des biens, emprisonnements, flagellations, massacres, et l'un des supplices les plus ordinaires est de les faire mourir de faim. C'est une femme qui assume la responsabilité de tant de forfaits; c'est Goswinthe, la veuve d'Athanagild qui a épousé

(1) Dit Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, l. v, ch. xxxix.

en secondes noces le roi Leuvigild. Mais Dieu la punit d'une façon exemplaire. Après avoir fait arracher les yeux à tant de catholiques par la main du bourreau, elle est elle-même frappée de cécité et ses yeux se sont éteints sous le voile épais d'une cataracte. »

En effet, Goswinthe est aveugle, et sa fureur arienne et sectaire n'en est pas diminuée.

L'évêque Léandre sortit, accompagné de ses neveux, de la salle de classe et s'engagea avec eux sous les verts et touffus ombrages des vastes jardins de la demeure épiscopale.

On jouissait là d'un calme délicieux ; on pouvait se croire loin des tempêtes du monde et de la méchanceté des hommes.

Des eaux murmurantes descendaient, en cascades naturelles, de nombreux accidents de terrain, parmi les cailloux sonores, au milieu des gazons, sous l'ombrage des grenadiers, des yuccas et des palmiers.

Le soleil, déjà rouge, s'inclinait derrière les montagnes de l'Andalousie dont on apercevait les sommets empourprés, tandis qu'on voyait à peine quelques-unes des plus hautes terrasses des maisons de la ville.

L'évêque indiqua un large banc de gazon où il s'assit avec ses deux pupilles.

Les deux jeunes gens se regardaient, attendant respectueusement qu'il prît lui-même la parole.

— Mes chers fils, leur dit-il, le temps va venir et je m'étonne qu'il ne soit pas encore venu, où une jalouse tyrannie vous enlèvera tout à fait à ma sollicitude pour essayer de vous attirer dans des chemins odieux au Seigneur qui aime la concorde, l'amour et la paix.

« L'horizon est noir pour ce pays ; vous serez appelés à l'éclaircir bientôt, peut-être, lorsqu'un de vous, peut-être l'un et l'autre en un court espace de temps, — car qu'est-ce que la longueur de la vie ? — vous serez assis sur le trône paternel.

» Je veux donc que vous sachiez ce qu'est l'Espagne, ce qu'elle doit au Christ et ce que vous devez vous-même à l'Espagne et à Jésus-Christ. »

— Nous vous écouterons attentivement, seigneur père, dirent les deux jeunes gens; parlez-nous, comme vous en avez l'habitude, le langage de la sagesse.

L'évêque Léandre promena son regard sur l'horizon, un instant, et, rabaissant ses yeux vers la terre, continua en ces termes :

II

LA SOURCE PURE.

— C'est à l'illustre apôtre Paul, que l'Espagne doit d'avoir entendu, pour la première fois, prononcer le nom du Christ.[1]

La tradition et les témoignages de nos plus illustres pères dans la foi nous l'affirment.

Ce fut, nous dit la tradition, lors de son dernier voyage en Espagne, que Paul envoya Crescent fonder l'Eglise de Vienne, en Gaule.

Jean Chrysostome, dans une de ses homélies, nous montre l'apôtre Paul courant de Jérusalem en Espagne.[2]

Jérôme nous dit dans son livre sur le prophète Isaïe, que

(1) De nombreux témoignages militent, comme on le verra, en faveur de l'apostolicité directe de l'Eglise d'Espagne, quoique de savants critiques aient cru devoir se refuser à l'admettre comme pour beaucoup d'autres Eglises, à la faveur d'un texte de Sulpice Sévère, qui écrivit au ch. XXXIII, livre II, de son *Histoire sacrée*, que « sous Marc-Aurèle, fils d'Antonin, éclata la cinquième persécution générale et que ce fut alors, pour la première fois, qu'on vit des martyrs dans les Gaules, la religion du vrai Dieu n'ayant été embrassée qu'assez tard au delà des Alpes. »

(2) Και ὅρας αὐτὸν Ἱερουσαλὴμ εἰς Σπανίαν τρέχοντα. (S. Jean Chrysostome : *Homélies* LXXV, *alias* LXXVI in Mattheum).

des navires étrangers transportèrent Paul en Espagne.[1]

Epiphane nous dit, dans ses livres contre les hérétiques, que Paul partit pour l'Espagne.[2]

Il fit le voyage d'Espagne, dit Théodoret, dans ses écrits sur les psaumes.[3]

Le grand Justin qui porta le premier le nom glorieux de philosophe chrétien qu'il illustra par son martyre, a dit au juif Tryphon ces paroles qui attestent déjà la diffusion immense de l'Eglise, à son époque :

« La loi de Moïse est si loin de s'être étendue de l'Orient à l'Occident, qu'il y a encore aujourd'hui des nations entières qui n'ont jamais vu un homme de race juive. Mais il n'y a pas une seule race de mortels,[4] grecs ou barbares ou de quelque nom qu'on puisse les appeler, soit des peuplades scythes qui habitent leurs chars errants, soit des tribus nomades qui n'ont point de demeures fixes, soit des peuples pasteurs qui vivent sous la tente, il n'en est pas une au sein de laquelle des prières et des actions de grâces ne soient adressées au Père et Créateur de toutes choses, au nom du crucifié Jésus.[5] »

Si Justin n'eut pas dit vrai, Tryphon n'eut pas manqué de lui faire toucher du doigt son erreur.

Soixante ans après Justin, Tertullien est plus explicite encore.

« Les rameaux de la race des Gétules, dit-il, les nombreux

(1) In Hispaniam Paulus alienigenarum portatus est navibus. (S. Jérôme, *Isaiæ*, ch. II.)

(2) Ὁ μέν γάρ παῦλος καὶ ἐπὶ τήν Ἰσπανίαν ἀφικνειται. (S. Epiphane : *Contre les hérétiques*, XXVII, 6.)

(3) Ὕστερον μέντοι καί τῆς Ἰταλίας ἐπεδὴ, καὶ είς τὰς Σπανίας ἀφίκετο (Théodoret : *In psalm.*, CXVI, 1.)

(4) Dans le monde connu alors et ouvert aux voyages, ainsi l'entendait S. Justin.

(5) S. Justin : *Dialogue avec Tryphon le juif*, Patrologie grecque, t. VI, col. 748-749.



Les captifs s'élancèrent par les portes
dont les serrures s'ouvrirent spontanément. (P. 37.)

pays habités par les Maures, toutes les contrées des Espagnes, les diverses nations des Gaules : la Bretagne inaccessible aux Romains mais soumise au Christ, la multitude des Sarmates, des Daces, des Germains, des Scythes, les nations les plus reculées, les provinces et les îles dont le nom même nous est inconnu, adorent le crucifié.[1] »

Mais, avant Tertullien, Irénée, le grand évêque des Gaules, successeur de l'illustre Pothin sur le siège de Lugdunum, a écrit ce témoignage :

« Au milieu de la diversité des idiomes qui se partagent le monde, la tradition chrétienne a conservé son unité. Les églises qui ont été fondées en Germanie n'ont pas une croyance ni une tradition différentes de celles qui existent chez les Ibères, de celles qui existent chez les Celtes, de celles qui existent en Orient, de celles qui existent en Egypte de celles qui existent en Lybie, de celles qui existent en Italie, le centre du monde.[2] »

Nos pays ont donc reçu le don de la foi de la main même des apôtres et l'Espagne a été une des premières à s'éclairer aux purs rayons de ce primitif et sacré flambeau.[3]

Mais quoi ! n'avons-nous pas encore des témoignages

(1) Tertullien : *Contre les juifs*, ch. VI, Patrol. gr., t. II, col. 610.

(2) S. Irénée : *Contre les hérétiques*, l. I, ch. XV, Patrol. gr., t. VII.

(3) La question de l'apostolicité des Eglises de Gaule est toujours à l'étude aujourd'hui et le très savant abbé Duchêne a, par ses travaux archéologiques, commencé à jeter beaucoup de lumière en cet obscur sujet. Nous n'avons pas la prétention de nous ranger d'un côté ou de l'autre de la question. Toutefois, nous citerons ici encore et en dehors de notre récit, des textes au moins singuliers en faveur de l'apostolicité, et curieux.

Un manuscrit syriaque du VI[e] ou du VII[e] siècle, trouvé vers 1840 au monastère de Scété et apporté à Londres, puis traduit et publié six ans après, contient les lignes suivantes :

« Rome et toute l'Italie, l'Espagne, la Grande-Bretagne et la Gaule, avec les autres contrées voisines, virent s'étendre sur elles la main sacerdotale des apôtres, sous la direction de Simon Céphas, qui, en quittant Antioche, alla instruire et diriger l'Eglise qu'il édifia à Rome et chez les peuples voisins. (Angelo Mai, *Ecri-*

plus formels du passage de Paul parmi nous? n'avons-nous pas son témoignage écrit lui-même?

« Je désire depuis plusieurs années aller vous voir, écrit-il aux fidèles de l'Eglise de Rome, et j espère réaliser mon projet lorsque je ferai le voyage d'Espagne. Je vous visiterai donc en passant, afin qu'après avoir un peu joui de votre présence, vous me conduisiez dans ce pays là. Maintenant, je m'en vais à Jérusalem porter aux saints quelques secours. Lors donc que je me serai acquitté de ce devoir, et que je leur aurai distribué ces secours, je passerai par chez vous en m'en allant en Espagne.[1] »

Mais, de plus, il exista jadis un temple, aujourd'hui détruit sans doute, et que Néron avait construit en Lusitanie à Marcussia, et c'est le plus farouche ennemi de notre foi qui se charge de l'attester aux siècles par le témoignage même de l'airain et de la pierre.

vains anciens, t. x; *Canons et doctrine des apôtres*, p. 7; *Patrol. gr.*, t. XXIV, col. 627, *not.* 47.)

Le cardinal Maï avait déjà connaissance de ce monument, d'après un vieux manuscrit du Vatican et, lors de la découverte de cet écrit ancien en Nitrie, il s'écria : « Ma joie est grande de voir un texte syriaque du VI[e] siècle appuyer un manuscrit du XIII[e] siècle. Son autorité s'augmente avec l'âge. »

D'autre part, nous trouvons dans le grand historien Théodoret, ces paroles significatives et surprenantes pour beaucoup, car elles donnent au texte des épîtres de S Paul, une extension vraiment imprévue. On sait que S. Paul écrivit des lettres aux Galates. Que faut-il entendre par Galates et Galatie?

« Par Galatie, dit Théodoret, il faut entendre la Gaule ainsi nommée par l'antiquité et même par les païens de nos jours. » (Theodoreti Cyr. interpret. *Epist. II ad Thimoth.*, ch. IV, 10; *Patrol. gr.*, t. LXXXII, col. 853.)

Tous les écrivains ecclésiastiques orientaux de ces époques expliquent ainsi cette leçon du nouveau Testament et avertissent qu'on ne doit pas confondre ainsi avec les Gaulois une de leurs colonies, celles des Galates de l'Asie-Mineure.

C'est pour cette raison et d'après ces autorités, que tous les martyrologes, les monuments de l'antiquité grecque et latine et les traditions des Gaules, proclament l'apostolicité des Eglises gauloises. Il appartient à la critique éclairée et aux découvertes modernes, de juger en dernier ressort la question sans parti pris.

(1) S. Paul : *Epître aux Romains*, ch. XV, 23, 24, 25, 28.

Voici ce que dit cette inscription :

« A Néron-Claudius-César-Auguste, Pontife suprême, pour avoir purgé la province des brigands et de la secte qui prêchait au genre humain une superstition nouvelle.[1] »

Voilà pourquoi le grand Jérôme s'écriait :

« Le sublime Paul, l'Apôtre des nations s'élança en conquérant et parcourut la terre. Il prêcha l'Evangile depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie et, de là, jusqu'en Espagne. Il fournit sa course depuis la mer rouge, où plutôt depuis un océan jusqu'à l'autre, imitant son maître, le divin soleil de justice dont il est écrit : d'un bond il vole, d'une extrémité du ciel à l'autre. La terre manqua sous les pas de Paul avant que son zèle eut éprouvé une défaillance.[2] »

Nous savons que l'Eglise de Tolède honore le patricien Marcellus, ce romain que Paul convertit en Espagne et consacra évêque de cette région. Nous savons aussi que l'apôtre amena avec lui sur notre sol pour en faire le premier évêque de Tortosa, Rufus, fils de ce Simon le Cyrénéen, qui aida Jésus à porter sa croix.[3]

Vous voilà donc fixés, mes fils bien-aimés, sur la source pure à laquelle ce pays, sur lequel vous régnerez, a puisé les principes de sa foi religieuse et chrétienne.

(1) Cette inscription a été découverte, en effet, dans les ruines de Marcussia en Lusitanie; elle a été reproduite comme il suit, par Baronius (*Ann. ecclésiast.*, ad ann. 69, § 46.)

NERONI CL. CÆS. AUG.
PONTIF. MAX. OB PRO
VIN. LATRONIB. ETHIS
QVI NOVAM GENERI HVM.
SVPERSTITIONEM INCVLCAR.
PVRGATAM.

(2) S. Jérôme : *Commentaire sur Amos*, ch. v.

(3) Florez : *Espana Sagrada*, t. III, ch. IV, § 3; Baronius, *Annales ecclésiast.*, ann. 69, n. 46; Alphonse de Requina, *Histoire du voyage de S. Paul en Espagne.* S. Paul, pour aller de Rome en Espagne, suivit, sans doute, la célèbre voie

— Votre science est profonde, seigneur père, dirent les deux jeunes princes, et de pareils témoignages sont un grand titre de gloire pour l'Espagne.

— Mais croyez-vous, poursuivit l'évêque, que ceux qui sont à l'honneur ne doivent pas être aussi à la peine? Sachez donc que le sol glorieux de l'Espagne a été, lui aussi, largement arrosé par les flots fécondants du sang.

romaine qui allait d'Italie en Bétique à travers les Gaules, par Nice, Arles, Narbonne et les Pyrénées, dit M. de Marca. S. Adon (*Chroniq. de Vienne*), dit ainsi que « Paul mis en liberté par Néron, passa en Espagne et laissa comme missionnaires, Trophime à Arles et Crescent à Vienne. »

Le martyrologe romain (23 septembre), nomme les deux martyres espagnoles Xantippa et Polyxèna, converties par S. Paul.

Tant de témoignages ne permettent pas de douter que S. Paul ait pu aller en Espagne y prêcher lui-même l'Evangile.

Deux lettres de S. Cyprien, dont l'une fameuse, relative à la déposition juridique de deux évêques d'Astorga et de Léon, coupables d'apostasie, font foi de la prédication de l'Evangile en Espagne et de la constitution des églises de ce pays avant l'an 250, époque de laquelle on veut faire dater souvent l'expansion du christianisme en ce pays.

III

LES SEMAILLES TRAGIQUES.

— Vous avez appris, mes chers fils, continua le vénérable Léandre, que la vérité chrétienne, pour s'établir sur la terre, dut lutter contre l'opposition formidable du paganisme qui, sentant sa cause à jamais perdue, usa de toutes les violences les plus atroces contre les héroïques prédicateurs de la foi nouvelle.

« Hélas! soupira l'évêque, cette foi même devait voir, plus tard, surgir des rangs même de ses fidèles, des persécuteurs et des bourreaux!

» Mais, en ce temps-là, où la foi était une partout, encore en son berceau, l'orient fut inondé du sang des martyrs.

» L'occident ne fut pas moins fécond en sacrifices, et l'Espagne où déjà le grand arbre de la foi étendait puissamment ses racines, vit des milliers de martyrs.

» Dioclétien, alors, ensanglantait l'empire tout entier par le meurtre des chrétiens.

» C'était le proconsul Dacien qui avait été chargé de faire exécuter dans nos provinces les édits de persécution. Et ce n'était pas pour lui une petite tâche, il lui fallut se multiplier vraiment pour y suffire, tant il y avait de héros qui bra-

vaient toutes les tortures et la mort la plus horrible au nom du Christ.

» A César-Augusta,[1] dix-huit martyrs donnèrent leur sang pour attester leur croyance.

» L'un d'entre eux, le plus célèbre, a été loué par l'illustre Augustin et chanté par le poète chrétien Prudence.

» C'est le saint martyr Vincent qui était archidiacre de Valérius, évêque de César-Augusta.

» Trop âgé pour distribuer lui-même le pain de la parole évangélique à son peuple, le vieil évêque avait chargé Vincent de le suppléer dans cet office et le jeune archidiacre, plein de zèle et de science et très versé dans l'étude des Ecritures, obtenait les plus consolants succès dans ce saint ministère.

» On le vénérait déjà partout comme un saint et sa réputation de sainteté et d'éloquence le désignait sûrement aux premiers coups de la persécution.

» Lorsque le proconsul Dacien passa à César-Augusta, il ordonna qu'on lui amenât Vincent et Valérius, le diacre et l'évêque, afin qu'ils répondissent de leur ministère et sacrifiâssent aux dieux.

» Le vieux pasteur Valérius, à cause de son âge avancé, fut envoyé en exil, mais le diacre Vincent fut mis à la torture.

» Pendant que ses os disloqués craquaient sur le chevalet et que ses membres étaient affreusement déchirés par les ongles de fer, le saint martyr se tournait vers Dacien et lui disait avec le sourire sur les lèvres :

» — En vérité, personne ne m'a jamais traité plus amicalement que vous!

» Les bourreaux, lassés par sa constance et couverts de sueur, s'arrêtaient de temps en temps pour respirer et prendre de nouvelles forces.

(1) Saragosse.

» — Quoi! leur dit Vincent, est-ce ainsi que vous êtes forts? Allons, un peu de courage et de vigueur!

» Deux fois, ces suppôts d'une fureur diabolique s'arrêtèrent afin de laisser refroidir les plaies du héros chrétien et pour donner à la souffrance le temps de raviver en lui ses aiguillons.

» Devant ce spectacle affreux, le proconsul Dacien écumait de rage.

» Il fit retirer du chevalet ce corps défiguré par les plaies qui n'y laissaient pas une place intacte et mettaient à nu les entrailles, et ordonna qu'on couchât le martyr sur un gril de fer, sur des charbons ardents.

» Les parties du corps que le feu n'atteignait pas étaient, par les soins des bourreaux, brûlées avec des plaques de fer rouge; on jetait sur les plaies saignantes du martyr des poignées de sel qui, pénétrant profondément dans les chairs, ajoutait à celles du feu une douleur dont l'atrocité ne changea rien à la constance du héros de la foi.

» Comme il résistait encore à tant de supplices, le proconsul le fit retirer de sa couche ardente et jeter dans un cachot dont le sol était hérissé de débris aigus de poterie.

» Mais, quand les geôliers vinrent pour constater l'agonie définitive du martyr, ils reculèrent stupéfaits.

» Vincent se promenait dans son cachot en chantant les louanges du Seigneur.

» — Le Dieu de cet homme est le vrai Dieu! se dirent-ils alors.

» Et ils se convertirent à la foi.

» Cependant, Dacien, par un nouveau raffinement d'atrocité, voulant ôter au diacre héroïque la gloire de mourir dans les tourments, le fit retirer du cachot et coucher sur un lit moelleux, afin que les médecins le soignassent et lui rendissent un corps capable de souffrir encore de nouveaux tourments.

» Mais le martyr y était à peine étendu qu'il expira.

» Son corps fut jeté dans la campagne à la merci des bêtes fauves et des oiseaux de proie, et il y resta pendant quinze jours. Le proconsul, alors, le fit coudre dans un sac et jeter à la mer. Mais les flots le rendirent au rivage où il fut recueilli par des chrétiens qui l'ensevelirent dans une église voisine.

» A Mérida, une jeune fille de douze ans nommée Eulalie, marcha sur les traces glorieuses du diacre Vincent et montra le même courage héroïque.

» Dacien étant sur son tribunal, elle y vint d'elle-même confesser sa foi.

» Le proconsul ne douta pas un seul instant qu'il lui fut possible, par de douces paroles, de la faire sacrifier aux idoles. Mais, ne réussissant pas par ce moyen, il fit étaler sous ses yeux tous les instruments de torture.

» — Vois, lui dit-il, jeune fille insensée, quel sort atroce est réservé à ton obstination, si tu refuses absolument de sacrifier aux dieux.

» Mais Eulalie renversa les idoles, dispersa les offrandes qui leur étaient destinées et cracha avec mépris au visage du proconsul.

» Aussitôt, deux bourreaux la saisirent et déchirèrent ses membres délicats avec des ongles de fer.

» Eulalie, tranquillement, comptait les coups et disait :

» — Ecrivez, écrivez sur mon corps d'une façon indélébile, la victoire de Jésus-Christ.

» On prit alors des torches enflammées pour les appliquer sur ses blessures, mais le feu ayant pris à sa longue chevelure, la fumée l'étouffa et elle rendit l'esprit.

» A Complutum,[1] deux jeunes frères, Justus, âgé de treize ans et Pastor, âgé de sept ans, étaient à l'école lorsqu'ils

(1) Alcala de Hénarès.

apprirent l'arrivée de Dacien et sa fureur contre les chrétiens.

» Aussitôt, ils quittent la classe et vont se présenter au proconsul.

» — Que veulent ces enfants? demanda Dacien.

» — Nous venons te dire que nous sommes chrétiens, répondirent-ils, fais de nous ce que tu voudras.

» Le féroce gouverneur les fit alors flageller jusqu'au sang et ordonna au bourreau de leur trancher la tête.

» Cela se passait sous Dioclétien, mais, sous le règne de l'apostat Julien, on devait voir encore des martyrs. Honte éternelle! quoique les païens fussent heureux de ces excès qu'ils fomentaient et dont ils recueillaient les bénéfices, ces forfaits devaient être perpétrés par des chrétiens sur d'autres chrétiens.

» Dans toutes les villes de la Mauritanie, à Lemellum,[1] à Carpos,[2] à Tipasa,[3] les prêtres et les diacres catholiques furent égorgés au pied des autels.

» On dépeçait en mille morceaux le corps tout vivant des martyrs; on dépouillait de leurs voiles les vierges du Seigneur, on les livrait aux outrages de la soldatesque infâme; on arrachait avec le fer, aux mères infortunées le fruit de leurs entrailles. Le pain eucharistique et sacré était jeté en pâture aux chiens immondes.[4] Les ampoules de verre conte-

(1) Lemellum, ville de la Mauritanie Sétifienne.

(2) Carpos, ville de l'Afrique proconsulaire.

(3) Tipasa, ville de la Mauritanie Césarienne.

(4) Ces excès étaient commis par les hérétiques donatistes, qui prétendaient que les catholiques avaient perdu le privilège de consacrer validement l'Eucharistie.

Rappelons en quelques mots la nature de ce schisme, devenu bientôt une dangereuse hérésie, dont le berceau fut l'Afrique.

Les donatistes, nommés ainsi de Donat, leur chef, prétendaient que les prêtres indignes, quoique validement consacrés, entraînaient par leur indignité la nullité des sacrements qu'ils confèrent.

Cette opinion serait juste, si elle se rapportait à un individu agissant en son propre nom, mais si, selon l expression de S. Denys l'Aréopagite, « le prêtre indigne

nant les huiles saintes étaient brisées ou jetées dehors par les fenêtres des églises profanées. Les calices d'or et d'argent étaient fondus en lingots et livrés aux agents du fisc impérial dont ils allaient grossir les trésors.[1]

» O mes fils bien-aimés, voilà les douleurs de la division dans un même troupeau! L'Eglise universelle de Jésus-Christ présente le spectacle d'excès que le monde païen n'a pas connus, car jamais on n'a vu la religion païenne divisée contre elle-même. Bien plus, l'histoire nous montre un mémorable exemple de l'entente parfaite qui existait entre tous les temples du monde, lorsqu'Alexandre le Grand vint à Jérusalem et que le grand-prêtre Jaddus s'avança au-devant de lui, le conduisit au temple de Jérusalem et jusqu'au Saint des Saints. Le conquérant pénétra dans le redoutable sanctuaire où le grand-prêtre lui-même n'entrait qu'une fois l'an et offrit à Dieu un sacrifice.

est un loup dévorant, souvent, dans le troupeau du Seigneur, » (Denys Areop. *Lettre au moine Démophile*), comme le prêtre n'est qu'un ministre, ce n'est pas lui qui agit dans l'administration des sacrements, mais la grâce, par les mérites de Jésus-Christ, par l'ensemble des forces mystiques de l'Eglise et, enfin, par le canal du prêtre indigne si souillé soit-il et qui n'a qu'un rôle d'instrument liturgique docile.

A cette époque, il y avait un certain nombre de prêtres qui, ayant livré les Ecritures aux persécuteurs (traditeurs), ou ayant même apostasié, s'étaient repentis et, après pénitence, avaient été réintégrés dans leur ministère par l'Eglise, en vertu de son pouvoir de lier et de délier. C'était contre ce fait que les donatistes s'étaient révoltés. Ils se prétendirent donc la seule, unique et pure église de Jésus-Christ, et se livrèrent bientôt aux excès les plus fanatiques contre les catholiques, comme on le voit ici, se refusant d'ailleurs longtemps à toute conférence contradictoire avec ceux-ci. Enfin, vers l'an 410, une conférence eut lieu à Carthage sur ce sujet et saint Augustin y démontra clairement que : 1° L'Eglise ne se compose pas uniquement de bons mais aussi de mauvais, puisqu'elle possède des sacrements purificateurs. 2° Que l'Eglise catholique (c'est-à-dire universelle), ne pouvait être concentrée dans une poignée de sectaires africains. 3° Qu'il est absurde de soutenir la nullité des sacrements conférés par des indignes, la vertu des sacrements étant indépendante des dispositions intérieures du ministre qui les confère. La question fut ainsi tranchée au profit des catholiques et la sentence confirmée par le pape et l'empereur.

(1) D'après S. Optat : *Schisme des donatistes*, Patrol. lat., t. XI.

» Quand le paganisme couvrit le monde du sang des chrétiens, c'était moins la religion païenne qui se défendait que l'empire affolé à la vue de l'extension formidable du royaume de Jésus-Christ sur la terre.[1]

» Et aujourd'hui encore.... Mais vous méditerez vous-mêmes en silence sur le douloureux spectacle de chrétiens armés les uns contre les autres, ceux-ci pour défendre le principe sacré de l'unité, ceux-là pour le détruire, et vous en tirerez des conclusions sages.

» J'ai voulu vous montrer qu'en Espagne, comme dans le reste du monde, le trône de Jésus-Christ s'est élevé et a été puissamment cimenté par le sang des martyrs et que ce sang glorieux ne cesse pas de couler encore parmi nous.

(1) Il est remarquable, en effet, que l'antiquité païenne n'ait pas connu les guerres de religion proprement dites, ni les excès odieux qui en sont la conséquence dans l'ordre physique et spirituel. Il était réservé à l'hérésie et au schisme de donner en plein christianisme ce douloureux spectacle au monde.

L'Espagne vit encore en 380 une autre secte, celle des priscillianistes, du nom d'un savant riche et puissant, nommé Priscillien. Sulpice Sévère (*Hist. sainte*, l. II, ch. 46) et saint Jérôme (*Ep.* 43 à Ctésiphon), nous apprennent que ces sectaires étaient manichéens et gnostiques et professaient en paroles et en actes tout ce qu'il y a d'absurde et de contraire aux points fondamentaux de la foi chrétienne dans ces deux systèmes.

IV

VICISSITUDES.

— Sachez maintenant, poursuivit l'évêque, quelles furent les vicissitudes de l'Espagne.

« Elle fut conquise par Constant, le fils aîné de l'usurpateur Constantin, qui l'arracha au cloître où il avait fait profession religieuse, le maria et l'envoya dans ces riches provinces pour s'en emparer. Ce moine se montra un véritable général. Maître de la péninsule Ibérique, il établit sa femme et sa cour à César-Augusta et s'en fut à Arles, en Gaule, pour y recevoir de son père les honneurs du triomphe, le titre d'Auguste et l'empire d'Espagne.[1]

» Mais de grandes révolutions allaient bouleverser ce sol.

» Constantin n'était plus un usurpateur, car l'empereur Honorius avait reconnu la légitimité de son accession au pouvoir et admis ses statues et ses images parmi celles de la dynastie impériale régnante.

» Toutefois, Constantin ne s'en montra que plus ingrat. Son fils Constant avait laissé en Espagne comme gouverneur, son lieutenant Géronce, jusqu'à son retour. Une

(1) Au commencement du Ve siècle, en 408.

intrigue machinée à Arles lui donna subitement et sans raison, comme remplaçant, un officier inconnu, nommé Justus, qui fier de son nouveau titre, partit avec Constant et s'apprêtait à passer les Pyrénées. lorsque Géronce, au désespoir à cette nouvelle, jura de se venger.

» Il fit proclamer à Tarragone un empereur nommé Maxime et appela en Espagne tous les barbares disséminés dans les Gaules.

» Les Alains, les Suèves, les Vandales, répondirent à son appel et inondèrent la péninsule de leurs phalanges innombrables.

» A l'aide de ces auxiliaires farouches et terribles, Géronce repoussa Constant et ses légions et leur interdit à jamais l'entrée du pays.

» Comme un torrent, les barbares se jetèrent sur toutes les provinces, et, pendant une année entière, répandirent sur l'Ibérie les calamités et les horreurs.

» Chaque ville, chaque village, voyaient égorger tous leurs habitants sans distinction d'âge, de sexe ni de position sociale.

» Enfin, comble de malheur, à la suite de ces calamités, la famine et la peste s'abattirent sur ce malheureux pays.

» Les hommes se dévoraient les uns les autres d'après la loi du plus fort. Les bêtes féroces vinrent dans les campagnes dévorer les cadavres et, prenant goût à la chair humaine, se mirent à attaquer les vivants.

» On vit une mère égorger ses quatre enfants, les faire rôtir et les dévorer l'un après l'autre, affolée par les angoisses terribles de la faim. Elle fut d'abord regardée comme un objet de pitié et d'horreur, mais après le meurtre de son quatrième enfant, le peuple oubliant la pitié ne ressentit plus que l'horreur et l'assomma à coups de pierres.

» Alors, les évêques de l'Ibérie donnèrent l'exemple du plus grand héroïsme.

» Ils auraient pu s'enfuir et se dérober à ces désastres,

mais pas un seul ne quitta son poste terrible et glorieux et la plupart préférèrent mourir avec leur malheureux troupeau.

» L'Espagne n'était plus qu'un désert et les envahisseurs en firent alors le partage.

» Les Suèves s'établirent avec leur roi Hermanaric, dans la Gallœcia.[1]

» Les Asturies seules leur résistèrent et gardèrent leur indépendance.

» Le roi des Alains, Respendial, occupa la Lusitanie[2] et une partie de la province de Carthagène.

» Les Vandales-Silinges se fixèrent dans la Bétique ancienne, en ce pays même qui, depuis ce temps-là, s'appelle la Vandalousia.[3]

» Maxime, l'usurpateur et son lieutenant Géronce, gardèrent la Tarraconnaise.[4]

» Mais à peine fixés sur ce sol généreux qui allait devenir leur patrie, les barbares oublièrent la guerre et l'épée. Ils échangèrent le glaive contre la charrue, et les champs de bataille devinrent de riches campagnes couvertes de moissons.

» La transformation fut aussi complète qu'elle avait été subite et imprévue.

» Alors, les évêques et les missionnaires s'empressèrent de faire pénétrer dans ces âmes farouches avec le nom de Jésus-Christ, les sentiments de charité et de foi qui sont la gloire du nom chrétien.

» Ainsi, l'Espagne catholique reçut vraiment le baptême par l'eau et par l'esprit et le contraste fut tellement grand,

(1) La Galicie qui comprenait alors, outre la contrée de ce nom, les provinces du royaume de Léon et de la vieille Castille.

(2) Le Portugal.

(3) L'Andalousie.

(4) Comprenant la nouvelle Castille depuis Tolède, le royaume d'Aragon et celui de Valence, jusqu'à l'ancienne Sagonte.



Est-ce ma petite-fille Ingonde? demanda l'aveugle,
assise sur une cathèdre de bois de citronnier... (P. 41.)

que, peu d'années après, on disait que les barbares véritables habitaient la province de Tarragone et que les vrais romains possédaient tout le reste de l'Ibérie.

» Constantin et son fils détrôné, Constant, n'essayèrent pas de troubler par une seule attaque ces établissements définitifs. Ils n'avaient plus même la puissance de sauvegarder leur empire septentrional.[1]

» C'est ainsi que les Visigoths et les Suèves se partagèrent l'Espagne. Les Suèves se sont convertis au catholicisme, pourquoi, hélas! les Visigoths n'en ont-ils pas encore fait autant? L'heure providentielle, espérons-le, sonnera bientôt pour ceux-ci comme elle a sonné pour ceux-là.

» Sachez, mes chers enfants, comment les Suèves sont venus au giron maternel de l'Eglise catholique.

» La Galice était alors sous la domination du roi Cararic.[2]

» Le fils de ce roi étant tombé malade, fut bientôt à toute extrémité au point que l'on ne sentait déjà plus battre son pouls.

» Le roi des Suèves était arien et ses sujets partageaient aussi son erreur.

» Dans son désespoir, il dit à ses courtisans :

» — J'entends parler des nombreux miracles opérés dans les Gaules par les reliques d'un évêque qui se nommait Martin. De quelle religion était-il?

» — Martin était catholique, répondirent les courtisans.

» — Quelle était alors sa doctrine?

» — Il enseignait la consubstantialité du Verbe et l'unité de substance dans la Trinité divine. Depuis sa mort, des merveilles sans nombre ont illustré son tombeau.

» — S'il en est ainsi, répondit le roi, qu'on aille avec des présents implorer le saint dans sa basilique. Je jure que

(1) Darras : *Hist. de l'Eglise.*

(2) Grégoire de Tours. D'autres disent que ce roi se nommait Ariamir.

s'il guérit mon enfant, j'embrasserai la foi qu'il prêchait.

» On prit donc dans le trésor royal deux lingots, l'un d'argent, l'autre d'or, pesant exactement le poids du jeune malade et des officiers suèves furent envoyés à la basilique de Tours.

» Ils déposèrent leur offrande sur le tombeau du bienheureux Martin, le suppliant de rendre la santé au fils du roi.

» Leurs prières ne furent exaucées qu'à demi.

» L'enfant, en effet, se trouva soulagé mais non complètement guéri.

» La Providence le permettait de la sorte pour extirper entièrement l'erreur arienne du cœur du roi des Suèves.

» A leur retour, les envoyés lui racontèrent les nombreux miracles dont ils avaient été témoins au sépulcre du grand évêque.

» — Pourquoi donc, s'écria le roi, Martin n'a-t-il pas guéri mon enfant?

» — Nous ne le savons pas, répondirent-ils.

» Mais, interprétant leur silence, le roi comprit qu'il ne mériterait une pareille faveur, que s'il embrassait d'abord la foi du thaumaturge.

» Il fit vœu d'élever dans sa capitale une magnifique église en l'honneur de saint Martin.

» — Si je suis assez heureux, ajouta-t-il, pour obtenir la moindre parcelle des reliques du bienheureux évêque, je jure d'embrasser le catholicisme.

» Il renvoya donc ses députés à Tours avec des présents plus considérables encore que la première fois.

» Quand ils exposèrent l'objet de leur voyage et demandèrent des reliques du saint, on leur offrit, selon l'usage, quelques fragments du voile qui servait à recouvrir le tombeau.[1]

(1) Il était alors sévèrement interdit de toucher aux corps même des saints.

» — Non, dirent-ils, permettez-nous de déposer nous-mêmes sur la tombe sacrée les objets que nous emporterons ensuite comme des reliques.

» On les laissa faire.

» Ils posèrent en présence du peuple, un pallium de soie brodé d'or et l'étendirent sur le sépulcre du bienheureux évêque.

» — Si nous trouvons grâce devant le bienheureux Martin, dirent-ils, l'étoffe que nous mettons aujourd'hui sur son tombeau sera demain plus pesante.

» Ils passèrent la nuit en prières dans la basilique et, le lendemain, ayant pesé de nouveau le pallium, il se trouva si lourd qu'il enleva entièrement le poids avec lequel il était la veille en équilibre.

» La vue de ce miracle excita une allégresse universelle.

» La précieuse relique fut remise aux Suèves et escorté par une procession solennelle, chantant des psaumes et des hymnes sacrées, jusqu'aux portes de la ville.

» Or, comme on passait devant la prison, les captifs entendirent ces voix melodieuses.

» — Quelle fête célèbre-t-on donc en ce jour? demandèrent-ils à leurs gardiens.

» — Ce sont, répondirent ceux-ci, des ambassadeurs Suèves qui emportent en Galice des reliques du bienheureux Martin.

» Les prisonniers s'agenouillèrent et supplièrent en pleurant le bienheureux thaumaturge de faire éclater sur eux sa miséricordieuse puissance.

» A cet instant, les fers dont étaient chargés leurs mains se détachèrent d'eux-mêmes, à la vue des gardes épouvantés.

» Les captifs s'élancèrent par les portes dont les serrures s'ouvrirent spontanément et, au milieu de tout le peuple, vinrent, en pleurant, baiser les reliques bienheureuses et rendre grâces à saint Martin de leur délivrance.

» Il y eut une immense acclamation à ce spectacle. L'évêque de Tours conduisit lui-même les prisonniers au tribunal du juge, qui confirma, au nom de l'autorité royale, la sentence favorable rendue par saint Martin.

» Les Suèves, témoins du prodige, faisaient éclater leur joie.

» — Nous avons maintenant la preuve, disaient-ils, que le bienheureux Martin prend pitié de nous, pauvres pécheurs.

» Ils poursuivirent heureusement leur voyage et abordèrent après une paisible navigation au port de Galice.

» Leur arrivée coïncida avec celle d'un pieux Pannonien qui venait de faire le pèlerinage de Jérusalem et qui portait lui-même le nom de Martin.

» La Providence permit que les reliques de l'évêque de Tours, qui devaient faire la richesse de ce pays,[1] y fussent portées au moment où Martin de Dume abordait lui-même sur ce sol qu'il devait conquérir à la foi catholique.

» Le fils du roi Cararic fut guéri aussitôt qu'il eut touché le pieux trésor.

» Martin de Dume, bientôt après, était élu évêque de Braja et il eut la joie de baptiser le prince des Suèves, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.[2]

» Voilà, conclut le vénérable évêque, les miracles qu'opèrent les saints de Jésus Christ et de son Eglise catholique sur ceux qui les invoquent avec confiance et se convertissent.

» Puissiez-vous, mes fils bien-aimés, profiter un jour de cet enseignement vous-mêmes, afin d'attirer vous aussi sur ce pays toutes les bénédictions du Ciel. Souvenez-vous que, déjà, le Christ a fait à votre race une grande faveur en permettant qu'elle connût son nom sacré par la bouche et les

(1) Le Portugal.

(2) Grégoire de Tours : *Miracles de S. Martin*, l. I, ch. XI.

vertus d'une illustre captive romaine qui devint votre reine, la noble Placidie.

» Mais, voici que, déjà, le soleil a achevé sa course, et les étoiles vont briller au ciel, il est temps que vous regagniez le palais. Allez et méditez sur ces grandes choses en pensant que Dieu ne demande qu'à en accomplir de plus grandes encore en votre faveur et par votre entremise. »

Ayant ainsi parlé, l'évêque se leva et, suivi par les deux jeunes princes, traversa les jardins, puis rentra dans la maison.

Deux officiers du palais les y attendaient. Quelques instants après, Herménégilde et Récarède quittaient, toujours silencieux, la demeure épiscopale.

LE BAPTÊME SACRILÈGE.

Peu de temps après cette conversation, dont le secret n'avait pas franchi les murs de la maison épiscopale, la cour et la ville de Séville étaient en fête.

Un somptueux cortège se déroula par les rues de la cité, dans la solennité des noces d'Herménégilde dont on célébrait le mariage avec la princesse austrasienne Ingonde, fille de Sigebert et de Brunehaut, et petite-fille de la reine des Visigoths, Goswinthe.

Le peuple fêta dans une longue allégresse, la joie de la cour et, peu à peu, la ville reprit son aspect accoutumé.

Goswinthe avait d'abord comblé sa petite-fille des plus grandes démonstrations d'amitié.

Mais l'astucieuse et hérétique reine avait des projets funestes.

Un jour que la princesse Ingonde revenait de l'église catholique où elle avait rempli les devoirs de sa communion et de sa foi, elle fut mandée par Goswinthe qui voulait lui parler de choses graves.

La jeune princesse se rendit dans les appartements de la reine.

— Est ce ma petite-fille Ingonde? demanda l'aveugle, assise sur une cathèdre de bois de citronnier richement fouillé par le ciseau habile des artistes de la Mauritanie, tandis que ses pieds foulaient de riches tapis arabes aux éclatantes couleurs.

— C'est moi, répondit Ingonde, docile à votre appel, je suis venue auprès de vous sans même avoir pris le temps de changer ces vêtements.

— Qu'on nous laisse! ordonna l'aveugle.

Aussitôt, toutes les personnes présentes s'éclipsèrent par les portes drapées de précieuses étoffes.

— Asseyez-vous, Ingonde, dit la reine avec bienveillance en indiquant de la main un des sièges qui entouraient le sien.

La jeune princesse obéit.

— Vous venez, sans doute, de l'Eglise catholique? dit négligemment Goswinthe.

— En effet, selon mon habitude et mon devoir, répondit Ingonde, car, en Austrasie, nous sommes catholiques et j'ai été élevée dans cette communion universelle, dont l'évêque de Rome est le chef et le pasteur, légitime et unique successeur du bienheureux Pierre, apôtre, à qui ont été remises par Notre-Seigneur les clefs du ciel.

— Votre communion n'est pas si universelle, dit la reine, vous êtes ici à une cour qui n'en fait point partie et qui doit sans cesse user de rigueurs contre les catholiques qui troublent par tous les moyens la paix du royaume. J'ai peine à croire que vous vouliez persister à faire cause commune avec eux; il serait inouï qu'une princesse de votre rang et de votre position à cette cour se montrât animée de sentiments rebelles contre l'autorité suprême du royaume. En changeant de situation, vous avez changé de devoirs; votre époux lui-même ne partage pas votre foi et vous aurez à cœur de ne déplaire ni au roi, ni à moi, ni à votre époux, ni à la grande majorité du peuple.

La princesse Ingonde regarda l'aveugle avec un sentiment d'effroi. Mais, bientôt, reprenant toute son assurance, elle répondit :

— Je suis née dans la foi catholique, vous ne l'ignorez pas. Cela ne vous a pas empêché de négocier une alliance en ma personne entre la cour de Séville et celle d'Austrasie, vous ai-je fait une promesse que je refuserais aujourd'hui de tenir? En quoi peut vous porter ombrage ma fidélité à mes convictions? Je ne fomente aucun trouble contre votre royal pouvoir.

— Non, non, dit l'astucieuse reine, ce n'est pas là ce que je veux dire, et loin de moi la pensée de vouloir vous faire violence. Mais je suis aussi attachée aux croyances ariennes que vous pouvez l'être vous-même aux croyances catholiques que nous tenons pour erronées et dangereuses. Je veux donc obtenir de vous une simple marque d'affection à laquelle j'ai droit comme votre grand'mère, votre belle-mère et votre reine.

— Je suis prête à vous marquer mon affection en tout ce qu'il me sera possible, répondit Ingonde, parlez et je me ferai un devoir de vous obéir en tout honneur comme je le dois.

— Chère enfant! s'écria alors hypocritement Goswinthe, je savais bien qu'en m'adressant à votre cœur je ne serais pas déçue. Venez que je vous embrasse, car, hélas! je ne puis aller à vous; je ne vous vois pas, à cause de la cruelle infirmité qui est tombée sur mes yeux.

Ingonde se leva de son siège et s'approcha de la reine qui lui tendait les bras.

Goswinthe embrassa hypocritement sa petite-fille sur les deux joues.

— Puisse le Seigneur Jésus-Christ, dit la jeune princesse, vous regarder miséricordieusement, comme je l'en prie ardemment. Jadis, il guérissait les malades, rendait l'ouïe

aux sourds, la parole aux muets et la vue aux aveugles, même il ressuscitait les morts; ses apôtres aussi faisaient les mêmes prodiges et beaucoup de nos saints évêques catholiques ont reçu du ciel le même don et opèrent de semblables miracles. Cependant, nous ne voyons pas que les hérétiques aient été comblés des mêmes faveurs.

— C'est comme si, priant tout haut pour moi, vous priiez tous bas contre moi, dit Goswinthe d'un ton où perçait quelque pointe de colère.

— A Dieu ne plaise! s'écria Ingonde, mes vœux sont sincères, que ne puis-je les voir suivis d'efficacité!

— Restons dans notre sujet de conversation, dit Goswinthe, je veux vous demander une preuve de votre affection et de votre dévouement à votre nouvelle famille, et j'espère que vous n'hésiterez pas à me la donner, afin de ne pas m'obliger à changer mes prières en ordres.

— Parlez, dit Ingonde, et je vous promets de vous montrer toute la docilité dont je serai capable.

— Il est urgent que vous embrassiez notre foi et fassiez partie de notre communion; soyez donc arienne comme nous et recevez notre baptême, je vous en prie au nom de vos intérêts les plus chers et de la raison même de l'Etat.

— Quoi! s'écria Ingonde indignée, c'est là cette prière que vous vous déclarez prête à changer en ordre impérieux? Jamais je n'apostasierai, je suis née catholique et je mourrai catholique. Quant au nouveau baptême que vous me pressez de recevoir, c'est un sacrilège auquel je ne participerai pas. Il est interdit et insensé de donner ou de recevoir deux fois le baptême. Le baptême est un signe unique de régénération en Jésus-Christ, de même qu'il n'y a pas deux Jésus-Christ et il n'y a pas non plus deux régénérations en Jésus-Christ.

« Si des sectaires odieux veulent se partager le Seigneur, qu'ils sachent que le Seigueur est Un et que du haut du

ciel il se rit, dans son intégrité divine, de leurs disputes humaines.

» Il n'y a qu'un baptême, celui de Jésus-Christ, tous les autres baptêmes sont ceux des hommes et de leurs vaines opinions. Cessez donc de me solliciter d'apostasier ma foi et de renier ma communion. J'ai été baptisé en Jésus-Christ par l'Eglise catholique et régénérée au nom de la Trinité sainte dont j'adore les trois personnes consubstantielles et égales, ma régénération est une, divine et immuable. Telle est la croyance de mon âme, je vivrai et mourrai avec elle. »

En entendant parler ainsi sa petite-fille, Goswinthe entra dans une indescriptible fureur.

Sans se plaindre, cette fois, de sa cécité, comme si la colère l'eut fait momentanément disparaître, elle se leva de son siège et se précipita sur Ingonde, écumante de rage et criant :

— Est-ce ainsi que tu nous outrages, misérable! moi, toute la cour et notre religion! tu seras baptisée! tu seras baptisée de gré ou de force!

Et, saisissant aux cheveux l'infortunée et courageuse princesse, la féroce arienne la renversa par terre, l'accabla de coups et, la foulant cruellement aux pieds, lui mit tout le visage et le corps en sang avec ses talons.

Enfin, Goswinthe appela et, obéissant à ses ordres, des servantes accoururent.

— Faites venir l'évêque, dit la reine, et, pour cette femme, qu'on la dépouille, afin de la baptiser de force, puisqu'elle ne veut pas l'être de bon gré.

Le prélat hérétique qui attendait non loin de là l'issue de la conversation, accourut, et Ingonde plongée de force dans une des piscines du palais, dut subir une rebaptisation dont elle ne voulait pas et contre laquelle elle protestait jusque dans les ondes même du sacrement sacrilège.

— Je ne veux pas de ce baptême, repétait-elle au milieu de ses souffrances, c'est le baptême catholique que j'ai reçu et qui m'a régénérée au nom de la Trinité sainte dont j'adore les trois personnes consubstantielles et égales. Anathème à qui croit à autre chose!

VI

NOUVELLES LUMIÈRES.

Le soleil ardent dardait ses rayons brûlants sur Séville, et ses feux réfléchis sur les façades blanches des maisons, comme en autant de miroirs d'acier incandescent, eussent brûlé des yeux d'aigle.

Toutes les maisons étaient closes et les rues désertes.

La demeure de l'évêque Léandre était fermée comme les autres, nul ne se promenait dans les jardins sur lesquels, malgré les ombrages et les eaux des cascatelles, le ciel versait du plomb fondu.

Dans une cour intérieure soigneusement abritée par de hautes murailles de pierre, dallée de mosaïque et ornée au centre d'un vaste bassin d'où s'élançait une eau jaillissante, le saint évêque était assis dans une ombre bienfaisante et, à ses côtés, le jeune prince Herménégilde l'interrogeait sur de graves questions.

— Mon cher fils et neveu, disait Léandre, je ne saurais trop vous approuver, vous qui serez roi, sans doute, de vous enquérir au sujet des croyances qui divisent si cruellement ce glorieux et malheureux pays, afin de pouvoir juger en toute connaissance de cause de ce qui est le plus utile à son bien temporel comme à son bonheur spirituel.

« Sachez donc que l'Espagne est aujourd'hui le dernier boulevard et l'ultime refuge des partisans de la funeste doctrine d'Arius.

» On vous a dit que la vérité était dans l'Arianisme, mais on ne vous a pas expliqué ce que c'est que l'Arianisme, on ne vous a surtout pas dit ce que c'est que la foi catholique représentée par l'évêque universel de Rome, seul et unique successeur légitime de saint Pierre établi par Jésus-Christ pour être dans tous les temps le chef visible de l'Eglise du Seigneur. »

— Instruisez-moi, seigneur père et vénérable oncle, dit Herménégilde, c'est là tout ce que je désire.

— Soyez donc instruit, dit Léandre, voici toute la vérité.

« La doctrine du Seigneur Jésus-Christ est une et simple, et la principale de ses recommandations sur laquelle il a le plus insisté auprès de ses apôtres la veille même de sa douloureuse passion, a été de garder invinciblement l'unité sans laquelle il n'y a ni force, ni santé, ni triomphe. »

Et, prenant un volume dans un coffre de santal qui était auprès de lui, l'évêque de Séville le déroula en disant :

— Voici l'évangile du bienheureux apôtre Jean, le témoin fidèle, le bien-aimé du Maître, je vais vous lire les recommandations du Seigneur.[1]

Herménégilde écouta avec attention.

Quand Léandre eut terminé sa lecture, il replaça le volume dans le coffre de santal et poursuivit en ces termes :

— De même que pour la santé d'un organisme, que ce soit un corps individuel ou un corps social, il faut que l'unité préside à l'harmonie de ses fonctions, de même le salut du monde ne peut s'opérer que par l'unité ; une foi d'une seule Eglise en un seul Dieu par un seul pasteur. Ici le pasteur

(1) On trouvera l'exposé de ces divines recommandations, tout au long dans le vol. II de cette collection : RÉDEMPTION.

unique est le Christ dont David a prophétisé le pontificat éternel en disant :

« Le Seigneur l'a juré et il ne se repentira point de son serment. Tu es le Pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech.[1] »

» Vous savez ce que c'est qu'un pontife, c'est celui qui construit et établit un pont entre les deux rives d'un fleuve. Le Christ a donc construit et établi le pont qui relie désormais l'humanité à Dieu à travers l'abîme de la déchéance comblé par le sacrifice du Dieu-Homme sur la croix. Sacrifice nécessaire, divinité et humanité nécessaires dans la même personne avec des attributs respectifs et des opérations différentes. Si le Christ n'était pas Dieu, il n'eut pas pu sauver l'homme, si le Christ n'était pas homme, il n'eut pas pu racheter l'homme. Ainsi David a écrit : « Il boira dans sa course l'eau du torrent et voilà pourquoi il relèvera la tête.[2] » Parce que le Christ a triomphé comme homme des entraînements du torrent de la vie, qu'il a été abreuvé néanmoins de ses douleurs sans participer à ses corruptions, Dieu incarné, il a souffert et triomphé homme, et il est ressuscité Homme-Dieu !

« Tel est, comme nous le dit saint Pierre, l'éternel Evêque et le sublime Pontife de nos âmes.[3] »

» Aujourd'hui, l'Eglise forme le corps mystique du Christ et c'est l'Unité seule qui peut assurer le salut, car il n'y a qu'un Christ rédempteur et sauveur, et c'est l'esprit divin de l'Eglise universelle, et si le corps vient à se séparer de l'esprit, c'est la mort et l'enfer.

» Aussi, l'esprit de contradiction, d'antagonisme et de désordre, qui est le diable, a pris soin, dès la naissance de l'Eglise, d'accumuler contre elle toutes ses ruses pour l'empêcher de grandir et même pour la tuer.

(1) Ps. 109 (2) Ibid.
(3) S. Pierre, *Ep. II.*

» Afin de réussir dans cette œuvre, l'esprit du mal s'y est pris de diverses manières.

» D'abord, il n'a vu dans l'Eglise naissante qu'un monstre qu'il fallait étouffer au berceau, et il l'a tenté par les persécutions atroces qui auraient tari la vie de toute œuvre humaine.

» Mais, il s'est bientôt aperçu que l'Eglise du Christ était une œuvre divine et que, comme le disait le savant Tertullien : « Le sang des martyrs était une semence de chrétiens. »

» Alors, il s'est souvenu de ces paroles du prophète Jérémie : « Ils ont conspiré contre moi, ils ont dit : Venez, empoisonnons le pain qu'il mange; faisons-le disparaitre de la terre des vivants et que son nom soit effacé de toutes les mémoires.[1] »

» Ce pain qu'ils voulaient empoisonner, c'était celui de la doctrine du Seigneur, pain vivant descendu du ciel avec le Verbe divin, pain tout autre que la manne du désert dont ceux qui ont mangé sont morts, tandis que ceux qui mangent le pain de la parole de Dieu vivent éternellement.

» Le poison de ce pain c'est l'erreur, et l'erreur est venue du dehors de l'Eglise et elle s'est produite dans son sein même, ainsi l'esprit du mal, l'anti-Verbe, a essayé de briser l'unité parce qu'il sait bien, comme l'a dit le Christ, que tout royaume divisé contre lui-même doit périr.

» Devant la synthèse chrétienne, le paganisme a exhumé du fond de ses sanctuaires des doctrines cachées au vulgaire, qu'il a voulu faire concorder avec celles de Jésus-Christ, et il a lancé contre l'Eglise les derniers initiés à ses mystères, avec des pouvoirs extraordinaires qui étonnaient les hommes crédules et sans jugement sain.

» Ce fut ainsi que parurent les *Ebionites*, annonçant que le Christ n'était qu'un homme ordinaire qui s'était donné la mission de purifier la religion juive pour l'offrir au monde

(1) Jérémie, XI, 19.

entier comme unique moyen de salut. Ceux-ci étaient juifs et issus du sud-est de la Palestine.

» Après eux parurent les *Gnostiques*, sortis avec Simon le magicien des vieux sanctuaires du paganisme, pour fondre en un seul tout la doctrine des anciens philosophes et celle du Christ.

» A l'admirable simplicité de la doctrine chrétienne, ils substituaient des systèmes plein d'absurdes complications sur les grands problèmes de la création et le mystère de la rédemption, et ceux-ci, hélas! parvinrent à détourner beaucoup d'âmes de l'unité et à créer dans l'Eglise des courants d'hérésie chrétienne.[1]

» Puis, parurent les manichéens qui tentèrent eux aussi de ramener la religion chrétienne aux conceptions du paganisme. Le chef de cette hérésie fut un persan, nommé Manès, issu d'une famille de mages et qui avait eu connaissance de la religion de Jésus-Christ.

» Il enseignait qu'il y a deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, que la personne du Christ n'avait eu que les apparences humaines, et qu'il était, lui Manès, le Saint-Esprit.

(1) La question du gnosticisme est encore très obscure pour les historiens. Nous dirons seulement ici qu'on peut distinguer trois espèces de *gnoses*; (du grec γνῶσις, science.) La première, celle de Simon le magicien, qui fut une tentative de rénovation du paganisme par une divulgation de ses secrètes connaissances traditionnelles, jalousement gardées au fond des sanctuaires. Son véritable Coryphée fut Apollonius de Thyane.

Simon le magicien, qui ne fut que son continuateur, était juif, ce qui indiquerait une alliance entre des éléments juifs et des éléments païens contre le christianisme. Il y eut ensuite, après cette tentative de gnose judeo-pagano-chrétienne, une gnose hérétique, c'est-à-dire que des chrétiens adoptèrent certaines parties de ce système et se constituèrent une doctrine en dehors de la lettre de la révélation purement chrétienne; enfin, il y eut une gnose orthodoxe étudiée par Clement d'Alexandrie, dans son *Traité du vrai gnostique*. Le mot gnose, en effet, signifie connaissance, et il est une science bien comprise, c'est celle dont parle Clement d'Alexandrie et qui s'éclaire au flambeau sacré de la tradition et de la foi.

La division que nous indiquons ici n'est que synthétique, nous ne pouvons ni ne

Sa doctrine se recommandait à la fois des idées de Zoroastre et de celles du Christianisme.[1]

» Voilà, en quelques mots, conclut l'évêque de Séville, comment l'extérieur essaya d'empoisonner l'intérieur de l'Eglise en opposant une doctrine à sa doctrine, une révélation à sa révélation. Avez-vous compris, mon cher fils? »

— Oui, seigneur père, dit Herménégilde, j'ai compris ce que vous venez de me dire. Continuez à m'instruire.

voulons nous étendre sur des notions analytiques et réelles qui n'ont pas été envisagées dans le cours des âges, par les écrivains ecclésiastiques, faute de documents certains et aussi parce que la question a soulevé de telles tempêtes, que les éléments en ont été singulièrement obscurcis pour la critique et l'histoire qui travaillent à tête reposée.

(1) Confondant Manès et Zoroastre au point de vue des idées, on a dit que Zoroastre avait enseigné la doctrine des deux principes, ce qui est faux, nous en avons la preuve, sachant que Manès fut persécuté avec violence par les collèges magiques de la Perse qui l'accusèrent d'hérésie et de fausse interprétation de leur doctrine et, devant son refus de rétractation, le firent écorcher vif. Il ne faut jamais confondre les adaptations d'une doctrine avec cette doctrine elle-même. Les individus seuls sont responsables des fausses interprétations. Le christianisme proclame avec ses plus illustres docteurs et notamment S. Denys l'Aréopagite, qu'il n'y a pas de principe du mal et que les démons même sont des ignorants du bien. Le mal c'est l'absence du bien, comme la nuit est l'absence du soleil. L'homme reste libre de s'éclairer ou de s'aveugler, et s'il a la connaissance de la lumière et choisit l'ombre, là est son péché.

VII

LE FILS DE DIEU.

Le pieux pontife fit quelques pas sur le pavé de la cour autour du bassin éclairé par les vitres de l'impluvium et, se rasseyant sur sa cathèdre de citronnier, il continua :

« L'ennemi du bien sut faire germer le poison au sein même de l'Eglise, non content de l'avoir ravagée par les assauts venus du dehors, et l'on vit s'élever ce qu'on appelle à proprement parler les hérésies.

» Toutes les luttes de l'Eglise sont contenues dans ce mot, l'hérésie.

» Parmi toutes, l'hérésie qui nous occupe est celle d'Arius. Né en Lybie, d'abord diacre, puis prêtre, il ne manquait pas de belles qualités du côté de l'intelligence, son esprit était fin et son éloquence était pénétrante. Mais l'orgueil le perdit.

» Mon fils, nous croyons, d'après la révélation et les conclusions de nos conciles et de nos plus grands docteurs, que les trois personnes de la Trinité adorable sont une seule et même essence divine, le Dieu unique, et nombreux sont les insensés qui se sont élevés contre cette infrangible vérité indiquée même obscurément par Moïse, lorsqu'il a dit : *Ælohim* Lui-les-Dieux créa le ciel et la terre, c'est-à-dire :

Lui, l'Etre des êtres, Père, Fils et Saint-Esprit, créa tout ce qui existe, dans le principe des choses.

» Le Fils est la parole engendrée du Père, le Verbe Eternel par qui tout a été fait[1] et qui a pris dans le temps, la nature humaine pour nous racheter de nos péchés, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, il est la divine effervescence de leur éternel amour.

» Un jour, l'évêque d'Alexandrie exposait aux fidèles le dogme de la Trinité, lorsqu'Arius osa se lever et enseigner que le Père, le Fils et le Saint-Esprit étaient trois essences distinctes.

« Tu es mon fils, a dit le Seigneur à mon seigneur, je t'ai engendré aujourd'hui.[2] »

» Ainsi chantait David. Mon fils, écoutez saint Paul, le grand apôtre des nations :

» Dieu nous a parlé en ces derniers temps par son Fils, qu'il a fait héritier de toutes choses et par lequel il a créé les siècles, et comme il est la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance et qu'il soutient tout par la puissance de sa parole, après nous avoir purifiés de nos péchés, il est au plus haut du ciel, à la droite de la souveraine Majesté, étant aussi élevé au-dessus des anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur.

» Car, qui est l'ange à qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui? et ailleurs : je serai son Père et il sera mon Fils.

» Et lorsqu'il introduit de nouveau son premier né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent!

» Aussi l'Ecriture dit des anges : Dieu se sert des esprits pour en faire ses ambassadeurs et ses légats, et des flammes ardentes pour en faire ses ministres.

(1) Le Symbole et le premier chapitre de l Evangile de S. Jean nous l'enseignent.
(2) Ps. II, 7.

» Mais il dit à son Fils : Votre trône, ô Dieu, sera un trône éternel; le sceptre de votre empire sera celui de la justice, car vous l'avez aimée et vous avez fui l'iniquité; c'est pourquoi Dieu votre Dieu vous a sacré d'une huile de joie en une manière plus excellente que tous ceux qui participeront à votre gloire.

» Et ailleurs : Seigneur, vous avez créé la terre dès le principe du monde et les cieux sont l'ouvrage de vos mains. Ils périront, mais vous demeurerez; ils veilliront tous comme un vêtement, et vous les changerez comme un manteau, et ils seront changés; mais, pour vous, vous serez toujours le même et vos années ne finiront pas.

» Aussi, qui est l'ange auquel le Seigneur ait jamais dit : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marche-pied?

» Tous les anges ne sont-ils pas des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres envoyés pour servir ceux qui doivent être les héritiers du salut?[1]

» Plus loin, saint Paul dit encore :

» Dieu a rendu témoignage du véritable salut annoncé par le Seigneur, par les miracles, les prodiges et les différents effets de sa puissance et par la distribution des grâces du Saint-Esprit qu'il a partagées comme il lui a plu.

» Jésus, qui avait été pour un peu de temps rendu inférieur aux anges, a été couronné de gloire et d'honneur à cause de la mort qu'il a soufferte, Dieu, dans sa bonté, ayant voulu qu'il mourût pour tous.

» Car il était bien digne de Dieu, pour lequel et par lequel sont toutes choses, et qui voulait conduire à la gloire plusieurs enfants, qu'il consommât et perfectionnât par les souffrances celui que devait être le chef et le prince de leur salut.

(1) S. Paul, *Ep. aux Hébreux*, I.

» Aussi, celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés viennent tous d'un même principe, c'est pourquoi il ne rougit pas de les appeler ses frères en disant : J'annoncerai votre nom à mes frères ; je chanterai vos louanges au milieu de l'assemblée de votre peuple.

» Parce que les enfants sont d'une nature mortelle, composée de chair et de sang, il a aussi lui-même participé à cette même nature, afin de détruire, par sa mort, celui qui était le principe de la mort, c'est-à-dire le diable.

» Il ne s'est pas rendu le libérateur des anges, mais de la race d'Abraham. C'est pourquoi il a fallu qu'il fut en tout semblable à ses frères pour être envers Dieu un pontife compatissant et fidèle en son ministère, afin d'expier les péchés du peuple, car c'est des peines et des souffrances mêmes par lesquelles il a été tenté et éprouvé, qu'il tire la vertu et la force de secourir ceux qui sont aussi tentés.[1]

» Jésus-Christ n'est pas entré de lui-même dans la gloire, mais il l'a reçue de celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui ; vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech.[2]

» Or, Arius, en prétendant que les trois personnes de la Trinité sainte sont d'essence différente, prétendait également que le Fils de Dieu engendré du Père, n'était pas de toute éternité, et par conséquent n'était pas Dieu, mais qu'il était seulement plus grand que toutes les autres créatures, puisqu'il les avait lui-même appelées à la vie. »

— Est-ce ainsi, mon fils, que l'on vous a enseigné?

— Oui, seigneur père, dit Herménégilde.

— Eh ! continua le saint évêque Léandre, ne voyez-vous pas que la fausseté de cette doctrine est évidente?

« Arius, en effet, confondait l'analogie avec la similitude.

(1) S. Paul, *Ep. aux Hébreux*, ch. II.
(2) Ibid., ch. V.

Notre infirme langage est obligé d'employer des termes et des images qui puissent être saisis par notre intelligence bornée par nos sens et les dénominations divines sont analogues et non identiques aux dénominations humaines.

» C'est ainsi et pour que nous concevions jusqu'à un certain point ces choses mystérieuses que la révélation nous enseigne que le Fils de Dieu est engendré. Mais à côté de cet enseignement, il reste vrai que, de même que le Père est de toute éternité, de toute éternité aussi le Fils est engendré du Père.

» Cette vérité est un mystère que l'homme, avec le degré de force intellectuelle dont il est doué maintenant, doit renoncer à approfondir.[1]

» Ce fut en vain que l'évêque d'Alexandrie épuisa toutes les ressources de la douceur pour convaincre Arius. Son orgueil se fortifia d'un grand nombre de partisans qu'il avait déjà réunis autour de sa fausse doctrine.

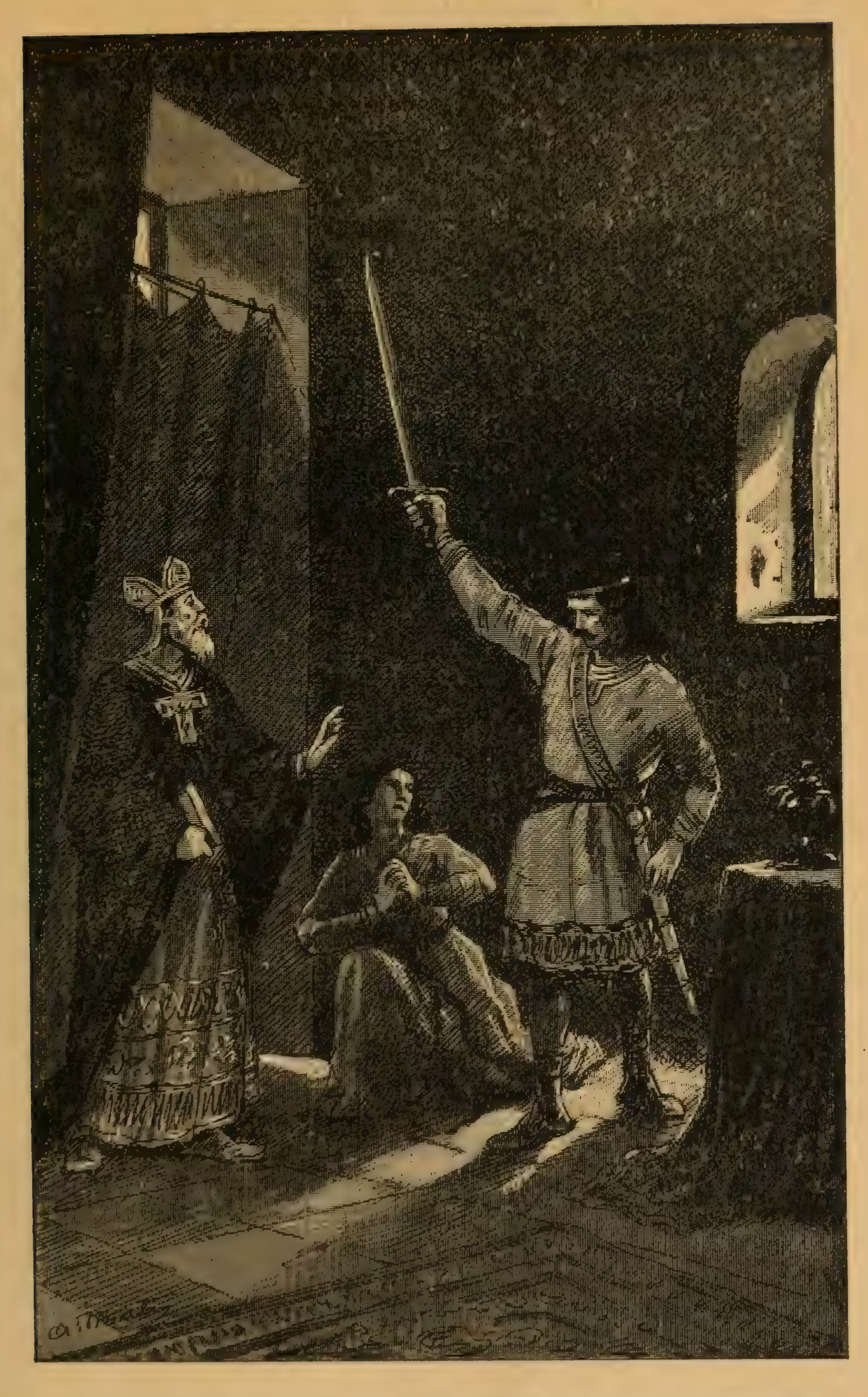
» Cent évêques réunis à Alexandrie en concile[2] l'exclurent de la communion catholique. Arius s'enfuit, laissant dans cette ville un foyer d'hérésie, et gagna l'Orient où il fit de nouveaux partisans.

» Devant le danger qui menaçait la vraie foi, l'empereur Constantin voulut réconcilier Arius avec l'évêque d'Alexandrie et, n'ayant pas réussi dans cette tentative, il convoqua le grand concile œcuménique de Nicée, en Bithynie, qu'il présida lui-même.

» Là, les Pères apostoliques proclamèrent solennellement l'égalité du Fils avec le Père quant à l'essence, et son éternelle génération de la substance du Père en invoquant l'autorité traditionnelle du *Symbole des Apôtres*.

(1) Clément Siemers : *Hist. de l'Eglise pour les institutions cathol.*, in-12. Casterman, édit.

(2) En 320.



Je tuerai cette femme indigne avcc cette épée, cria Herménégilde en brandissant son glaive. (P. 62.)

» Mais les Ariens poursuivirent avec une nouvelle ardeur leur œuvre néfaste par les moyens les plus iniques. Cependant, peu de temps après la mort de Constantin, la division se mit parmi eux, comme celą devait arriver, car la faute entraîne un châtiment analogue à son essence même, et ce fut là le premier pas de l'arianisme vers sa déchéance.

» Bientôt il disparut de l'empire pour se réfugier chez les barbares, et l'on n'en trouve plus actuellement les restes qu'en Espagne.

» Dieu, mon cher fils, réserve ses bénédictions pour les princes qui comprendront la nécessité de se rallier à l'unité de foi et d épargner au monde le spectacle navrant des dissensions religieuses, source de guerres et de calamités sans nombre. Jésus-Christ n'est-il pas le seul pasteur?

» Ecoutez ce que nous dit l'illustre Augustin :

« L'Eglise catholique a été constituée la mère très véritable des enfants du Christ.[1] »

» Et ailleurs :

« La pierre spirituelle et invisible sur laquelle repose l'Eglise, je le sais, est le Christ lui-même. Mais il n'en est pas moins vrai que la Pierre divine a choisi Pierre pour chef visible de son édifice immortel. C'est à Pierre que Jésus-Christ a remis les clefs du royaume des cieux et, en changeant son nom lui a donné, avec son nouveau titre, une puissance immortelle.[2] »

» Ah! mon fils, l'hérésie est capable de tous les excès, elle en a donné maintes fois des preuves, et nous en avons tous les jours sous nos yeux par les atroces persécutions que subissent les catholiques en ce pays même. Prenez garde, l'hérésie veille à votre porte même, et que Dieu vous préserve d'en souffrir les atteintes dans ce que vous avez de

(1) S. Augustin : *Contre Julien*, l. I, n. 13.
(2) S. Augustin : *Retractat.*, l. I.

plus cher. La férocité des ennemis du Christ ne respecte rien ni personne. »

— Quoi! s'écria Herménégilde, voulez-vous parler de mon épouse Ingonde qui est chrétienne? sa vie serait-elle en danger?

— Ecoutez, dit l'évêque en prêtant l'oreille vers les voiles qui fermaient la porte de communication entre l'impluvium et l'atrium.

VIII

LA VENGEANCE D'INGONDE.

Herménégilde prêta l'oreille et reconnut la voix d'Ingonde qui disait, plaintive et irritée à la fois :

— Où est le prince, mon époux? où est l'évêque Léandre? je veux leur parler à l'instant.

— C'est mon épouse! c'est Ingonde! s'écria Herménégilde, qu'est-il arrivé?

Au même moment, le voile s'écarta et une femme échevelée, le visage enflammé et sanglant, les vêtements en désordre, vint se jeter aux pieds de Léandre et du prince visigoth en s'écriant :

— Vengeance! vengeance au nom du Seigneur Jésus-Christ contre les impies, les hérétiques et les blasphémateurs!...

— Que vous est-il arrivé, ma fille? demanda Léandre en la relevant avec bonté.

Herménégilde avait tiré son épée, et l'ayant étendue sur la tête de son épouse outragée, il cria :

— Je jure de verser le sang de ceux qui ont outragé Ingonde!

— La reine Goswinthe, s'écria Ingonde, a méprisé la fille des ducs d'Austrasie; elle a profané indignement la

grâce catholique de mon baptême, elle m'a sommé d'embrasser l'hérésie, et, sur mon refus, m'a saisie aux cheveux, jetée par terre et piétinée sans pitié. Mon visage porte la trace des rudes broderies d'or de ses sandales. Non contente de m'outrager elle-même, elle m'a fait déshabiller, jeter dans une piscine et rebaptiser par un évêque arien. Anathème! anathème contre l'impie! j'ai fui du palais, j'ai traversé la ville déserte sous les rayons brûlants du soleil, et c'est ainsi que je viens ici l'accuser devant vous et remettre ma vengeance aux soins de mon époux!

— Vous entendez, seigneur père, et vous voyez, dit Herménégilde avec une fureur à peine contenue.

— Entendez donc et voyez aussi, mon fils, dit Léandre avec tristesse, profitez du dur avertissement que la Providence vous donne et songez à entrer dans ses voies qui sont celles de la justice et de l'amour.

— Je tuerai cette femme indigne avec cette épée, cria Herménégilde en brandissant son glaive, j'exterminerai cette marâtre féroce, digne mère de Brunehaut!

— Cessez de parler ainsi, dit l'évêque avec douceur, la vengeance n'appartient qu'à Dieu qui se rit des impies et qui est patient, parce qu'il est éternel.

— Quoi! je ne pourrais pas venger une telle insulte!

— Vengez-vous, dit l'évêque, oui, vengez-vous, mon fils, mais ne vous vengez pas seul; vengez Ingonde en même temps que vous et, afin de régler votre vengeance d'une façon juste, demandez à Ingonde comment il faut se venger en pareille circonstance.

Et l'évêque jeta un regard de tendresse paternelle et pastorale vers la pauvre brebis à demi dépouillée par les loups.

Mais Ingonde se taisait, laissant à Léandre le soin de compléter sa pensée.

— Pardonner, sans doute, dit Herménégilde avec une

amère ironie, tendre l'autre joue à qui en a frappé une?

— Mon fils, vous êtes prince et vous serez roi, dit l'évêque, c'est en prince et c'est en roi que vous devez agir, même dans votre vengeance. Vous voulez venger Ingonde, votre épouse, mais est-ce Ingonde seule qui a été outragée? Songez-y; l'outrage s'adresse en sa personne au roi même du ciel et de la terre, à l'empereur immuable de toutes choses, au Christ dont nous sommes tous les cohéritiers, les enfants et les sujets. Elevez donc votre âme à la hauteur de la plus noble des vengeances, celle qui réjouira le Christ, notre roi, sur le trône même de sa divine majesté, signez-vous du signe sacré de la victoire sur toutes choses, invoquez l'auguste et indivisible Trinité, soyez catholique comme Ingonde et toute gloire vous sera acquise en ce monde et dans l'autre, et vous serez saintement triomphant des outrages de l'esprit du mal incarné dans ses suppôts vivants.

— Votre parole est sainte et juste, seigneur père, dit Ingonde; oui, c'est là la plus noble et la plus réelle des vengeances; soyons catholiques tous les deux, l'avenir fera le reste.

Et, se jetant au cou d'Herménégilde, elle s'écria :

— Je t'en conjure, mon époux, si tu veux me venger, ne sortons pas d'ici que tu n'aies au moins fait cette promesse au seigneur évêque en ma présence; il sera le témoin de cette union de nos âmes dans une même foi, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, trinité de personnes essentiellement une et ne faisant qu'un seul Dieu. Rejette les doctrines impies d'Arius; le seigneur évêque t'instruira mieux que je ne pourrais le faire, pauvre femme qui n'ai que ma foi inébranlable et manque de cette science qui éclaire et de cette éloquence qui persuade par des arguments sans réplique.

— Vous parlez sagement, dit Herménégilde, et déjà le seigneur évêque m'a longuement instruit de ces vérités essentielles, j'avoue même qu'il m'a convaincu, ce ne sera donc

pas par colère, mais davantage par persuasion que je viendrai à votre foi. Je suis prêt à recevoir le baptême de nouveau des mains de Léandre ici même.

— Mon fils, dit l'évêque, le baptême ne se donne pas deux fois,[1] vous êtes baptisé, car ceux qui vous ont baptisé, vous ont baptisé afin que vous soyez régénéré; c'est dans l'esprit même de la régénération que vous avez reçu le sacrement; il n'y a qu'une génération et il ne peut y avoir qu'un baptême. Abjurez votre erreur et faites-en pénitence, voilà ce que l'Eglise vous demande, et comme l'Eglise ne désapprouve pas la prudence, au contraire, à la simplicité de la colombe joignez la prudence du serpent. Soyez catholique de cœur et attendez le moment favorable pour faire profiter l'Espagne de votre conversion, afin de ne pas ruiner les effets de votre foi nouvelle dans leur germe, en attirant sur vous la colère de la reine et du roi.

Herménégilde remit alors son épée dans le fourreau et se prosterna devant l'évêque.

Léandre leva les mains au ciel pour appeler le secours du Seigneur, et les abaissant, il les imposa sur le front du prince arien, au nom de la Trinité, une et indivisible.

Et les deux époux ayant pris congé du pasteur, reprirent ensemble le chemin du palais.

(1) L'Eglise avait tranché cette question au IVe siècle, dans le concile d'Arles et dans celui de Nicée, contre des chrétiens d'Asie et d'Afrique, qui prétendaient que le baptême donné par les hérétiques avec l'intention de conférer le sacrement de la régénération chrétienne était nul. Firmilien et S. Cyprien professaient ce sentiment qui fut combattu énergiquement et condamné par le pape Etienne au nom de la tradition constante de l'Eglise. Il est notoire dans l'Eglise, que le baptême conféré par n'importe qui, même par un païen, est valide, pourvu qu'il soit conféré avec l'intention de faire ce que fait l'Eglise en administrant ce sacrement.

IX

DE LA JOIE AUX LARMES.

Peu de temps après ces événements, la ville de Séville était en fête, il semblait qu'un grand changement allait métamorphoser la face même des choses.

A la suite des violences exercées par Goswinthe contre la princesse austrasienne Ingonde, Leuvigild avait convoqué un synode d'évêques hérétiques, et le synode avait déclaré que, désormais, on n'obligerait plus les catholiques qui passeraient à l'arianisme, à recevoir un second baptême.

L'indignation d'Herménégilde et d'Ingonde avaient produit leur effet à la cour.

C'était une premièré victoire qui allait être suivie bientôt d'une seconde.

En effet, la cour, l'armée et le peuple étaient convoqués, car Leuvigilde venait de prendre une grande détermination. Il associait solennellement au trône Herménégilde et, le laissant à Séville avec sa jeune épouse, il annonça sa résolution d'aller avec Goswinthe établir sa cour à Tolède.

Bientôt, en effet, le roi et la reine des Visigoths partaient pour leur nouvelle résidence, et Herménégilde était vice-roi de Séville.

— Voici, mon fils, lui dit Léandre, le moment d'agir, soyez ferme sur votre trône et dans votre foi.

Et, solennellement, il lui donna l'onction sacrée du chrême au milieu des réjouissances catholiques de tout un peuple, qui rendait grâces à Dieu de lui avoir enfin donné un prince de sa foi et d'avoir écarté les horribles tribulations de la persécution hérétique.

Herménégilde avait pris le nom de Jean sous lequel il voulait désormais se faire appeler.

Cependant, Leuvigilde était parti en guerre contre les Suèves, nation récemment convertie au Christianisme et qui avait jusque-là formé un royaume indépendant au nord-est de l'Espagne.

Après les avoir assujettis à son pouvoir, il se mit à déployer contre eux toute la barbarie des plus sanglantes persécutions.

Comme des loups furieux, les hérétiques se répandaient partout dans ce pays conquis à la foi orthodoxe par les miracles de saint Martin de Tours, et la prédication de Martin de Dume, venu de Pannonie pour y évangéliser les âmes.

Ce fut alors que le saint abbé Vincent, l'un des patrons actuels de l'Espagne, fut immolé avec douze religieux devant les portes de son monastère à Léon, pour n'avoir pas voulu renier la foi catholique.

Cependant, un jour, un pauvre voyageur se présenta au palais de Séville, sollicitant une audience au nom de Jésus-Christ et affirmant qu'il avait des révélations importantes à faire au roi.

Herménégilde ordonna qu'on introduisît l'étranger. C'était un vieillard vénérable qui mit un genou en terre devant lui et lui dit :

— Seigneur roi, permettez à un pauvre exilé de venir vous avertir des maux qui vous menacent.

— Parle, répondit Herménégilde, et si ta confidence est réellement importante, je ne te marchanderai pas ta récompense.

— Seigneur, ce n'est pas dans un but intéressé, dit le vieillard, que je suis venu vers vous, mais pour la gloire de Jésus-Christ et votre sauvegarde. Sachez donc que le roi Leuvigilde, votre père, qui est à Tolède, d'où je viens, a appris votre abjuration de l'hérésie et l'onction que notre père Léandre a faite sur votre front avec l'huile sacrée. Il en a été profondément irrité ainsi que la reine, et tous deux ont juré votre perte. Puisse-t-il être temps encore pour vous de conjurer le danger qui vous menace.

— Homme respectable, dit Herménégilde avec tristesse, prends cette bourse, et si ce qu'elle contient d'or ne te sert pas, fais-en profiter les pauvres de Jésus-Christ. J'avais prévu ce que tu m'annonces. Va en paix, l'avenir est aux mains de Dieu seul. Quant à moi, je vais essayer de conjurer l'orage.

Le vieillard se retira, et aussitôt Herménégilde, respectueux pour l'âge et les vertus de Léandre, se rendit en toute hâte à la maison de l'évêque de Séville.

C'était l'heure où le saint homme enseignait dans son école, et il était entouré de ses nombreux disciples.

Tous se levèrent et acclamèrent le roi.

— Avec l'assentiment du seigneur évêque, leur dit Herménégilde, retirez-vous, car nous avons à conférer sérieusement avec le vénérable Léandre.

L'évêque comprit qu'une chose grave se passait, et ayant licencié ses écoliers, fit asseoir son neveu près de lui.

— Seigneur père et oncle vénéré, lui dit Herménégilde, sachez qu'un affreux malheur me menace. Un respectable voyageur vient de m'apprendre que mon père, irrité de ma conversion, a juré ma perte de concert avec la reine Goswinthe. Soyez donc mon ambassadeur et partez immé-

diatement pour Byzance, implorer de l'empereur des secours pour me sauver des coups d'un père dénaturé. Songez-y, ce n'est pas seulement ma vie qui est en danger, c'est la foi même de l'Espagne qui est menacée d'un nouveau et triste naufrage.

— Je partirai sur l'heure, mon fils, dit Léandre avec bonté, mettez votre espoir en Dieu, lui seul tient entre ses mains et sait faire tourner à sa gloire les causes les plus désespérées.

Dès le jour même, l'évêque de Séville entreprenait ce long et difficile voyage, en compagnie de deux clercs fidèles et dévoués.

Il arriva à Constantinople et y rencontra le diacre Grégoire, apocrisiaire du siège apostolique, celui là même qui devait plus tard illustrer ce même siège, sous le nom de Grégoire-le-Grand, et « il se forma aussitôt entre eux une de ces tendres et fortes amitiés dont on aime à trouver dans la vie des saints tant d'exemples. Les instances fraternelles de Léandre se joignirent à celles des religieux que le saint docteur avait amenés de Rome, pour lui imposer le *commentaire de Job* que, plus tard, devenu pape, il dédia à l'évêque de Séville.

La tendresse intime et persévérante qui unit ces deux grands hommes, éclate à divers endroits de la correspondance de Grégoire et lui dicte de ces accents qui conservent à travers les siècles le parfum du véritable amour.

« Absent par le corps, écrivait-il,[1] vous êtes toujours présent à mes regards, puisque je porte gravés au fond du cœur les traits de votre visage. Vous saurez lire dans votre propre cœur quelle soif ardente j'ai de vous voir, car vous m'aimez assez pour cela. Quelle cruelle distance nous sépare! Je vous envoie mes livres; lisez-les avec soin et pleurez mes

(1) Grég. le Grand, *Epître XLIII*, l. I.. Patr. lat.

péchés, puisque j'ai l'air de si bien savoir ce que je fais si mal. Ma lettre est bien courte, elle vous fera voir à quel point je suis écrasé par les procès et les orages de mon église, puisque j'écris si peu à celui que j'aime le plus au monde. »

Et, plus tard :

« J'ai reçu votre lettre, écrite avec la plume de la charité. C'est dans votre cœur que vous avez trempé votre plume. Les gens sages et honnêtes qui l'ont entendu lire en ont été sur l'heure émus jusqu'au fond de leurs entrailles. Chacun s'est mis à vous tendre la main de l'amour, on semblait non pas seulement vous entendre, mais vous voir avec la douceur de votre âme. Tous se sentaient enflammés d'admiration, et cette flamme de vos auditeurs démontrait la vôtre, car on n'allume pas le feu sacré chez les autres sans en être soi-même consumé.[1] »

Les débuts de cette illustre amitié furent ce que la suite devait les montrer.

L'apocrisiaire du Saint-Siège à Constantinople mit toute son influence au service de l'évêque ambassadeur, pour intéresser l'empereur Tibère à la cause d'un prince, persécuté par son père en haine du catholicisme.

(1) S. Grég. le Grand, l. IX, *Ep. CXXI*, Patr. lat. — Montalembert, *Les moines d'Occident*, tom. II, p. 215-216. — Darras, *Hist. de l'Eglise.*, t. XV.

X

LE VAINCU.

— Votre misérable fils, s'écria Goswinthe, a juré votre perte, voyez ce que vous avez à faire; si vous n'y mettez bon ordre promptement, il allumera la guerre contre vous et vous fera périr et moi avec vous, se souillant ainsi d'un double crime que lui conseille sans doute de perpétrer votre beau-frère, l'évêque Léandre. A votre place, je commencerais par faire justice des menées ténébreuses de cet évêque qui est en révolte ouverte contre nous. Savez-vous qu'il est allé à Constantinople requérir de l'empereur des forces pour vous dépouiller?

— Vous allez entendre vous-même, répondit Leuvigilde, le rapport d'un homme qui m'est dévoué et qui se charge de pénétrer tous les noirs projets de ces maudits catholiques.

Il frappa sur une plaque de métal qui rendit un son de cloche, et un officier parut, auquel le roi de Tolède donna l'ordre d'introduire celui qu'il attendait.

Quelques instants après, un homme à la physionomie louche entra, et d'un ton servile, sollicita l'honneur d'exposer ce qu'il avait appris.

— Parle vite, dit Leuvigilde, et ne nous cache rien de ce que tu sais.

— Illustre seigneur, dit le nouveau venu, le prince Jean averti de votre juste colère a songé à demander à l'empereur des secours contre vous, et il a envoyé pour cela à Constantinople votre illustre parent l'évêque de Séville, Léandre, qui est présentement de retour de son voyage.

« Il a obtenu ce qu'il désirait. L'empereur de Constantinople s'est souvenu qu'il avait des provinces maritimes en Espagne et qu'un de ses préfets les gouvernait. Ce dernier a reçu l'ordre de soutenir la cause de votre illustre fils contre vous et d'envoyer au besoin des troupes grecques à son secours. »

— Nous sommes perdus, dit Goswinthe ; à qui demanderons-nous de l'aide contre l'empereur de Byzance?

— A l'empereur même, dit Leuvigilde, d'un air venimeux, s'il est possible.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que l'empereur est à Byzance et que son préfet est en Espagne ; si l'on peut s'accommoder avec le ciel, on peut aussi s'arranger avec un préfet. A quoi sert à un homme de planter un arbre, si, la nuit, loin de tout regard, celui que cet arbre gêne, vient en couper les racines, sans y toucher autrement. L'arbre reste debout, mais les racines étant coupées, il sèche, dépérit et meurt, et bientôt on s'aperçoit qu'il n'est qu'un morceau de bois inutile que le vent fera tomber. Ainsi peut-on faire avec les hommes.

— Votre illustre seigneurie a bien parlé, dit l'espion royal avec empressement, j'ai entendu parler de ce préfet, il est à vendre au plus offrant, achetez-le et vous triompherez complètement de tous vos ennemis.

— Va donc, dit Leuvigilde, nous te donnons plein pouvoir pour traiter cette affaire, ne regarde pas à l'argent et consens à ce qu'on te demandera, nous le ratifierons aussitôt. Mais ne perds pas de temps.

« Toutefois, va d'abord à Séville et tente un accommodement avec mon fils, tache de le déterminer à venir à Tolède

en toute assurance, et s'il refuse, rends-toi du même pas auprès du préfet de l'empereur. »

Le roi de Tolède écrivit alors quelques mots sur un parchemin qu'il scella de son anneau et remit à son envoyé.

Celui-ci partit.

Le lendemain il était à Séville et sollicitait une audience d'Herménégilde.

— Seigneur, lui dit-il humblement, votre illustre père m'a envoyé vers vous, car il est tout attristé de voir que la discorde est entre vous et lui. Le glorieux roi de Tolède veut que la paix règne entre vous et lui, et il est disposé à vous recevoir pour conférer avec vous au sujet de votre réconciliation, daignez prendre connaissance de cette lettre scellée de son sceau.

Sans répondre, Herménégilde prit la lettre, rompit la cire et l'ouvrit.

« Viens me trouver, disait simplement Leuvigilde à son fils, car j'ai à t'entretenir de choses graves qui nous intéressent au plus haut point tous les deux. »

Mauvais politique, le roi de Séville en lisant ces lignes ne put contenir ses sentiments, et loin d'en garder le secret, comptant du reste sur le secours qui lui était promis, il les exhala à haute voix.

— Quoi! s'écria-t-il, mon père pense-t-il que je me laisserai surprendre par une trompeuse invitation? Je le connais trop et je connais trop bien la reine Goswinthe pour être dupe d'une telle avance. Dites au roi de Tolède que je n'irai pas à la conférence à laquelle il m'invite, car je sais à quel point il est irrité contre moi, parce que je suis devenu catholique.[1]

L'envoyé du roi Leuvigilde s'inclina sans répondre et partit. Il allait traiter avec le préfet de l'empereur de Byzance.

(1) Grég. de Tours, *Hist. de France*, l. v, ch. xxxix.

Bientôt après, les troupes entraient en campagne, Leuvigilde avait armé les siennes et, de son côté, Herménégilde avait mis sur pieds tous ses soldats, augmentés du nombre respectable des grecs, qu'obéissant aux ordres de l'empereur, le préfet avait envoyés comme renfort dans son camp.

L'infortuné roi de Séville quitta en pleurant sa femme Ingonde et son fils Athanagilde, après les avoir tendrement embrassés.

L'évêque Léandre était là.

Herménégilde se prosterna à ses pieds en lui demandant sa bénédiction avant la lutte parricide d'un père contre son fils.

L'évêque de Séville bénit son neveu avec une voix pleine de larmes et Herménégilde gagna son camp aux portes de la ville.

Marchant à grandes journées, Leuvigilde était déjà dans la plaine avec ses soldats.

L'action s'engagea, mais avant même que l'on en fut venu aux mains, le roi de Séville vit ses auxiliaires grecs le quitter lâchement pour se joindre à ses ennemis.

Inférieures en force, ses troupes consternées plièrent; l'infortuné prince rentra précipitamment dans la ville et courut s'enfermer dans une église, croyant trouver près des colonnes de l'autel un inviolable asile.

Son frère Récarède l'y poursuivit, et l'ayant abordé, lui dit avec une compassion pleine d'assurance :

— Mon frère Herménégilde, je viens te parler au nom de notre père qui m'envoie vers toi te dire qu'il te fera grâce et oubliera tes offenses, si tu veux te prosterner à ses pieds et lui demander pardon.

Herménégilde avait peine à croire à la véracité de cette promesse, mais, dans cette extrémité, il répondit à son frère :

— Mon frère, ne me trompe pas, je sais que notre père

est terrible dans sa colère, et je crains de me fier même à sa parole.

— Sois sans crainte, répondit Récarède, je ne voudrais pas te perdre, car je t'aime, mais en toute fraternité, je crois que les promesses de notre père sont sincères et que tu peux te fier à sa parole.

— Soit, dit Herménégilde, je consens à me rendre vers mon père, puisque tu te portes garant de sa parole.

A peine avait-il achevé ces mots, que Leuvigilde parut dans l'église, et, s'avançant vers son fils prosterné sur le pavé du sanctuaire, le releva, l'embrassa sur les deux joues et l'invita à le suivre dans son camp.

Mais celui qui avait payé de trente mille solidi d'or[1] l'infâme trahison du préfet cupide et de ses misérables grecs, devait consommer une autre perfidie plus atroce et plus infâme encore.

Herménégilde, suivi de ses serviteurs, arriva au camp, mais à peine entré dans la tente du roi de Tolède, le père, faussement miséricordieux, se changea en un juge impitoyable et féroce.

Fixant de son regard haineux son fils vaincu :

— Misérable! s'écria-t-il, as-tu pu te fier ainsi à ma clémence et croire au pardon de ton apostasie et de ton désir parricide! Tu seras cruellement châtié de tes crimes contre ton roi!

Et s'adressant à ses gardes :

— Qu'on le sépare de ses serviteurs, cria-t-il, qu'on le dépouille des insignes de son rang dont il est indigne, qu'on le charge de chaînes et qu'il soit conduit dans la forteresse de Valence et jeté dans un cachot profond comme il convient d'en agir avec les apostats et les traîtres.

Le malheureux prince vaincu et trompé, tendit ses mains

(1) Grégoire de Tours.

aux chaînes et fit le sacrifice de sa vie même, gémissant seulement sur le sort de ceux qu'il aimait.

L'évêque Léandre partit, en effet, pour l'exil, le perfide préfet fit enlever, au nom de l'empereur, le jeune Athanagilde à son infortunée mère Ingonde qui s'enfuit en Sicile et, de là, alla mourir en Afrique de misère et de faim.

L'heure providentielle n'avait pas encore sonné pour l'Espagne, la Providence la préparait encore et allait l'aimanter avec la force du sacrifice.

XI

LE MARTYR.

Le temps passait et nulle lueur d'espérance ne venait éclairer le cachot de l'infortuné roi qui gémissait toujours dans les fers.

« Mais la prison était devenue pour lui le vestibule du ciel.

» Comme si le poids des chaînes n'eut pas suffi à ses mains habituées à porter le sceptre, il voulut, prisonnier du Christ, se couvrir le corps d'un cilice, cherchant force et courage dans la prière ct méprisant d'autant plus le monde qu'il était lui-même un exemple vivant de sa fragilité.[1] »

Cependant, l'arien Leuvigilde ne perdait pas l'espoir de voir apostasier son fils et son prisonnier.

Un jour, la porte du cachot s'ouvrit et un jeune homme y pénétra, s'arrêtant au milieu de l'obscurité dans laquelle le captif priait, prosterné sur la paille humide.

C'était le prınce Récarède qui venait visiter son frère.

Les deux frères s'embrassèrent et restèrent un moment silencieux.

Enfin, Herménégilde prenant la parole, dit :

(1) S. Grég. le Grand, *Dialog.*, l. III, ch. XXXII.

— Viens-tu encore me faire des avances de paix et de pardon au nom de notre père ou t'instruire de la méchanceté des hommes au spectacle de mes douleurs?

— Frère, dit Récarède, nous avons été trompés et je m'en veux d'avoir été l'instrument du mensonge qui t'a conduit dans les fers. Comment oserai-je maintenant te parler de conciliation et d'oubli, après une telle trahison de la parole donnée. Cependant, la paix n'est-elle pas le plus précieux des biens? Notre père déclare de nouveau qu'il te rendra la liberté, si tu consens à redevenir arien.

Le prisonnier leva les yeux au ciel et, comme dans une inspiration soudaine, il répondit :

— Toi aussi tu seras catholique, et tu achèveras ce que je n'ai même pas commencé, comme un mauvais ouvrier qui dort sur sa tâche dès le point du jour. Quand j'aurai bu la lie de la coupe des souffrances, et lorsque mon sang aura été versé, tu seras éclairé et notre père lui-même reviendra à des sentiments meilleurs. Va, n'insiste pas auprès de moi, mon rôle est joué ici-bas, et bientôt je sortirai de ce cachot noir pour aller dans la clarté resplendissante du ciel.

— Tes paroles, dit Récarède, m'affligent profondément, je ne puis pas croire que notre père commette jamais un pareil forfait; n'est-ce pas son sang même qu'il verserait?

— N'importe, dit Herménégilde, souviens-toi de moi, alors, et surtout souviens-toi de te ranger du côté de la vraie foi, car c'est moi qui sème dans les larmes, mais c'est toi qui récolteras dans la joie. Nous ne sommes que des instruments et nous devons adorer la main qui nous abaisse ou nous élève pour la plus grande gloire de Dieu. Que la paix soit avec toi, mon frère.

Ils s'embrassèrent. Récarède sortit du cachot et Herménégilde se remit à prier.

Le carême se passait et la fête de Pâques était proche.

Au matin du Samedi-Saint,[1] les geôliers ouvrirent la porte du cachot qui fut éclairé soudain par une lumière qu'ils portaient et qu'ils placèrent dans un coin. Ils se retirèrent, et un personnage richement vêtu d'habits pontificaux se tint devant le prisonnier.

— Illustre prince, lui dit-il, je vous apporte la liberté, préparez-vous à reconnaître le bienfait de notre seigneur le roi.

Herménégilde regarda celui qui lui parlait et lui dit :

— Quelle liberté m'offrez-vous? j'ai celle de Jésus-Christ, car les chaînes du corps ne peuvent rien sur l'âme.

— C'est demain Pâques, dit l'évêque, ne voudriez-vous pas participer à la communion, comme il convient en ce jour solennel?

— De quelle communion parlez-vous, demanda le captif, et de qui êtes-vous le ministre?

— De Dieu, dit l'évêque, et c'est le roi qui m'envoie vers vous vous offrir la communion, la liberté et votre trône qui vous sera rendu.

— Je vous entends, faux pasteur, loup dévorant et déguisé, s'écria Herménégilde, osez-vous bien jouer un rôle aussi lâche et aussi perfide? Ce qu'on veut de moi, cette fois encore, c'est l'abdication de ma foi catholique, et à ce prix, on m'offre ce qu'on ne me donnera pas. Ne vous fiez pas, a dit le psalmiste, ni aux princes, ni aux enfants des hommes qui ne peuvent vous donner le salut. J'ai appris ce que vaut la parole d'un roi qui est mon père, et je ne crois plus qu'à la parole de Dieu. Non, on ne me rendra ni ma liberté ni mon trône, et je n'en voudrais pas au prix infâme auquel vous les mettez. Je suis catholique et dites au roi, mon père, que je resterai catholique, et que la menace même de la mort

(1) De l'an 586, le 13 avril.

ne saurait ébranler ma résolution, adieu, et que Dieu vous pardonne et vous éclaire.

L'évêque arien se retira, à ces mots pleins de la sublimité d'une âme rendue libre par la foi, et s'en fut rendre compte au roi du résultat de sa démarche.

Leuvigilde irrité, envoya des assassins qui, le jour même, dans la nuit du cachot, égorgèrent son fils.

« Les miracles éclatèrent alors dans la prison du roi martyr.

» Au milieu du lugubre silence qui suivit l'exécution, des concerts angéliques se firent entendre, on eut dit que la prison fut soudain illuminée par l'éclat de lampes invisibles.

» Herménégilde fut inhumé et son tombeau devint bientôt l'objet d'un culte public.[1] »

(1) S. Grég. le Grand, *Dialog.*, l. III, ch. XXXII.

DEUXIÈME PARTIE

I

LA MORT DU PERSÉCUTEUR.

Dans une grotte solitaire, un homme courbé par l'âge et les douleurs, priait.

Sa tête vénérable et chauve, la bure qui couvrait ses épaules, l'eussent fait prendre pour un moine, si le pallium qui entourait son col et dont les pans retombaient sur son dos et sur sa poitrine, n'eut montré aux yeux que les plus hautes dignités de l'Eglise avaient honoré sa personne.

Que faisait-il dans ce désert, lui qui, sans doute, était digne d'occuper l'un des plus grands sièges de l'Eglise ?

Un bruit de pas et un cliquetis d'armes mêlés à des voix qui parlaient, troublèrent la solitude de ce lieu sauvage.

Le vieillard leva la tête dans la direction du bruit et vit une petite compagnie de soldats qu'à leur costume et à leur langage, il reconnut pour des Visigoths d'Espagne.

Les soldats avaient aperçu son ermitage et pressaient le pas vers l'humble demeure du solitaire.

Lorsqu'ils furent à quelques pas :

— Que cherchez-vous en ce lieu ? leur demanda-t-il avec bonté.

— Nous cherchons, répondit leur chef, l'évêque Léandre,

que notre illustre roi Leuvigilde exila, il y a deux ans, de Séville, dont il était le pasteur catholique.

— C'est moi, dit le solitaire, que voulez-vous à l'évêque Léandre et pourquoi troublez-vous sa solitude?

— Nous ne lui voulons pas de mal, répondit celui qui avait déjà parlé. Nous avons ordre de le rechercher et de le ramener à Séville, où est présentement notre roi. Leuvigilde est malade et veut se réconcilier avec vous.

L'évêque songea à la triste façon dont Leuvigilde avait l'habitude d'entendre la réconciliation avec ceux qui ne partageaient pas son erreur, mais il n'y avait pas que Leuvigilde à Séville, il y avait aussi son troupeau bien-aimé que son départ avait laissé sans pasteur, et il répondit :

— C'est bien, je suis prêt à me mettre en route avec vous.

Il rentra dans la cabane, prit le paquet des lettres et des livres de Grégoire, qui lui étaient chers, et suivit les soldats.

Des chevaux attendaient à peu de distance, on en donna un à Léandre et l'on partit pour le pays de Séville.

Le bruit de l'arrivée du saint évêque s'y était déjà répandu et toute la population catholique, pleine d'allégresse, vint au-devant de son pasteur en chantant des psaumes et des cantiques. L'évêque fut conduit ainsi à son église où l'on rendit des actions de grâces à Dieu et, de là, il se rendit au palais du roi. Leuvigilde, déjà touché par le doigt de la mort, agonisait sur son lit.

— Voici Léandre, lui dit-on, on l'a retrouvé et on vous le ramène.

Le roi poussa un profond soupir et ordonna qu'on introduisit l'évêque. Quand Léandre fut entré, il voulut rester seul avec celui qu'il avait jadis exilé.

— Saint évêque, lui dit-il, pardonnez-moi, parce que j'ai beaucoup péché.

— La miséricorde de Dieu est infinie, dit l'évêque, espérez en elle. Oui, vous avez commis de grands crimes qui eussent

exigé une réparation solennelle, car Dieu vous demandera compte du sang de ses enfants que vous avez immolés à la fureur de l'hérésie, et de celui de votre propre fils dont le glorieux tombeau resplendit aujourd'hui de miracles. Avez-vous un repentir sincère de ces forfaits?

— Les remords dévorent mon âme depuis longtemps, dit le roi; j'ai pleuré mon crime jour et nuit, mais je ne l'ai pas réparé par une pénitence efficace, sans doute.

— Ayez confiance en Dieu et abjurez votre erreur, renoncez publiquement à l'arianisme, restaurez officiellement en Espagne la religion catholique que vous avez tant persécutée, voilà ce que Dieu demande de vous.

— Mon fils fera cela, dit Leuvigilde. Je vous recommande Récarède, mon successeur, je n'ai plus qu'un souffle à peine, reportez sur lui l'amour que vous aviez pour Herménégilde.

— Je vous le promets, dit Léandre, mais ordonnez que des témoins reçoivent de votre bouche le désaveu de vos erreurs; abjurez-les devant votre peuple, afin que chacun prie pour vous dans l'espérance de votre salut éternel.

Leuvigilde ne répondit pas. Il était mort.

L'évêque ouvrit la porte de la chambre et cria :

— Le roi est mort, il vient d'abjurer ses erreurs et de demander pardon à Dieu.

Et comme Récarède s'avançait :

— Mon fils, lui dit Léandre, vous êtes roi, soyez catholique, c'est le dernier vœu de votre père qui paraît en ce moment devant le redoutable tribunal du Christ.

— Vous serez mon père, dit Récarède, comme vous avez été celui d'Herménégilde!

Bientôt, la nouvelle de la mort du persécuteur se répandit dans Séville et le peuple catholique salua de son espérance l'aurore du nouveau règne qui paraissait se lever sous les vrais hospices de Jésus-Christ.

II

L'ABJURATION.

Comme son frère Herménégilde, Récarède était marié.

Il avait épousé une princesse franque et catholique, sœur de Clotaire II, nommée Rigontis.

L'influence de Rigontis n'avait pas été étrangère à la conversion de Récarède qui allait consommer son abjuration solennelle.

L'évêque Léandre et son frère, le prêtre Isidore,[1] s'occupèrent de donner une grande solennité à cette abjuration et de réunir à cet effet un grand concile national à Tolède.[2]

Soixante-dix-huit évêques devaient répondre à son appel.

Déjà, deux conciles avaient été tenus à Tolède.

L'an 400, le VII des ides de septembre, dix-neuf évêques de toutes les provinces d'Espagne se réunirent dans cette ville sous la présidence de Patruinus d'Emerita.

C'est que déjà l'Eglise d'Espagne, depuis l'invasion dans la péninsule Ibérique de l'hérésie du priscillianisme à ten-

(1) Le frère de S. Léandre, élevé par lui, devait lui succéder bientôt et être S. Isidore de Séville, un des plus grands docteurs de l'Eglise universelle.

(2) Le IIIe concile de Tolède. Cette ville devait voir du IVe au VIIe siècle, dix-huit conciles.

dances manichéennes, avait souffert des divergences d'opinions, de rites et de coutumes qui altéraient l'harmonie de l'unité.

L'épiscopat était divisé sur la question de savoir si l'on pouvait admettre aux ordres de la cléricature ou conserver dans leurs fonctions, les schismatiques réhabilités.

Cette division d'opinion déterminait dans le clergé un mouvement incessant, parce que chacun cherchait à se rapprocher du centre qui lui était le plus favorable.

Le concile rappela donc que le fondement de l'intégrité de l'Eglise est dans l'ordre de juridiction établi par le concile de Nicée et auquel nul ne devait se soustraire.

Quant à la question de savoir si ceux qui ont abjuré l'hérésie seront réintégrés dans les privilèges de la communion catholique, le concile déclara qu'il attendrait que le *pape*,[1] alors régnant, fit connaître sa décision.

Le pape Anastase, qui régnait alors, mourut sur ces entrefaites, et laissa à son successeur Innocent Ier, le soin de répondre aux évêques d'Espagne et il le fit en ces termes :

« Innocent, à tous les évêques réunis en concile à Tolède, nos frères bien-aimés, salut dans le Seigneur.

» Bien souvent ma sollicitude s'est portée sur les dissensions et le schisme qui ont fait en ces derniers temps de si grands ravages dans les églises d'Espagne. Je n'en étais que trop informé par la voix publique. On ne saurait différer davantage, il faut couper court à tant de désordres et appliquer à tant de maux un remède salutaire.

(1) C'est le Ier concile de Tolède qui, pour la première fois, introduisit le mot *pape*, pour désigner l'évêque de Rome comme par un titre excellent. Jusqu'alors, cette expression désignait communément les évêques et les prêtres. Cette expression du concile de Tolède appliquée à l'évêque de Rome, en sollicitant son jugement sur leur cause, est importante au point de vue de la suprématie du siège de Rome.

» Notre frère et coévêque Hilaire, ainsi que le prêtre Elpidius, venus de votre part consulter le siège apostolique, nous ont appris le triste état où se trouve votre province divisée par le schisme et l'hérésie. Ils nous ont peint en gémissant la confusion qui résulte de la variété dans la discipline, de l'oubli ou de la négligence des canons portés par nos pères, des conflits de juridiction, des empiètements de certains évêques sur les droits de leurs collègues.

» Nous avons, à ce sujet, réuni le *presbyterium*[1] romain et nous vous adressons les actes synodiques qui y ont été rédigés. »

Innocent condamne alors les priscillianistes, ou plutôt, renouvelle leur condamnation déjà ancienne.

Quant au refus de certains évêques de conserver dans leur ancienne dignité les clercs revenus à l'orthodoxie, le pape rend ce sage jugement :

« Je cherche en vain le motif qui peut déterminer leur conduite. S'imaginent-ils donc que la chute de ces clercs, maintenant repentants, a pu effacer le caractère d'ordre qu'ils avaient primitivement reçu? Pierre, après sa chute et les larmes qui l'effacèrent, avait-il donc cessé d'être ce qu'il était? Thomas, après son incrédulité fameuse qui ne céda que devant une preuve expérimentale, avait-il rien perdu de sa dignité d'apôtre? Et, si l'on veut remonter jusqu'à l'ancien Testament, David, prophète avant sa faute, ne conserva-t-il pas après sa pénitence, le don divin de prophétie? »

Et, d'après le principe en vertu duquel l'ordre imprime un caractère ineffaçable, le pape déclare que ceux qui persis-

(1) Nom donné aux conciles ordinaires tenus à Rome au sujet des intérêts de l'Eglise universelle. A ces conseils, il était d'usage d'appeler les évêques voisins et même d'admettre les évêques étrangers qui se trouvaient de passage à Rome. (Labbe, *Concil.* — Darras, *Hist. de l'Eglise.*)

teraient dans leurs idées rigoristes à ce sujet, seraient à leur tour bannis de la communion ecclésiastique.

« Car c'est à nous, dit-il, qu'a été confié le soin de maintenir, dans l'unité de discipline et de foi, le corps de l'Eglise dispersée par tout l'univers. »

Il termine enfin en déclarant que tous les cas douteux doivent être remis entièrement au jugement de Dieu qui scrute les reins et les cœurs.[1]

Le deuxième concile de Tolède, tenu en 589, nous montre l'Eglise préoccupé de la perpétuité du sacerdoce et des moyens de l'assurer par les écoles presbytérales, véritables petits séminaires à créer dans chaque village, idée qu'avait déjà mise en lumière, en 529, le concile de Vaison.

« Les enfants destinés à la cléricature, disent les actes de ce concile, seront d'abord tonsurés et mis au nombre des lecteurs pour être instruits dans une maison dépendante de l'église sous les yeux de l'évêque. S'ils promettent librement de garder la continence, on les ordonnera sous-diacres à l'âge de vingt ans. A vingt-cinq ans accomplis, s'ils se sont conduits sagement, on les ordonnera diacres. Quand ils auront été promus aux honneurs du sacerdoce, il ne leur sera pas permis de quitter l'église qui les aura ainsi élevés, sans l'assentiment de leur évêque.[2] »

Quand l'évêque Léandre eut réuni autour de lui, au troisième concile de Tolède, les soixante-dix-huit évêques qui avaient répondu à son appel, le roi Récarède arriva entouré de ses guerriers et ouvrit la séance.

— Moi, Récarède, roi, dit-il, au milieu du silence profond des évêques attentifs, des prêtres et des guerriers, je déclare aujourd'hui devant vous que j'abjure l'erreur et l'hérésie et que toute l'illustre nation des Goths, séparée jusqu'alors de

(1) S. Innocent Ier, *Ep. III, passim.* Patrol. lat.

(2) Labbé, *Concile de Tolède,* II, t. IV.

l'Eglise universelle par la malice de ses docteurs, revient à l'unité catholique et demande à être instruite dans toute l'orthodoxie de la vraie doctrine. En foi de quoi, je remets entre les mains du saint évêque Léandre, mon oncle vénérable, ma profession de foi écrite de ma main, contresignée par huit évêques ariens qui abjurent comme moi l'erreur et l'hérésie, et acceptée par toute la noblesse et tout le peuple. Le seigneur évêque Léandre nous donnera de sa main l'onction royale.

De grandes acclamations saluèrent les paroles du roi des Visigoths et Léandre, se levant au nom du concile, répondit :

— Paix et honneur en Jésus-Christ, soit au puissant et glorieux roi qui vient d'ouvrir à la lumière ses yeux et ceux de tout son peuple.

« Maintenant que, par la miséricorde divine et la bonté du Christ, la paix nous est enfin rendue, le saint concile déclare rétablie en Espagne l'autorité des anciens canons et la vénérable discipline de l'Eglise. Les constitutions des anciens conciles et les épîtres synodiques des saints évêques de Rome, reprendront toute leur vigueur.[1] »

Après cette déclaration préalable, on formula une série de vingt-trois chapitres disciplinaires, que le roi Récarède souscrivit en ces termes :

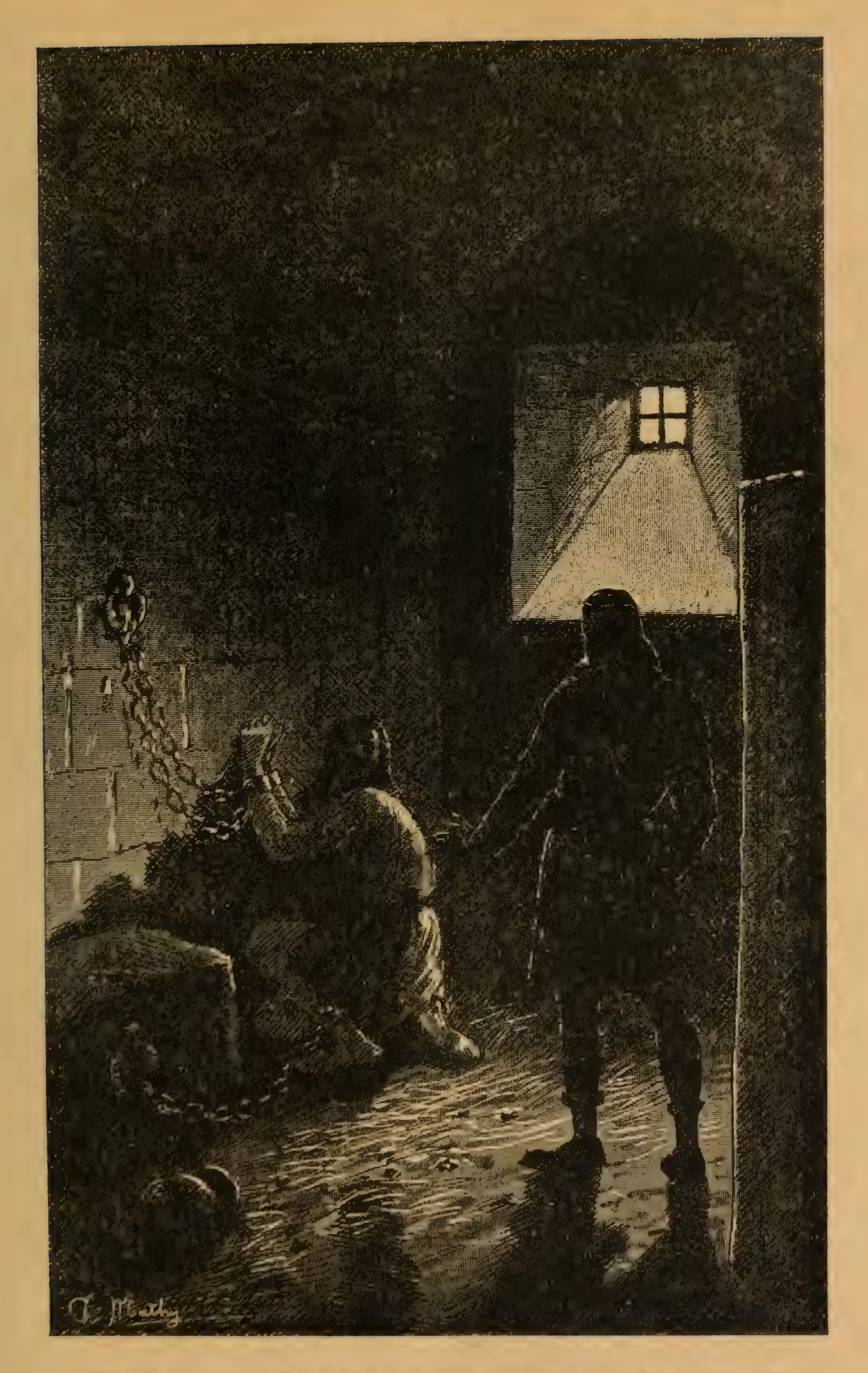
« Moi, Flavius Récarède, roi, j'ai signée en la confirmant cette délibération définie avec le saint Synode.[2] »

Un édit royal fut aussitôt promulgué, donnant force de loi aux ordonnances du concile dans toute l'étendue de l'Espagne, sous peine, pour les contrevenants, de confiscation de leurs biens, de l'exil ou d'une simple amende, suivant la gravité du cas.

Tous les nobles voulurent, avec le roi, signer ces consti-

(1) S. Grég., *Dialog.*, l. III, ch. XXXII.

(2) Labbé, *Concile de Tolède*, III, t. V.



C'était le prince Récarède qui venait visiter son frère. (P. 76.)

tutions, et le peuple s'y unit par des cris d'enthousiasme.

L'évêque Léandre, prêtant sa voix à l'allégresse universelle, dans le discours de clôture, s'écria :

— La joie de cette solennité dépasse celle de toutes nos autres fêtes; l'Eglise voit, en ce jour, se presser sur son sein des peuples qui la déchiraient naguère, et dont la cruauté s'est changée en amour. Nos persécuteurs d'autrefois sont devenus par leur conversion notre couronne.

« Tressaille d'allégresse, réjouis-toi et chante, ô sainte Eglise de Dieu! Lève-toi dans la splendeur de ton unité, ô corps mystique de Jésus-Christ! revêts-toi de force dans la jubilation du triomphe, parce que tes larmes ont été changées en joie, tes habits de deuil en vêtements de triomphe et de gloire.

» Ne pleure plus la mort de tes enfants immolés, il t'en revient d'autres par centaines de mille. Ceux-là furent la semence, ceux-ci sont la moisson!

» Ce qui se passe parmi nous se réalisera dans tout l'univers.

» Je n'en doute pas, le monde entier est fait pour croire au Christ et pour s'identifier dans l'unité de la catholique Eglise. S'il est encore, dans de lointaines contrées, des races barbares que le rayon du Christ n'ait point illuminées, leur jour viendra et elles croiront.

» C'est à l'Eglise et à son Christ, que le Seigneur dit par la bouche du prophète : « Je te donnerai pour héritage les nations, l'étendue de la terre pour royaume.[1] »

« Gloire donc à Dieu dans les hauteurs célestes et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.[2] »

« Devenus, en ce jour, dans l'unité d'un même cœur et d'une même foi, les fils du royaume de Jésus-Christ, que

(1) Psaume, II, 8.
(2) S. Luc, II, 14.

nous reste-t-il à faire, sinon à prier le Seigneur pour la stabilité du royaume terrestre, en attendant la félicité du royaume des cieux, afin que, rois et peuples, après avoir glorifié le Christ ici bas, nous soyons tous couronnés par lui dans les siècles éternels.[1] »

(1) S. Léandre : *Homélie sur la conversion de la nation, passim.* Patrol. lat. — Darras : *Hist. de l'Église.*

III

LA JOIE DU PÈRE.

L'apocrisiaire Grégoire, l'ami de l'évêque Léandre, était maintenant le pape Grégoire que l'histoire décorera du nom de « Grand. »

Léandre s'empressa de lui faire part de ces heureuses nouvelles et il les reçut quelques mois après son avènement sur le siège de saint Pierre.

Bientôt après, un messager apostolique apportait à l'évêque de Séville la réponse du pontife.

« Mes paroles, disait le pape Grégoire dans sa lettre, ne sauraient vous exprimer la joie que ressent mon cœur en apprenant la conversion sincère à la foi catholique, le zèle et la piété de notre commun fils, le roi Récarède.

» Ce que vous me dites de ses mœurs me le fait chérir avant même que j'aie pu le connaître.

» Que votre sainteté veille attentivement sur cette âme noble et généreuse. L'antique ennemi devra chercher encore à le séduire, car il s'attaque de préférence à ceux qui l'ont vaincu une première fois.

» Enseignez donc à votre royal disciple à persévérer dans la voie de la vertu, à glorifier par des œuvres saintes la

pureté de sa foi; préservez-le de l'orgueil, afin qu'un règne long et heureux sur la terre, soit pour lui le prélude de la gloire du ciel et qu'il n'ait un jour qu'à passer d'un royaume à un autre.[1] »

Puis, le pape terminait sa lettre en autorisant l'évêque Léandre à conférer le baptême par une seule immersion.

Le concile de Tolède avait jugé que cette modification de l'antique discipline serait nécessaire en Espagne pour combattre le préjugé des ariens, qui voyait dans la pratique des trois immersions une preuve que les trois personnes de la Trinité, au nom desquelles elles se faisaient, n'étaient pas consubstantielles et égales.[2]

Le roi Récarède, de son côté, devait se montrer digne de sa mission de premier roi catholique d'Espagne.

Bientôt, une correspondance s'établit directement entre lui et le pape Grégoire le Grand, sur un ton plein, d'une part, de filiale soumission, et, de l'autre, de tendresse paternelle.

D'abord, le roi envoya au pape un calice d'or avec cette lettre :

« Daignez offrir au bienheureux Pierre, prince des apôtres, cet hommage que je voudrais n'être pas trop indigne de lui et de vous.

» Je serais heureux si votre celsitude,[3] m'honorait de quelques-unes de ses lettres sacrées, lettres d'or pour tout l'univers.

» J'aime à me persuader que l'inspiration de Dieu qui

(1) S. Grég. le Grand, *Ep. XLIII*, l. I, Patr. lat.

(2) A propos de cette décision du pape ratifiant le vœu du concile de Tolède, les Bénédictins, éditeurs des œuvres de S. Grégoire le Grand, font remarquer que, jusque-là, les pères et les conciles semblaient considérer la triple immersion comme absolument nécessaire pour conférer le sacrement. Cette déclaration pontificale a depuis fait loi dogmatique dans l'Eglise. Darras : *Hist. de l'Eglise.*

(3) Du latin *celsitudo*, grandeur.

réside en vous, vous a déjà fait connaître à quel point je vous vénère et je vous aime.

» Il arrive parfois que la grâce de Jésus-Christ unit, à travers les espaces, des hommes inconnus les uns aux autres; ceux qui ne vous ont jamais vu jouissent de votre bonne renommée.

» Je recommande, en toute vénération à votre sainteté, l'évêque de Séville, Léandre, qui a servi d'intermédiaire pour me concilier votre bienveillance.

» Combien de fois nous nous entretenons ensemble des merveilles de notre vie, nous humiliant l'un et l'autre de nous trouver si inférieurs à un pontife tel que vous!

» Très saint et révérendissime père, je vous supplie de n'oublier jamais devant le Seigneur un roi et un peuple que vous avez vus gagner de votre temps au Christ.

» La largeur du monde nous sépare, mais que la vraie charité nous réunisse en Dieu pour jamais.[1] »

Le pape Grégoire répondit à cette lettre du roi :

« Très excellent fils, les expressions serviraient mal ma pensée, si je voulais vous dire toute la joie que vos œuvres et l'édification de votre vie causent à mon cœur.

» En voyant, de nos jours, par un miracle d'apostolat, toute la nation des Visigoths ramenée par votre exemple de l'erreur arienne à la solidité de la foi véritable, il nous est permis de dire avec le prophète : « La droite du Très-Haut a fait ce changement.[2] »

» C'est là, pour moi, un sujet de véritable admiration et d'entretien continuel avec les fils qui m'entourent. C'est aussi, je l'avoue, l'occasion d'un reproche incessant que je m'adresse à moi-même.

» Que dirai-je au souverain Juge, si j'arrive les mains

(1) S. Grégoire le Grand, l. IX, *Ep. LXI.*
(2) *Psaume LXXVI*, 11.

vides à son tribunal, quand votre excellence paraîtra suivie de tant de milliers de fidèles converties à sa voix?

» Croyez, cependant, vertueux roi, que je me console en vous et que j'y aime le bien que je ne puis trouver en moi-même.

» Il n'est pas nécessaire de vous dire que le bienheureux Pierre, prince des apôtres, accueille favorablement vos offrandes, les bénédictions qu'il ne cesse de répandre sur vous et sur vos enfants en sont la preuve.

» Redoublez de zèle, de pureté et de foi pour lui plaire.

» Je ne saurais trop vous recommander la modération et la douceur dans le gouvernement de vos sujets.

» Pour bien régner, un prince doit savoir avant tout se défendre contre l'orgueil du trône.

» Je vous envoie une clef d'or qui a reposé sur le corps du bienheureux Pierre[1] et dans laquelle sont renfermées quelques parcelles des chaînes qu'il portait en allant au martyre. J'y joins une croix renfermant un morceau du bois sacré de notre rédemption et des cheveux de saint Jean-Baptiste.[2] »

En même temps, l'évêque Léandre recevait le titre de légat apostolique en Espagne.

(1) C'est-à-dire sur son tombeau. La formule latine « *de corpore B. Petri* » si souvent employée, notamment pour les *pallia* envoyées aux évêques, signifie que ces objets ont été présentés sur la tombe de S. Pierre.

(2) S. Grégoire le Grand, l. IX, *Ep CXXV*, Patrol. lat.

IV

LE ROI GONTRAN.

La conversion de Récarède devait retentir heureusement jusque dans les extrémités des Gaules.

Le roi des Burgondes, le bon roi Gontran,[1] avait été mêlé aux grands événements accomplis en Espagne.

La nouvelle venait de lui arriver de la mort tragique d'Herménégilde, assassiné lâchement par son frère Leuvigilde.

Irrité, le roi s'écria, comme jadis Clovis son aïeul :

— Il est temps de chasser ces horribles goths ariens dont la présence souille le territoire des Gaules!

Aussitôt, il avait mis son armée en campagne et était venu combattre contre la ville de Carcassonne, chef-lieu de la Septimanie.

Le succès ne couronna pas ses armes. Cependant, le roi parricide fut effrayé de cette levée de boucliers, il trembla et écrivit à Frédégonde, en parlant de sa belle-fille Brunehaut, reine d'Austrasie, du jeune Childebert, son fils, et du roi Gontran :

« Faites promptement périr nos ennemis. S'il vous faut

(1) Fils de Clotaire Ier.

de l'argent, nous ne vous en laisserons pas manquer, mais agissez promptement.[1] »

La cruelle Frédégonde envoya des sicaires, armés de poignards empoisonnés, en Austrasie.

Mais ils échouèrent dans leur projet deux fois.

Elle en envoya d'autres en Burgondie, mais ils ne réussirent pas davantage.

Parmi eux se trouvait un ancien *cubicularius*[2] de Chilpéric, nommé Faraülf.

Le roi Gontran était alors dans la ville des Parisii.

Comme il passait auprès d'un mendiant auquel il avait l'habitude de faire l'aumône, pendant qu'il lui donnait une pièce de monnaie, celui-ci lui dit à l'oreille :

— Ecoutez, ô roi, la parole que j'ai à vous dire.

— Parle, dit Gontran.

— Faraülf, le chambellan de votre frère, doit vous assassiner demain quand vous entrerez à l'église pour la prière de matines. Je l'ai entendu combiner ce crime horrible avec un de ses compagnons.

— Je te remercie, dit Gontran.

Aussitôt, il fit mander Faraülf.

— J'ai appris, lui dit le roi, que tu as comploté ma mort. Comment as-tu osé former un pareil projet et dans quel intérêt?

Mais Faraülf nia énergiquement.

— C'est bien, dit Gontran, que Dieu te juge.

Dieu le jugea, en effet, car, peu de jours après, le traître était frappé de mort subite.

Quelque temps après, Gontran était à Cabillonum,[3] et assistait à la messe le jour du glorieux martyre du bienheu-

(1) Grégoire de Tours : *Hist. de France*, l. VIII, ch. XXVIII.

(2) Chambellan.

(3) Châlons-sur-Saône.

reux Marcel,[1] en l'honneur duquel il avait élevé un monastère et une église.

Comme il approchait de l'autel pour communier, un homme se précipita vers lui comme pour lui parler.

Mais, dans sa course, il laissa tomber de sa ceinture un poignard.

Aussitôt, on l'entoura; il fut arrêté et on le trouva porteur d'un second poignard qu'il tenait, de la main gauche, caché sous son manteau.

Traîné immédiatement hors de la basilique, l'assassin, mis à la torture, avoua qu'il avait mission de tuer le roi Gontran.

— La personne qui m'a envoyé, dit-il, m'avait prévenu que le roi se fait partout escorter par ses gardes, sauf à l'église où j'aurais toute facilité de l'atteindre.

— Je te fais grâce, lui dit Gontran, car je ne veux pas laisser mettre à mort un criminel saisi dans un sanctuaire qui jouit du droit d'asile.[2]

Cependant, profondément ému de ces attentats multipliés par Frédégonde contre tous les princes mérovingiens, le roi burgonde résolut de faire appel à la fidélité et au dévouement de ses sujets.

Un dimanche, pendant qu'on célébrait la messe, quand le diacre eut commandé le silence aux fidèles, Gontran se tourna vers l'assistance et dit :

— Hommes et femmes ici présents, je vous adjure de me rester fidèles et de ne pas me mettre à mort comme on a fait pour mes malheureux frères. Il ne reste plus avec moi que deux enfants, Childebert et Clotaire, mes neveux; laissez-moi, du moins, les élever à l'âge d'homme; autrement, le Dieu vengeur vous abandonnera sans défense à vos ennemis

(1) S. Marcel enterré vif dans cette ville sous Marc-Aurèle.

(2) Grégoire de Tours, *Hist. de France*, l. IX, ch. I.

et vous n'aurez plus pour vous protéger et pour maintenir l'honneur des Francs, un seul des descendants de Clovis.

Aussitôt, le peuple éclata en cris d'amour pour le roi et pria avec ferveur pour la conservation de ses jours.[1]

Au milieu de tant de soucis, le roi Gontran marchait soutenu par la grâce qui avait naguère retrempé son âme dans une conversion sincère.

Il y avait, alors, un saint prêtre, nommé Verolus,[2] qui édifiait toute la Burgondie par ses vertus et ses miracles.

Né d'une riche famille gallo-romaine, dans la villa de Marcennacum,[3] comme jadis saint Médard à Salency, il se fixa dans son pays natal et devint le thaumaturge de la Burgondie.

Un dimanche, Gontran qui passait dans le pays, voulut assister à la messe du saint prêtre et se rendit à l'église avec toute sa cour.

Quand Verolus eut récité l'Evangile, au lieu de continuer la célébration du sacrifice, il s'endormit.

Son sommeil dura une heure, puis il se réveilla et continua la messe.

Quand il eut fini, Gontran qui était demeuré, témoin de ce phénomène étrange, s'approcha de lui et lui dit :

— Mon père, que vous est-il donc arrivé tout à l'heure?

— Je me suis absenté, répondit Verolus, afin d'aller arracher aux flammes un petit enfant que ses parents avaient laissé seul dans leur maison au hameau de Platanus,[4] pour aller eux-mêmes assister aux divins offices à Mussiacum. Pendant leur absence, l'ennemi du genre humain voulait incendier la demeure de ces bons fidèles.

(1) Ibid., l. IX, ch. VIII.

(2) S. Vorle. Bollandistes, *Actes des Saints*. 17 juin.

(3) Marcenay, à trois lieues ouest de Châtillon-sur-Seine (Côte d'or).

(4) Plaine, village à une lieue de Mussy-sur-Seine (Aube).

En entendant cette singulière réponse, Gontran et ses officiers manifestèrent un étonnement voisin de l'incrédulité.

L'endroit désigné était à une distance de plus de six milles de là; le roi y envoya immédiatement des cavaliers. Quand ils arrivèrent, ils trouvèrent toute la population autour d'une maison qui fumait encore.

— N'y a-t-il, demandèrent-ils, personne qui ait péri dans ces flammes?

— Heureusement non, leur répondit-on.

Et, montrant un jeune enfant qui dormait paisiblement dans son berceau, ils ajoutèrent :

— Ce jeune enfant, cependant, était dans la maison lorsque le feu a pris, mais nous avons vu le bienheureux Verolus qui accourait, entra dans la chaumière, sauva l'enfant et éteignit le feu. Pendant une heure on l'a vu au milieu des flammes, mais nous ne savons ce qu'il est devenu ni comment il est parti.

— Rassurez-vous, dirent les cavaliers, le bienheureux Verolus est actuellement à Marcennacum où il s'entretient avec le bon roi Gontran.

Et ils partirent aussitôt rendre compte de leur mission au roi.[1]

(1) Ce miracle est un phénomène de « bilocation » qui fut produit par plusieurs saints, notamment S. Ambroise et S. Alphonse de Liguori, pour n'en citer que deux exemples, que nous pourrions multiplier, car ils sont assez nombreux dans l'histoire tant ancienne que moderne.

« Le jour des funérailles de S. Martin, évêque de Tours, dit Grégoire de Tours (*Miracles de S. Martin*, l. I, ch. V), Ambroise, le bienheureux évêque de Milan, dont l'éloquence est célèbre dans tout l'univers, célébrait l'office divin au milieu de son clergé et de ses fidèles. Ambroise avait établi dans sa basilique la coutume que le lecteur ne devait jamais commencer à réciter l'épître, sans avoir reçu la bénédiction de l'évêque. Mais il advint que, ce jour-là, quand le lecteur s'approcha du trône pour recevoir la bénédiction épiscopale, il trouva le bienheureux évêque endormi. Tous les assistants le remarquèrent, cependant, nul n'osait réveiller le saint. Un long intervalle s'écoula en silence; enfin, quelques clercs prirent sur eux de s'écrier :

Ce miracle eut pour effet immédiat la conversion du roi burgonde, car sa première jeunesse avait subi l'entraînement de la fougue désordonnée d'un sang encore à demi barbare. Le trait suivant en donne une preuve féroce.

Gontran avait épousé, en dernier lieu, une femme franque, nommée Austrégésilde, et digne d'être la contemporaine de Frédégonde.

Atteinte d'une dyssenterie endémique qui résistait à tous les remèdes, Austrégésilde demanda aux deux médecins qui la soignaient, s'il restait quelqu'espoir de guérison.

Ceux-ci se déclarèrent impuissants et l'engagèrent à songer au salut de son âme.

La reine, alors, fit appeler Gontran et lui dit :

— Je meurs, adieu, mais jurez-moi qu'aussitôt après mon dernier soupir, vous ferez trancher la tête aux deux méde-

« L'heure s'écoule; que le seigneur évêque donne le signal au lecteur! » Le bienheureux Ambroise, revenant à lui, leur dit : « Ne vous troublez pas, le sommeil où vous m'avez vu plongé était une vision que daignait m'envoyer le Seigneur. Apprenez que mon frère, l'évêque Martin, a quitté ce monde. Je viens d'assister à ses funérailles ; elles se terminaient au moment où vous m'avez appelé. » Dans leur étonnement, les clercs notèrent exactement le jour et l'heure où ces paroles furent prononcees à Milan. C'était bien exactement le jour et l'heure où les obsèques du thaumaturge avaient eu lieu à Tours. » S. Liguori, quoiqu'il fut à deux cents lieues de Rome, assista le pape Clément XIV à son lit de mort et fut vu en même temps dans sa ville épiscopale et à Rome.

Le phénomène de la bilocation a été très étudié dans ces derniers temps et l'on est arrivé à en établir la théorie complète. Il consiste dans un dédoublement de l'être humain et dans la projection hors du corps de ce qu'on appelle le corps nerveux qui serait une sorte de médiateur entre l'âme et le corps. Ce serait là le corps spirituel dont parle S. Paul et aussi le corps de la résurrection. La science cherche à établir la preuve matérielle de son existence reconnue comme certaine par toutes les écoles spiritualistes et comme probable par des savants catholiques et théologiens contemporains, notamment le R. P Ortolan : *Astronomie et théologie*, p. 417-418, M. Martin : *La Société des Saints*, cité par Mgr Meric : *L'autre vie*, t, II, p. 40-42.

Nous ne pouvons nous étendre ici sur ce sujet très intéressant et très important pour aider à comprendre toute la portée des vérités de la foi et de ses preuves généralement appelées surnaturelles.

cins. Du moins, leur famille ne se réjouira pas, quand la mienne sera dans les larmes!

— Je vous le jure, lui dit Gontran, je vous obéirai.

Et il avait eu la cruauté de tenir son serment; à peine la reine eut-elle rendu le souffle, que la tête des deux médecins était tombée sous la hache.[1]

Quelle était grande et difficile la tâche de l'Eglise en face de ces races barbares, pour les amener à une civilisation morale complète!

Du moins, quand ces âmes farouches s'ouvraient une fois à la lumière, elles étaient subjuguées pour toujours et le triomphe de l'esprit chrétien sur elles était magnifique et sans retour.

Gontran, après sa conversion, s'adonna tellement aux bonnes œuvres et à l'action de l'Esprit de Dieu, que, sans renoncer au pouvoir dont il se servait uniquement pour le bien, il abandonna toutes les pompes du siècle et distribua ses trésors aux églises et aux pauvres.[2]

L'Eglise et les pauvres devinrent l'objet exclusif de sa tendresse.

Veuf et sans enfants, il refusa de se prêter à une nouvelle alliance; roi de Burgondie et tuteur de ses deux neveux Clotaire et Childebert, son autorité s'étendait réellement sur toute l'étendue du royaume de Clovis.

Il n'en profita que pour multiplier davantage ses largesses, imposer à tous les fonctionnaires la justice, le désintéressement, la clémence qu'il pratiquait lui-même; réagir contre la simonie et les désordres des clercs; fonder des centres d'éducation monastique et religieuse, seul moyen efficace de lutter contre les plaies sociales et d'apaiser les esprits en tournant les cœurs vers Dieu.

(1) Grégoire de Tours : *Hist. de France*, l. v, ch. xxxvi.

(2) Martyrologe romain. S. Gontran, 28 mars.

Outre l'église et le monastère de Saint-Marcel, à Châlons-sur-Saône, son œuvre de prédilection, il dota richement Saint-Bénigne de Dijon, Saint-Maurice de Toul, Saint-Vincent de Paris.

Dans chacune de ces abbayes, il établit le *laus perennis*,[1] tel que Sigismond, l'un de ses prédécesseurs sur le trône des Burgondes, l'avait institué à Agaune.

Comme Grégoire le Grand, il avait compris l'importance du chant ecclésiastique et de la musique religieuse; il s'en occupait lui-même et voulait que les églises ressemblassent au paradis où les anges chantent perpétuellement la louange de Dieu.[2]

Nous avons encore de lui un édit royal, pour rappeler à tous ses peuples que l'observation du dimanche est la base de toute vraie civilisation chrétienne.[3]

Il combattait, à Lyon et à Marseille, la terrible peste inguinaire qui désolait alors ces villes, par les mêmes moyens qu'employait contre le fléau, saint Grégoire le Grand à Rome.

Ainsi qu'aurait pu le faire le plus zélé des pontifes, le roi Gontran chercha dans la prière le remède aux maux du peuple chrétien.

Il ordonna un triduum de jeûne au pain et à l'eau. Tous devaient assister aux vigiles dans l'église et aux litanies ou processions solennelles.

Il observa lui-même rigoureusement cette pénitence, multiplia ses aumônes durant ces trois jours et parut écouter les cérémonies avec un tel recueillement, qu'on l'eut pris non seulement pour un souverain mais pour un prêtre du Seigneur.

On voyait que toute son espérance était en Dieu et qu'il

(1) La louange perpétuelle, dont nous avons déjà parlé dans un autre volume. L'adoration perpétuelle moderne a été fondée dans le même esprit.

(2) Grégoire de Tours : *Hist. de France*, l, VIII, ch. II.

(3) Labbé : *Conciles*, t. v, col. 599.



Leuvigilde, déjà touché par le doigt de la mort, agonisait sur son lit. (P. 82.)

recommandait à la miséricorde divine la misère publique dont sa foi lui faisait entrevoir le prompt soulagement.

La vénération qu'il inspirait était telle qu'on attendait de lui des miracles.

Une mère, dont le fils se mourait d'une fièvre pernicieuse, fendit la foule, pénétra jusqu'au saint roi sans en être aperçue, et détacha une parcelle de la frange de son manteau.

Elle revint près du lit de son cher malade, plongea la relique dans de l'eau et présenta le breuvage à l'enfant qui recouvra aussitôt la santé.[1]

Aussi, le roi Gontran salua-t-il avec joie l'aurore et le triomphe du catholicisme pur en Espagne par la conversion du roi Récarède.

(1) Grégoire de Tours, *Hist. de France*, l. IX, ch. XXI. « Je ne fus pas témoin de ce miracle, dit l'évêque historien, mais il m'a été raconté par les fidèles de Châlons et j'y crois sans aucun doute, car j'ai vu d'autres faits, non moins miraculeux, se produire ainsi par la vertu de ce saint roi. »

Gontran mourut le 28 mars 593 et fut enterré dans la basilique de Saint-Marcel qu'il avait fondée.

Bientôt ses reliques exhumées prirent place sur les autels. Au XVIe siècle, elles furent brûlées par les calvinistes; la piété des fidèles bourguignons ne put sauver que le crâne demeuré encore aujourd'hui le plus précieux trésor de l'antique église de Châlons-sur-Saône. (Darras : *Hist. de l'Église*, t. XV.)



V

LA VIE DU CŒUR.

Les Gaules étaient l'objet de la sollicitude particulière du grand pape Grégoire.

Sa correspondance avec ces églises fut très active et elle nous reste très volumineuse et pleine de sages enseignements.

La papauté est le cœur de l'Eglise; l'Eglise est un organisme vivant et, comme être vivant, elle doit avoir un cœur, sans cela elle mourrait.

Ceux qui veulent anéantir la papauté le savent et c'est au cœur qu'ils voudraient frapper l'Eglise, afin que son divin esprit, qui est le Christ, se trouve séparé de son corps et ne puisse plus le vivifier par le cœur, centre de la circulation de la vie dans le corps visible, et médiateur central des échanges vivants entre le ciel et la terre, entre les membres et la tête de ce merveilleux organisme.

Quel est le rôle du cœur dans le corps humain vivant? Son rôle est de présider à la circulation du sang, c'est-à-dire du courant vital dans l'organisme.

C'est le cœur qui envoie jusqu'aux extrémités le sang pur et vivifiant qui baigne tous les organes, distribue la force, fait l'énergie dans les membres, la santé dans les sen-

sations, la justesse et la limpidité dans les opérations de la pensée.

Ce premier courant est appelé artériel, car il se distribue par les artères dans toute l'étendue du corps humain.

Mais il y a un autre courant, c'est le courant de retour du sang au cœur, le courant veineux.

Par les veines, le sang qui a servi à vivifier les membres et qui a laissé toutes ses forces dans les divers postes de son parcours, n'est plus pur, il a perdu les qualités qui le faisaient vivificateur et puissant, il faut qu'il retourne au centre de l'organisme, dans le cœur, puiser de nouvelles forces, se changer de nouveau en sang artériel, pour revenir par les artères charier de nouveau la vie pour entretenir perpétuellement la santé du corps tout entier.

Mais, par lui-même, le cœur n'est qu'un fondé de pouvoir, tributaire et chargé d'affaires du grand mystère de la vie supérieure qui se manifeste ainsi sur la terre par les merveilles de la création vivante et son chef d'œuvre : l'homme.

Les lois qui régissent la vie des sociétés sont analogues à celles qui régissent la vie des individus.

Comme les individus, les sociétés sont formées d'un corps et d'une âme ou lien de vie qui les rattache à l'Esprit supérieur.

Les sociétés ont des membres, un cœur, une tête, des artères qui charient en elles la vie de leur esprit distribuée par le cœur et des veines qui ramènent à ce cœur tout ce qui doit être réglé de nouveau, jugé, rectifié et purifié sous l'influence supérieure de l'esprit par les lois de la vie.

Le cœur est donc le siège de l'unité, la balance de la vie, le distributeur et le régénérateur des forces vitales dans un organisme, par mandat supérieur.

Il en est de même dans l'Eglise terrestre, corps visible de Jésus-Christ, dont la papauté est le cœur, en union avec l'Eglise céleste, corps mystique de Jésus-Christ et trait d'union

par le Sauveur lui-même qui en est la tête adorable, avec Dieu le Père tout-puissant qui en est l'Esprit.

Voilà pourquoi Notre-Seigneur a établi Pierre, cœur de l'Eglise visible; lorsqu'il lui a dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; » c'est comme s'il lui avait dit : Tu es le cœur de cet organisme, et en ta qualité de cœur, tu organiseras sa vie, tu la distribueras, tu la règleras, tu la modifieras, tu la purifieras, tu en seras le grand maître visible, toujours actif, toujours vivant, toujours palpitant.

Voilà pourquoi Notre-Seigneur a demandé à Pierre par trois fois : « Pierre, m'aimes-tu? » C'est que Pierre devait aimer l'œuvre du Christ trois fois, parce que l'œuvre du Christ était un organisme vivant et que tout organisme vivant et intelligent est fait à l'image invariable et archétype de la Trinité divine et vivante dans l'Eternel.

Ainsi Pierre devait « paître les agneaux et les brebis et confirmer ses frères dans sa foi. » Ainsi, tant qu'il y aura une Eglise, Pierre sera le cœur de cette Eglise sur la terre, représentant et mandataire de Jésus-Christ, cœur divin de l'Eglise invisible en union avec Dieu, son esprit éternel.

Dans les fastes de l'Eglise, il y a un triomphe permanent, c'est le faste des fastes, c'est Pierre, cœur vivant indéfectible.

Et nous voyons sans cesse l'action de ce cœur vivant, dans le monde chrétien.

C'est de lui que tout part, c'est à lui que tout revient et c'est de lui que tout repart, vivifié, corrigé et renouvelé.

C'est lui aussi qui juge les éléments mauvais et les rejette quand ils doivent corrompre l'organisme, par des canaux excréteurs qui sont l'anathème et l'exclusion hors de la synthèse vivante, des germes mauvais et des forces tournées au mal.

Rien n'échappe à l'œil vigilant du pasteur des pasteurs, et l'évêque des évêques rappelle incessamment aux peuples et

aux rois, aux clercs et aux évêques, la ligne droite de la vérité, de la foi pure et de la justice.

Entre les Gaules et Rome, la guerre des Francs et des Lombards interrompit longtemps les communications apostoliques que la voie de mer permettait seule et rarement de hasarder.

Au milieu de cette tourmente, en 591, Grégoire le Grand adressa, néanmoins, une lettre aux évêques Théodore de Marseille et Virgilius d'Arles.

« Les circonstances, dit le grand pape, ne m'avaient pas encore fourni une occasion sûre pour communiquer avec votre fraternité, mais voici que des marchands juifs que leur commerce appelle souvent à Marseille et dans les Gaules, sont venus se plaindre à moi de ce qu'en votre pays on contraint par la violence leurs coreligionnaires à recevoir le baptême.

» Je ne doute pas que l'intention qui fait agir ainsi ne soit droite, mais elle n'est ni éclairée ni conforme à l'enseignement de l'Ecriture.

» Ceux qui ont subi cette contrainte retourneront bientôt à leur ancienne superstition, et ce n'est pas la régénération mais la mort spirituelle qu'on leur aura procurée.

» Votre fraternité ne doit donc employer vis-à-vis d'eux que les charmes de la prédication et la suavité de l'exemple.[1] »

C'est que, dans les dernières années de son règne, Chilpéric avait ordonné par décret à tous les juifs des Gaules, de se faire baptiser.

Ordonnance tyrannique, antichrétienne, que le pape s'empresse d'annuler et de casser d'autorité.

Les juifs négociants, habiles jadis comme aujourd'hui à se faufiler partout malgré tous les périls, avaient trouvé

(1) Grégoire le Grand, l. I, *ép. XLXII*, *Patrol. lat.*

moyen de faire parvenir leurs doléances au pape et de transmettre son jugement à son adresse.

Des abus bien plus graves s'étaient introduits dans les églises des Gaules. Des pasteurs indignes du caractère sacré dont ils étaient revêtus y vendaient les dons de Dieu et l'illustre et saint pontife l'apprend.

En ce temps-là même, Virgilius, évêque d'Arles, lui écrit pour lui demander de le confirmer dans le titre de vicaire apostolique attaché à son siège et l'assurer du dévouement des évêques, ses collègues, à la chaire de Pierre.

Et le pape Grégoire le Grand s'empresse de lui écrire :

« Qu'elle est merveilleuse, la charité catholique qui triomphe des plus longues séparations, unit ce qui était divisé, rétablit l'ordre dans la confusion, l'harmonie dans le trouble et consomme enfin l'imperfection humaine dans l'unité.

» Je trouve l'expression de cette pensée, dans votre lettre, frère bien-aimé, et tous les voyageurs qui arrivent des Gaules m'attestent que tels sont, en effet, les sentiments gravés dans votre cœur.

» Vous me demandez de renouveler les antiques prérogatives de votre siège, en vous conférant le pallium et les fonctions de vicaire du siège apostolique. Il ne me vient pas un seul instant à la pensée que cette requête puisse vous être inspirée par une pensée secrète d'ambition et de vaine gloire. A Dieu ne plaise!

» Tout l'univers sait que Rome a été la source d'où les Gaules reçurent la foi. En renouant avec le Saint-Siège les antiques traditions, votre fraternité accomplit le devoir d'un bon fils qui accourt au sein de sa mère.

» Aussi, nous vous accordons de grand cœur ce que vous nous demandez et nous sommes heureux de donner ce témoignage d'affection à notre très précellent fils, Childebert, roi.

» Mais que votre sollicitude et votre vigilance croissent en même temps que l'honneur dont vous allez être revêtu.

» On me dit que dans les Gaules et la Germanie, aucune ordination sacerdotale ou épiscopale n'a lieu sans le paiement d'une taxe.[1]

» S'il en est ainsi, (je pleure en le disant, je gémis en dénonçant un tel abus,) l'ordre sacerdotal gangréné au dedans, ne tardera pas à épouvanter le monde de sa chute.

» Eh quoi! ne voit-on pas qu'une pareille taxe n'est autre chose que l'hérésie simoniaque, la première qui ait osé s'élever contre la sainte Eglise de Dieu?

» On me dit encore qu'aussitôt la mort d'un évêque on s'empresse de tonsurer quelque laïque pour l'ordonner ensuite et l'installer sur le siège vacant.

» Comment un homme qui n'a jamais servi dans la milice du Seigneur, ose-t-il d'un seul bond en devenir le chef? Comment distribuera-t-il la parole de vérité et de salut, lui qui ne l'a peut-être jamais entendue? Saint Paul défend d'ordonner un néophyte, les néophytes de son temps étaient les nouveaux baptisés, les néophytes de nos jours sont les laïques sans expérience de la vie sacerdotale ou religieuse.

» Votre devoir est donc d'avertir à ce sujet notre très précellent fils, Childebert, roi, afin qu'il fasse disparaître une pratique détestable qui souillerait la gloire de son règne.

» Enfin, bienheureux frère, avec le pallium que nous vous transmettons, et la charge de vicaire apostolique dans toutes les églises du royaume de notre fils Childebert, vous devez veiller à ce que le précepte de la résidence soit observé dans toutes les églises et que nul évêque ne s'absente sans votre autorisation.

» S'il s'élève quelque grave controverse en matière de foi ou de discipline, vous aurez à la discuter et à la décider dans

(1) Ce n'était que trop vrai. A cette époque on trouvait des évêques qui étaient à la fois seigneurs et guerriers, situation très irrégulière au point de vue canonique et qui donnait lieu aux grands abus dont le pape S. Grégoire le Grand se plaint ici.

un synode composé au moins de douze évêques, et, si, après un sérieux examen, la solution présentait encore des difficultés, vous en référeriez à notre jugement.[1] »

Ainsi Grégoire le Grand, à l'exemple de Pierre qui décidait au premier concile, affirme qu'il appartient au successeur du prince des apôtres de juger en dernier ressort les questions de foi et de discipline.

Il va le répéter dans sa lettre à tous les évêques du royaume de Childebert et développer le sens de cette magnifique prérogative en la rattachant à l'économie même de la vie de l'Eglise :

« La Providence divine a constitué la hiérarchie par l'établissement des grades divers, des ordres distincts, de telle sorte que les plus élevés rendent en affection ce qu'ils reçoivent des inférieurs en respect.

» Le lien de la concorde fait de la diversité des charges une seule unité et préside à la sage administration de tous les offices.

» Cette loi des créatures rachetées est celle des milices célestes elles-mêmes qui comptent dans leur sein des anges et des archanges, c'est-à-dire, une hiérarchie où les uns sont supérieurs aux autres en puissance.

» Qui d'entre nous, misérables pécheurs, se refuserait à se soumettre à une subordination dont les anges nous donnent l'exemple?

» Par l'observation de cette foi, la charité et la paix se maintiennent dans un embrassement mutuel, la concorde demeure inébranlable dans la distinction et l'harmonie dans un amour fraternel et sincère.

» Dans cette pensée, nous avons cru opportun d'établir pour notre vicaire dans le royaume du très précellent Childebert, notre frère Vigilius, évêque d'Arles.

(1) Grégoire le Grand, *ép. LIII*, l. v.

» Il devra veiller à l'intégrité de la foi catholique, telle que l'ont formulée les quatres précédents synodes généraux. En vertu de l'autorité que nous lui déléguons, il tranchera les discussions qui pourraient s'élever entre nos frères et coévêques et, au besoin, il convoquera des conciles qui l'aideront à porter un jugement canonique.

» Si, ce qu'à Dieu ne plaise, il surgissait en matière de foi ou de discipline, une controverse plus grave et plus difficile, qui obligeât par son importance, de recourir au jugement du siège apostolique, après ample examen, le rapport nous en serait adressé afin que la sentence définitive et irrévocable fut prononcée par nous.[1] »

En même temps, le pape Grégoire écrivait à Childebert II :

« Suivant votre désir, nous avons accordé le pallium à notre frère, Virgilius d'Arles, ainsi que le titre de vicaire du siège apostolique dans votre royaume. A votre tour, marchant sur les traces de votre glorieux père, montrez votre dévoûment envers Dieu et le bienheureux Pierre, prince des apôtres. Mettez fin à l'horrible abus de la simonie et aux promotions des laïques sur des sièges épiscopaux; faites observer partout les constitutions de l'Eglise romaine.[2] »

Bien plus, en cette époque troublée, le pouvoir temporel allait par l'entremise de la reine Brunehaut se soumettre au pouvoir spirituel et lui demander aide et protection.

En ces temps de violences et de perturbation sociale, la reine d'Austrasie s'adressa au pape, afin qu'il plaçât sous la sauvegarde de son autorité apostolique, l'inviolabilité des personnes et des propriétés, ainsi que la liberté électorale de trois nouvelles fondations monastiques.

(1) S. Grégoire le Grand, *Ép LIV*, l. v.

(2) *Ibid*, l. vi. *Ép. V.*

(3) Les paroles de S. Grégoire le Grand se trouvent dans un diplôme dont Mabillon, le savant bénédictin a démontré l authenticité. « C'est là, dit M. de Montalembert, l'occasion de ce fameux diplôme où, pour la première fois, la subordi-

Le pape Grégoire s'exprime ainsi :

« Si quelqu'un des rois, des évêques, des juges ou autres personnes séculières, ayant connaissance de cette constitution ose y contrevenir, qu'il soit privé de la dignité, de sa puissance et de son honneur, qu'il sache qu'il s'est rendu coupable au tribunal de Dieu. Et s'il ne restitue pas ce qu'il aura méchamment enlevé, ou ne déplore par une digne pénitence ce qu'il aura fait d'illicite, qu'il soit éloigné du très saint corps et du sang de notre Dieu et Sauveur, qu'il demeure assujetti dans le jugement éternel à la vengeance sans fin.[1] »

C'est ainsi que le pape se montrait ce qu'il est, le cœur vivant de l'Eglise visible et universelle.

nation directe du pouvoir temporel au pouvoir spirituel fut nettement formulée et reconnue. » (*Les moines d'Occident*, t. II.)

Le pape Grégoire le Grand écrivit aussi à Brunehaut, (en l'an 600,) et aux rois Théodebert, Théodoric et Clotaire, afin de les engager à assembler un concile pour exterminer la simonie et les autres désordres qui en sont le triste cortège.

Selon les intentions du pape, un concile fut, en effet, réuni à cet effet à Sens en 601 pour formuler les règlements nécessaires à l'Église des Gaules. Nous n'avons plus les actes de ce concile. Nous le trouvons seulement mentionné par les Bollandistes, 2 août. *Actes de Botharius*, (S. Bohaire,) évêque de Chartres.

(1) S. Grégoire le Grand, l. XIII, *ép. VIII*, *Patrol. lat.*



VI

LE TRÔNE DE L'HUMILITÉ.

La fermeté de Grégoire le Grand n'était pas de l'orgueil, car Grégoire était l'humble des humbles et c'était justement qu'il s'appelait lui-même le serviteur des serviteurs de Dieu. L'Eglise de Byzance s'élevait alors contre l'Eglise de Rome; son patriarche, Jean le Jeûneur, cachait sous des dehors austères une soif farouche de domination et, protégé par la cour de l'empereur Maurice qui y trouvait son avantage, il rêvait de se faire décerner le titre de patriarche universel.

« Fort de l'appui de la plupart des évêques d'Orient, fidèle aux prétentions orgueilleuses qui, depuis deux siècles déjà, animaient les évêques de la résidence impériale, et préludant ainsi à l'ambition désastreuse de ses successeurs, Jean le Jeûneur, ce moine qui avait commencé par faire mine de refuser l'épiscopat, continuait à prendre dans ses actes le titre de patriarche œcuménique ou universel.

» Grégoire s'éleva avec autant de vigueur que d'autorité contre cette étrange prétention. Il ne recula pas devant l'empereur qui prenait ouvertement parti pour l'évêque de la nouvelle capitale de l'empire, et, bien qu'abandonné dans la lutte par les autres patriarches d'Antioche et d'Alexandrie,

que l'usurpation de celui de Constantinople devait également blesser, Grégoire persévéra pendant toute la durée de son pontificat dans sa résistance à cette prétention misérable, où il voyait moins encore un attentat à l'unité et à l'autorité de l'Eglise universelle, qu'un excès d'orgueil chez les uns et d'adulation chez les autres, qui répugnait à son âme humble et généreuse.[1] »

Grégoire le Grand écrivait à ce sujet à l'empereur Maurice :

« Ce n'est pas ma cause personnelle que je défends, c'est la cause de Dieu. Je ne suis pas le seul attaqué ici, on insulte avec moi l'Eglise tout entière, on foule aux pieds les canons, les lois sacrées des conciles, les préceptes même de Jésus-Christ.

» Quiconque a seulement ouvert l'Evangile, ne peut ignorer que le Seigneur a confié au bienheureux Pierre, prince des apôtres, la charge de toute l'Eglise. C'est à lui qu'il disait : « Pierre, m'aimes-tu? pais mes brebis. » C'est à lui qu'il disait : « Satan a demandé à vous cribler comme du froment, mais moi j'ai prié, afin que ta foi ne défaille pas. Après ta conversion, confirme tes frères. » C'est à lui qu'il disait : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »

» Voici donc que Pierre a reçu les clefs du royaume des cieux, il a reçu le droit de lier et de délier, il a reçu le principat et la charge de l'Eglise tout entière.

» Cependant, Pierre ne s'est jamais fait appeler apôtre universel, tandis que mon frère et coévêque Jean de Constantinople, s'intitule évêque œcuménique.

» Ah! je suis contraint de m'écrier : ô temps! ô mœurs! Quoi! toute l'Europe est à la discrétion des barbares, les villes sont renversées, les châteaux en ruines, les provinces

(1) Montalembert, *Les moines d'Occident*, t. II.

dépeuplées, la terre n'a plus de bras qui la cultivent, chaque jour les idolâtres immolent sous nos yeux les fidèles du Christ. Cependant, des prêtres qui devraient se prosterner sur le parvis du sanctuaire dans les larmes et la poussière, se cherchent des titres de vanité, des noms profanes inventés par l'orgueil !

» Mais quel est cet usurpateur qui ose ainsi s'élever contre les statuts évangéliques, contre les décrets des canons ! Plût à Dieu qu'il fût le premier et le seul de son espèce !

» Hélas ! nous n'en avons que trop vu de ces évêques de Constantinople naufragés dans le gouffre de l'hérésie, non seulement hérétiques mais hérésiarques ;[1] un Nestorius qui séparait en deux personnes le médiateur de Dieu et des hommes Jésus-Christ, et n'admettait pas l'incarnation du Verbe, reculant jusqu'à la perfidie judaïque ; un Macédonius qui niait la divinité du Saint-Esprit et sa consubstantialité avec le Père et le Fils.

» Etaient-ils ou non évêques universels ? Et, s'ils l'eussent été, l'Eglise catholique aurait donc sombré avec eux dans le gouffre de l'erreur !

» Qui donc ignore que, par honneur pour le bienheureux Pierre, prince des apôtres, le concile de Chalcédoine offrit au pontife romain le titre de patriarche universel ?

» Mais aucun pape n'a consenti à user de ce titre pour ne pas paraître par cette singularité priver tous les autres évêques de l'honneur qui leur est dû.

» Et c'est quand nous refusons un titre qui nous est offert, qu'un autre a l'audace de l'usurper !

» Pour moi, je suis le serviteur de tous les prêtres qui vivent sacerdotalement, mais si quelqu'un, par enflure de vaine gloire, prétend lever la tête contre le Dieu tout-puissant et contre les lois de nos pères, j'ai confiance que, même

(1) C'est-à-dire chefs d'hérésie et princes d'hérétiques.

avec le glaive, il ne lui sera pas donné de faire courber la mienne![1] »

En même temps, le pape Grégoire écrivait à l'ambitieux patriarche :

« Comment, vous qui vous êtes si longtemps proclamé indigne de l'épiscopat, pouvez-vous mépriser assez vos frères dans cette dignité, pour prétendre au droit de porter seul le nom d'évêque?

» Déjà, mon prédécesseur de sainte mémoire, Pélage, nous a écrit à ce sujet une lettre pleine de graves enseignements.

» Depuis, lorsque malgré mon indignité je fus promu au gouvernement de l'Eglise, je vous ai fait avertir par mes précédents apocrisiaires et par le diacre Sabinianus, qui remplit maintenant cette fonction à Constantinople, de renoncer à vos présomptueuses visées. J'aurais souhaité que dans des entretiens particuliers l'affaire fut terminée avec vous sans être obligé de la traiter par écrit.

» Cependant, j'avais ordonné à Sabinianus, dans le cas où vous refuseriez de vous soumettre, de ne plus communiquer avec vous pour la célébration de la messe.

» J'espérais amener ainsi votre sainteté à résipiscence, sans qu'il fut besoin de recourir à la voie des rigueurs canoniques.

» Maintenant encore, bien-aimé frère, je vous supplie, je vous conjure avec toute la tendresse dont je suis capable, de fermer enfin l'oreille à des conseils adulateurs. Je ne puis, sans verser des larmes, penser que, jusqu'à ce jour, mon frère bien-aimé n'a pu être amené au sentiment de l'humilité, lui dont le devoir est d'y ramener les autres.

» Quant à nous, que votre entreprise sacrilège offense si grièvement, nous voulons jusqu'à la fin observer le précepte évangélique : « Si votre frère a péché contre vous, allez et

(1) S. Grégoire le Grand, l. v, *ép. XXI*, *Patrol. lat.*

reprenez-le seul à seul; s'il ne vous écoute pas, prenez avec vous un ou deux témoins; s'il persiste à vous repousser, dites-le à l'assemblée, et s'il n'écoute pas l'assemblée, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain.[1] »

» J'ai agi de la sorte vis-à-vis d'un scandale qui offense toute l'Eglise. A deux reprises, je vous ai fait avertir par mes apocrisiaires; aujourd'hui, je vous écris moi-même. Rien de tout ce qui pouvait être tenté, en toute humilité et charité fraternelle, n'a été omis. Il me restera, si ma parole est encore cette fois rejetée, à employer l'autorité de l'Eglise.

» En vous tenant ce langage, bien-aimé frère, le Dieu tout-puissant m'est témoin que je n'ai pour votre personne que des sentiments d'amour. Je ne suis pas contre vous, je pleure sur vous. Mais l'affection que je vous porte ne saurait prévaloir sur les préceptes de l'Evangile, les institutions canoniques et l'utilité générale.[2] »

Le patriarche et l'empereur ne devaient pas tenir compte de ces sages paroles. Jean le Jeûneur continua à se faire donner le titre de patriarche œcuménique.

« Cet Orient qui allait si prochainement devenir la proie de l'Islam, s'obstinait à méconnaître sa meilleure chance de salut, en s'aliénant les peuples et les églises de l'Occident, en énervant par son despotisme minutieux et vexatoire, la vie chrétienne qui avait germé si brillante et si féconde dans son sein.[3] »

La cour inepte de Byzance haussa les épaules et prit l'habitude de traiter Grégoire le Grand de vieux fou.

« Les lettres que je reçois des sérénissimes empereurs, dit le pape lui-même, affectent de ménager en moi la dignité pontificale, mais elles ne ménagent guère ma personne. Avec

(1) Matthieu, XVII, 3.
(2) S. Grégoire le Grand. l. v, *ép. XVIII.*
(3) Montalembert. *Les Moines d'Occident.* t. II.

une urbanité exquise, on m'y applique l'épithète de fou.[1]

» Ce n'était pas ainsi, très sérénissime empereur, que parlait votre prédécesseur de pieuse mémoire, le grand Constantin.

» On lui avait remis une requête pleine d'accusations contre les évêques. Il la déposa sur le bureau du concile de Nicée, en disant aux Pères : « Vous êtes des dieux constitués par le Dieu véritable. C'est à vous qu'il appartient de connaître des causes ecclésiastiques; je ne suis pas digne de juger des dieux.[2] »

» Que m'importeraient vos outrages et vos dérisions, au surplus, si ma terre n'était pas sous le joug de la captivité.[3] »

Telles étaient la sagesse de Grégoire le Grand et la manière dont il savait concilier pour le bien de l'Eglise universelle, l'humilité personnelle et nécessaire du pontife suprême comme homme, avec l'autorité majestueuse de Pierre dans le respect des droits œcuméniques de l'épiscopat tout entier.

(1) « *Fatuus.* » S. Grégoire le Grand, *ép. XL*, l. v.

(2) Selon la parole du psaume : « Je vous le dis : Vous êtes des dieux et tous enfants du Très-Haut. » « *Ego dixi : Dii estis et filii Excelsi omnes*, » appliquée par Notre-Seigneur Jésus-Christ à ceux qui ont reçu la parole de Dieu et qui la gardent. Voir le 2e volume des Fastes : *Rédemption.*

(3) Grégoire le Grand, *ép. XL*, l. v.

VII

L'AILE DE LA MORT.

Pendant que la Gaule mérovingienne se façonnait ainsi par les efforts du pape et des évêques à la discipline de l'Eglise de Jésus-Christ, et que l'Orient, au contraire, s'enfonçait de jour en jour davantage dans les abîmes de la discorde, du schisme, des hérésies et des révolutions, l'Espagne s'affermissait de plus en plus dans l'orthodoxie catholique.

Cependant, le deuil était au palais royal de Séville. Le temps fixé par la Providence pour l'œuvre terrestre du roi Récarède était accompli.

Sur sa couche, le premier roi catholique d'Espagne recevait les consolations du pieux et vieil évêque Léandre.

Devant une foule agenouillée, silencieuse et recueillie, l'évêque avait célébré le sacrifice et donné au mourant le pain mystique, ferment de la vie éternelle, et lui-même avait fait, à l'exemple des apôtres,[1] les onctions de l'huile sainte sur les membres du moribond.

(1 « Ils chassaient les esprits impurs; ils faisaient des onctions d'huile sur les malades et en guérissaient un grand nombre. » S. Matthieu, x, 1; Marc, vi, 7, 13; Luc, x, 1.

« Quelqu'un est-il malade, dit l'apôtre S. Jacques, dans son épître apostolique,

Pendant ce temps-là, les clercs et les assistants priaient en invoquant les saints.

« Partez de ce monde, âme chrétienne, disait l'évêque, les yeux levés au ciel, au nom du Père tout-puissant qui vous a créée, au nom de Jésus-Christ le Fils du Dieu vivant qui a souffert pour vous; au nom du Saint-Esprit qui a été répandu en vous; au nom des Anges et des Archanges, des Trônes et des Dominations, des Principautés et des Puissances, des Chérubins et des Séraphins, des Patriarches et des Prophètes, des saints Apôtres et des Evangélistes, des saints Martyrs et Confesseurs, des saints Moines et Ermites, des saintes Vierges et de tous les Saints et Saintes de Dieu. Allez et soyez aujourd'hui dans un lieu de paix; que votre demeure soit dans la sainte Sion par le Christ notre Seigneur. *Amen!...*

» Je te recommande au Dieu tout-puissant, bien-aimé frère, je te recommande à celui dont tu es la créature, afin qu'affranchi par la mort des liens de cette terre, tu retournes à ton divin formateur qui t'a tiré du limon.

» Que l'armée rayonnante des Anges vienne au devant de ton âme; que l'auguste sénat des apôtres t'accueille avec faveur; que l'armée éclatante des martyrs te reçoive en triomphe; que la foule immaculée et éblouissante des confesseurs t'entoure; que le chœur jubilant des vierges, t'embrasse d'harmonie; que dans le sein des patriarches, tu reçoives le baiser du repos bienheureux; que la figure douce et joyeuse du Seigneur Jésus-Christ se montre à toi pour t'accueillir parmi ceux qui l'entourent.

(v, 14. 15,) qu'il appelle les anciens de l'assemblée et qu'ils prient sur lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade, le Seigneur le soulagera et s'il a commis des péchés, ils lui seront remis. »

L'Eglise a toujours pratiqué les rites de la recommandation de l'âme et des onctions sur le malade, quoique ce fut seulement le concile de Trente qui fixa le caractère sacramentel de ces cérémonies au XVI[e] siècle.

» O mon bien-aimé frère, ignore à jamais l'horreur des ténèbres, le sifflement des flammes, l'aiguillon des tortures! Que Satan, l'ange terrible et ses légions, s'enfuie et tremble à la vue des anges, tes gardiens, et qu'il se cache, loin de toi, dans l'immanent chaos de l'éternelle nuit! »

Et, d'une voix pleine d'une autorité qui faisait contraste avec le ton déprécatoire et touchant des précédentes paroles, l'évêque s'écria :

« Que Dieu se lève et que ses ennemis soient confondus, qu'ils fuient loin de sa face, ceux qui nourrissent de la haine contre lui! qu'ils s'évanouissent en fumée! De même que la cire coule à la face du feu, que les pécheurs périssent devant Dieu! Mais que les justes festoient et se réjouissent en présence du Seigneur!

» Ainsi donc, qu'ils soient confondus et rougissent de honte les escadrons du Tartare, et que les légions de Satan se gardent d'oser te barrer la route!

» Car tu es l'affranchi du Christ qui est mort pour toi!

» Qu'il te délivre donc de la mort éternelle, le Christ qui a daigné mourir pour toi! Que le Christ, Fils du Dieu vivant, t'établisse dans les verdoyantes délices de son paradis et que le véritable pasteur te reconnaisse de ses brebis.

» Qu'il t'absolve de tes péchés et te constitue un héritage parmi les élus de sa droite.

» Puisses-tu voir ton Rédempteur face à face, toujours présent et toujours puissant dans la vision la plus parfaite des yeux bienheureux. Et qu'ainsi enrôlé dans la milice triomphante, tu t'abreuves à la coupe délicieuse des contemplations divines pendant toutes les éternités des cycles! *Amen!* »

Puis, sur un ton suppliant, l'évêque poursuivit :

« Sauve ton serviteur, Seigneur, dans ta miséricorde! Délivre, délivre, délivre son âme de tous les dangers! Nous te la recommandons; nous te supplions, Sauveur du monde, Seigneur Jésus-Christ, de ne pas la renier, toi qui es mort

pour elle! Reconnais-la, Seigneur, c'est bien ta créature, car elle n'a pas été formée par des dieux étrangers, mais bien par toi, seul Dieu véritable et vivant.

» Car, en dehors de toi, il n'y a pas de Dieu, et rien n'est selon tes œuvres.

» Réjouis cette âme, Seigneur, par ton regard; oublie ses vieux péchés, les ivresses inconscientes, que l'esprit du mal a fomentées en elle. Eut-elle péché, elle n'a pas renié le Père, le Fils, et l'Esprit-Saint; elle a cru, elle a aimé et adoré, au fond de son cœur, le Dieu qui a fait tout!... »

En ce moment, le premier roi catholique d'Espagne poussa un soupir profond et rendit l'esprit.

« Seigneur, s'écria l'évêque prosterné, ayez pitié de nous! Christ, ayez pitié de nous! Seigneur, ayez pitié de nous!

» Père céleste, que ton nom soit sanctifié, que ton règne advienne, que ta volonté se fasse au ciel et sur la terre; donne-nous notre pain essentiel, remets-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, ne nous laisse pas succomber à la tentation, mais sauve-nous du mal.

» Seigneur, ouvre-lui ton éternel repos, éclaire-le de ton éternelle lumière; arrache son âme au seuil de l'enfer et qu'il repose en paix. *Amen.* Souviens-toi d'exaucer ma prière et ne sois pas sourd à mes supplications. »

Et, se tournant vers les assistants, le vieux pasteur leur dit :

— Que le Seigneur soit avec vous, mes frères.

— Et avec ton esprit, répondirent-ils.

— Mes frères, dit-il en terminant, nous recommandons tous au Seigneur l'âme de son serviteur Récarède, roi, afin que, sorti de ce siècle, il vive en lui; que les fautes de sa fragilité lui soient remises et que tout pardon lui soit accordé par la miséricordieuse pitié du Christ notre Seigneur.

Quelque temps après, l'évêque lui-même allait s'abreuver

aux sources éternelles de la vie divine, et deux ans n'étaient pas révolus, que le grand pape Grégoire rejoignait aussi son frère et son ami dans les verdoyantes campagnes du Pasteur des pasteurs.[1]

La sainteté d'Isidore allait briller sur l'Espagne et l'esprit des révolutions byzantines et prétoriennes, ensanglanter les marches de ce trône catholique.

(1) Le roi Récarède et S. Leandre moururent en 601 et le pape S. Gregoire le Grand en 604.



Rassurez-vous, dirent les cavaliers, le bienheureux Verolus est actuellement à Marcennacum. (P. 101.)

TROISIÈME PARTIE

I

LE SANG VENGE LE SANG.

Un homme drapé dans un sombre manteau, sortit, par cette nuit obscure, d'une porte dérobée qui s'ouvrait sur la campagne à l'extrémité des jardins royaux.

Il jeta autour de lui un défiant regard, referma la porte avec soin et, après s'être assuré que personne ne pouvait épier ses pas, par des rues étroites, il gagna les champs, après avoir donné, d'une voix à la fois mystérieuse et autoritaire, le mot de passe à la sentinelle qui gardait le mur de la ville.

De gros nuages roulaient au ciel, cachant les étoiles et ne permettant à la lune que d'intermittentes et rares clartés.

Il connaissait sa route, car il ne la chercha point comme ferait un étranger.

Bientôt, il arriva près d'un bois, sur la lisière duquel brillait une rougeâtre lueur.

— C'est ici, dit-il, la vieille est occupée, sans doute, à faire ses conjurations.

La lumière brillait à l'intérieur d'une cabane misérable d'aspect, basse et surchargée d'un toit de chaume rongé par les mousses et les lichens.

Il poussa la porte et se tint droit sur le seuil. Une vieille femme accroupie se tenait dans un cercle tracé par terre avec un tison éteint, parmi des figures étranges et des inscriptions non moins étranges. Silencieuse et absorbée dans son œuvre, elle remuait avec une baguette de grenadier le contenu fumant d'un chaudron dont la vapeur puante emplissait la cabane.

— N'approche pas, lui dit-elle, dès qu'elle l'aperçut, téméraire étranger, tu ignores ce qui se passe ici.

Mais l'homme fit un pas en avant comme s'il eut voulu porter une sorte de défi à ces paroles.

— N'approche pas! répéta la vieille, ton destin n'est pas de mourir ici. Tu es réservé pour d'autres œuvres; sache que la foudre circule autour de ce cercle, entouré de venimeuses vapeurs qui ont toutes les formes de la nuit fatale et dévoratrice. Ici rampent tous les vampires des forces infernales. Que me veux-tu?

— La science du lendemain, dit l'homme d'un ton farouche.

— Salut, roi! dit la vieille.

— Que dis-tu?

— Salut, roi! dit la vieille en tournant toujours avec sa baguette de bois le contenu de son chaudron méphitique.

— Que veux-tu dire?

— Salut, roi! répéta une troisième fois la vieille, mais d'une voix creuse comme celle du sépulcre. Sache qu'il n'est pas bon de connaître son destin; je te dis cela, moi qui reste presque seule en ce pays, intelligente des secrets du temps, savante de l'énigme des étoiles; regarde-moi, je suis maudite. Et c'est à moi que tu viens? Saül en fit autant, disent les juifs, avec la pythonisse d'Endor; à quoi lui servit sa témérité? Les ombres des morts peuvent, à ma voix comme à la sienne, monter des profondeurs du schéoul, mais ce n'est pas la mort que tu viens interroger, c'est la vie; tremble que

les fantômes des vivants n'apparaissent eux-mêmes à tes yeux épouvantés, et que tu sois instruit au-delà de tes désirs.

— Je veux savoir, dit l'homme sombre, et je n'ai peur de rien, pas même de la mort.

La vieille ricana.

— Ton manteau ne sert de rien, dit-elle, mon œil pénétrant te voit dans tes insignes, Witeric, officier du roi catholique Liuva.

— Qui t'a dit mon nom et ma fonction? demanda l'homme surpris.

— Tais-toi, dit la vieille, l'océan noir des formes charrie ton image passée, présente et à venir, et elle ne peut échapper à mon regard perçant. Je t'attendais. C'est à cause de toi et de tes œuvres qui sont celles de la sombre puissance, que j'ai tracé ce cercle, écrit ces figures, allumé ce feu de cyprès et mis en train cette cuisine. Regarde!

Elle fit des signes étranges sur le chaudron et prononça des paroles barbares.

Aussitôt, le feu s'éteignit et la cabane fut plongée dans une obscurité complète et profonde.

Witeric regardait, les yeux fixés sur le chaudron maintenant invisible.

Soudain, une spirale de clarté bleuâtre et floconneuse s'en échappa, éclairant l'air d'une lueur opaline et funèbre qui, bientôt, accusa des tourbillons larges et lents, zébrés parfois de rouges lueurs.

Et comme en un kaleidoscope tournant, des formes apparurent et tournoyèrent, montrant aux yeux de l'officier royal tous les panoramas de son existence passée.

Il vit l'enchaînement de sa vie et le motif infernal qui en dirigeait les ressorts cachés, à son insu.

Puis, un trône apparut, celui des rois visigoths d'Espagne, occupé par un jeune homme au front glorieux, entouré de grands et d'officiers.

Parmi les officiers, Witeric se reconnut. Immobile, il se tenait près du trône.

Tout à coup, la scène changea, des cascades de sang roulaient sur les degrés souillés par le meurtre; de vagues clameurs d'orgie semblaient un brouhaha lointain, autour de ce roi qui n'était plus qu'un cadavre, du cœur duquel sortait un poignard; bientôt une main apparut tenant ce poignard, puis un bras, puis un corps. Des chants funèbres se firent entendre, puis des acclamations. Le trône resplendissait de nouveau et un nouveau roi y était assis.

Witeric se reconnut dans cette ombre.

Il sourit d'un sourire infernal, et la voix de la vieille retentit de nouveau à ses oreilles :

— Salut! tu seras roi!

Trois fois elle retentit, mais au ton lugubre de la troisième fois, Witeric regarda avec des yeux dilatés par l'épouvante, un horrible spectacle.

Pendant qu'il était assis sur le trône et recevait les hommages de ses courtisans et de ses complices, il lui semblait que le plancher du trône cédait sous le poids du trône, comme une poitrine intermittente qui respire.

Et du sang sourdait de tous côtés, suintait de partout, jaillissait des fissures, souillait tout, tâchait tout, l'éclaboussait d'une pourpre humide et brûlante qui le serrait et le consumait comme une tunique de Nessus, infernale, vengeresse et perfide.

L'air de la salle, les visages, les luminaires, tout était sanglant, et des mains sanglantes écrivaient sur les murs sanglants des malédictions qui dégouttaient de sang.

— Hélas! murmura-t-il, les cheveux hérissés par une sombre horreur, quels sont ces horribles présages?

Autour de son trône, il les reconnaissait tous, ses amis de débauche qui avaient favorisé son bras pour la perpétration du crime régicide; maintenant, ils dansaient une

danse infernale en élevant dans leurs mains frémissantes les coupes pleines du vin de l'orgie. Et il se mêlait à leurs excès.

Soudain, un fracas de fer se fit entendre, comme d'épées croisées et froissées violemment les unes contre les autres. Les coupes s'étaient changées en poignards. Il s'entendit, dans son ombre, pousser des cris horribles et se vit massacrer par ses perfides compagnons.

Et, au-dessus de cette scène, planait une ombre miséricordieuse, celle de Liuva qui pardonnait; mais en vain, car son ombre royale à lui Witeric, entrait dans une cour nouvelle et farouche formée d'êtres hideux qui acclamaient sa sinistre gloire en dévorant comme des hyènes son fantôme immortel dans le châtiment infernal.

Soudain, tout s'effaça; le feu se ralluma de nouveau sous le chaudron muet et toujours fumant que la vieille agitait toujours avec sa baguette de grenadier, et par trois fois elle ricana :

— Salut! roi, tu règneras! salut! roi, tu règneras! salut! roi, tu règneras!

— Infernale magicienne, s'écria l'officier, dis-moi le secret de tes sortilèges!

— Inutile, dit la vieille, je ne sais rien, sinon que tu seras roi et que tu as vu ton destin.

— Qui donc m'a montré ces choses? Et par quelle force surhumaine?

— Ton âme et ses puissances, dit la magicienne infernale. Tu seras roi! Le glaive a deux tranchants, la lune a deux faces, le sang est le sang. Tu seras roi!

L'officier jeta sa bourse sur le sol et partit dans la nuit pleine des cauchemars invisibles de l'enfer.

Quelque temps après, le successeur du pieux Récarède, Liuva II, « jeune prince du caractère le plus noble et qui promettait de marcher glorieusement sur les traces pater-

nelles,[1] » à l'âge de vingt ans, était assassiné par l'un de ses officiers, Witeric.

Puis l'assassin monta sur le trône et y fut égorgé à son tour au milieu d'une orgie, par ses compagnons de débauche.[2]

Ainsi l'enfer connaît ses proies, ainsi le sang venge le sang.

(1) S. Isidore de Séville.

(2) En 610.

II

DANS LA VIGNE.

L'Espagne inaugurait ainsi une ère sanglante que l'on avait cru fermée par la mort de Leuvigilde et l'avènement du roi catholique Récarède.

La Providence a ses vues insondables. Jamais nous ne voyons le cours des choses modifié par elle dans sa base essentielle qui est la liberté humaine.

La vie circule, vivante, à travers le vaste organisme du monde, avec toutes ses tendances les plus opposées et sa loi constante qui est la lutte, condition même de l'existence et du mouvement.

Des insensés ont dit : S'il y a un Dieu, qu'il se montre dans l'implacable splendeur de son être; que personne ne puisse douter qu'il est bien le seul tout-puissant, le commencement et la fin de toutes choses. Le mal emporte le monde, sur ses ailes noires à travers les éternités du temps.

Mais le miracle éternel de Dieu, la logique surnaturelle de Dieu, c'est son silence.

De quoi l'homme se plaint-il, lui qui a reçu l'intelligence, la raison et la conscience, et n'est-ce pas sa honte et son péché de les faire servir au culte mortel des dieux de la poussière au lieu de chercher le vrai Dieu?

Si le bien et le mal sont en présence, c'est qu'il faut faire un choix entre eux, c'est que la vérité même est le père de l'un, c'est que le mensonge même est celui de l'autre.

« Toute grâce excellente, tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières qui ne peut recevoir de changement ni d'ombre par aucune révolution.

» Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux, parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment.

» Que nul ne dise quand il est tenté, que c'est Dieu qui le tente, car Dieu est incapable de tenter et de pousser au mal.

» Mais chacun est tenté par sa propre concupiscence qui l'emporte et qui l'attire dans le mal.

» Et ensuite, quand la concupiscence a concu, elle enfante le péché, et le péché étant accompli, engendre la mort. Ne vous y trompez donc pas.[1] »

« Si l'homme s'égare loin de Dieu et de ses œuvres, c'est qu'il n'a pas su, dans le silence, écouter la voix muette, mais éloquemment pénétrante de celui en qui est notre vie, notre mouvement et notre être.[2] »

« Car la céleste bienfaisance émane sans cesse des splendeurs qui débordent sur l'homme pour le simplifier, le pénétrer d'une intime union et, par sa force propre, le ramener vers le bien souverain qui est l'unité et la simplicité divines du Père.[3] »

Le soleil luit pour toute la nature et répand sur tous les êtres un bienfait égal, cependant, si les hommes célèbrent sa splendeur, les taupes maudissent son éclat, qui pour elles est un poison.

(1) Ep. de S. Jacques, I, 17, 12, 13, 14, 15, 16.
(2) *In Deo vivimus movemur et sumus*, S. Paul.
(3) S. Denys Aréopagite, *Hiérarchie céleste*, ch. I.

Cette diversité dans les aptitudes à sentir l'influence divine est un perpétuel obstacle à la réalisation parfaite sur la terre de cette société harmonieuse dans l'unité et l'amour, la foi et la charité que prêcha Jésus pendant son apostolat en ce monde. Idéal trop parfait pour la terre et qui ne peut être réalisé pleinement qu'au ciel.

Ne nous étonnons donc point que l'Evangile ne réalise point la paix absolue parmi nous, tant que les passions humaines combattront contre les principes fondamentaux de l'Evangile et négligeront de se soumettre à l'observation intégrale du commandement qui contient à lui seul toute la loi et les prophètes :

« Aimez Dieu par-dessus toutes choses et votre prochain comme vous-mêmes.[1] »

Le catholicisme était officiel en Espagne, mais l'anarchie prétorienne s'y disputait la pourpre, et l'arianisme, importé par les premiers rois Goths, avait implanté de telles racines sur cette terre que, même après la conversion du roi Récarède, il en restait une empreinte profonde dans les usages, les mœurs et jusque dans les rites de la liturgie.

L'hérésie se perpétuait à l'état de secte ; ses adhérents, sous le nom d'acéphales, avaient leurs évêques et leurs prêtres.

Des réunions clandestines présidées par ces évêques et ces prêtres irréguliers, entretenaient le poison de l'erreur et le propageaient jusqu'au fond des campagnes les plus reculées.[2]

Il fallait continuer à défricher ce champ, à arracher de cette vigne les mauvaises et dangereuses herbes qui compromettaient les espérances légitimes de la future vendange.

Quand la justice divine eut, implacable, frappé l'usurpateur Witeric par le poignard même de ses propres crimes,

(1) Evangile.

(2) Darras, *Hist. de l'Église*, t. xv.

Gondemar monta sur le trône visigoth d'Espagne, régna sept ans, put échapper au sort misérable de ses prédécesseurs et mourut de mort naturelle et dans son lit.[1]

A Gondemar succéda Sisebut, le roi très chrétien.

Isidore l'aimait, parce que ce prince réunissait en lui à la science militaire, à l'éclat des victoires et à la splendeur de son règne, le génie des lettres, la clémence et la piété.[2]

Mais, lui aussi, devait payer un cruel tribut à la mort injuste et prématurée.

Quelques années à peine après son avènement,[3] il succombait au poison, laissant un fils en bas âge, Récarède II, qui mourut huit mois après son père.[4]

Suintilla, l'un des généraux les plus distingués du règne de Sisebut, « prit glorieusement le sceptre, par la grâce divine.[5] »

Jusque-là, les empereurs de Byzance avaient conservé dans le midi de l'Espagne une ligne de forteresses sur les côtes, Suintilla eut le bonheur d'éteindre leur domination dans ce pays.

Bientôt il étendait sa puissance victorieuse, des Pyrénées jusqu'aux deux mers.

— Vous venez, lui dit Isidore, de faire asseoir à côté de vous sur le trône, votre noble fils Racimir; plaise à Dieu qui règne dans les cieux et gouverne les faibles mortels, que le père prolonge longtemps son règne et que le fils lui succède paisiblement un jour.[6]

(1) En 612, S. Isidore de Séville.

(2) Ibid.

(3) En 620.

(4) En 621.

(5) S. Isidore de Séville.

(6) Ibid. C'est par ces paroles que S. Isidore de Séville termine son histoire des rois Goths, en 630.

S. Isidore de Séville, élu en 601, pour succéder à son frère Léandre, devait jus-

Mais ce vœu ne devait pas se réaliser.

Quelques mois après, en effet, Suintilla et son fils Racimir étaient détrônés par Sisenaud, gouverneur de la Septimanie.

Isidore comprit qu'au milieu de ces tempêtes et sur ce sol si mouvant et si souvent secoué par les convulsions politiques, il devait donner un immense exemple d'unité religieuse et de stabilité dans la foi.

L'Espagne devait trouver dans les institutions religieuses et monastiques dont il la dota, une sauvegarde plus puissante que ces royautés éphémères.

Vicaire du Siège apostolique, titre qu'il avait reçu d'abord du pape Grégoire-le-Grand et que ses successeurs, sur la chaire de Pierre, Boniface V et Honorius I, devaient lui renouveler, Isidore allait devenir l'oracle de l'Eglise Hispano-gothique.

Les conciles qu'il devait tenir et présider à Tolède et à Séville devaient constituer cette législation des Visigoths « que la science moderne a noblement vengée et qu'elle a placée au premier rang des lois de l'antique chrétienté pour la hardiesse, la profondeur et l'équité de ses conceptions.[1] »

qu'en 636, époque de sa mort, voir passer huit rois sur le trône d'Espagne. Ce furent :

Récarède I, 586. — Liuva II, 601. — Witteric, 603. — Gondemar, 610. — Sisebert, 612. — Récarède II, 620. — Suintilla, 621. — Sisenand, 631. — Chintilla, 636.

(1) Montalembert, *Moines d'Occident*, t. II; Guizot, *Hist. de la civilisat.*, t. I; *Hist. des origines du gouvernement représentatif*. Leçon XXV; et *Revue Française de nov. 1828*. — Darras, *Hist de l'Église*, t. XV.

III

LES ÉLÈVES DE LA GRANDE ÉCOLE DE SÉVILLE.

L'évêque Léandre avait fondé dans sa maison et entretenu une école épiscopale.

Florissante, mais nécessairement restreinte, elle avait néanmoins contribué à la culture de ce sol intellectuel, par un premier et excellent défrichement.

Mais il était réservé au grand évêque Isidore de lever en masse contre la conspiration du mal, les volontés pures et droites.

Il résolut d'établir un véritable et vaste centre de direction de l'instruction publique, afin d'obtenir le triomphe de la vérité, de la justice et du droit.

Par ses soins, un immense monastère fut construit à quelque distance de Séville.

Ce fut là que, de tous les points de l'Espagne, il convoqua tous les jeunes gens, que l'amour de l'étude et plus encore le bonheur de vivre sous un tel père faisaient, de toutes parts, accourir près de lui.[1]

De ce célebre collège devaient sortir saint Ildefonse, saint

(1) *Vie de S. Isidore d'Espagne*, ch. v, *Patrol. lat.*, t. LXXXII.

Braulio de Saragosse, Eugène de Tolède et tant d'autres gloires de l'Eglise d'Espagne.

« Ildefonse, dont les espagnols ont fait Alphonse et Alonso, fut le neveu maternel de l'évêque de Tolède, saint Eugène III, et devait lui être donné pour successeur, aux acclamations unanimes du clergé et du peuple de cette ville.

» Dans sa jeunesse, élevé sous la direction de saint Isidore, au monastère de Séville, il se distinguait par une pureté angélique et un culte de tendresse pour la sainte Vierge.

» Doué d'un véritable génie musical, il devait enrichir la liturgie mozarabe d'hymnes et de chants que l'Espagne aujourd'hui encore n'a pas oublier.

» Le style harmonieux de ses ouvrages devait lui faire donner par ses historiens le titre de docteur doux comme le miel.[1]

» A vingt ans, malgré les supplications de son père dont il était l'unique héritier, Ildefonse se fit moine dans le couvent d'Agali, situé dans un faubourg de Tolède.

» Dans la suite, les religieux l'ayant appelé à la dignité d'abbé, il déploya dans cette charge un zèle, un courage et une vigilance qui passèrent en proverbe.

» Plein de douceur avec les pacifiques, il résistait comme une lame d'acier à toutes les violences.[2]

» Bientôt, son nom devint célèbre dans toute l'Espagne. Nul ne l'égalait en sainteté et en éloquence.

» Quand l'évêque de Tolède, Eugène III, mourut, la population entière de cette ville courut au monastère d'Agali et ramena en triomphe l'illustre abbé pour le faire asseoir sur le siège épiscopal.

(1) *Doctor mellifluus*, épithèthe déjà donnée à S. Ambroise pour les mêmes raisons. *Vie de S. Alphonse. Patrol. lat.*, t. XCVI.

(2) Ibid.

» La vertu et la science y montaient avec lui.[1]

» Ildefonse se montra surtout le champion de la Vierge.

» Deux sectaires goths venus de Narbonne, Theudius et Helladius, parcouraient alors l'Espagne et y réveillaient le vieux levain du priscillianisme.[2]

» Ils s'attaquaient surtout au dogme de la virginité de Marie,[3] semant dans le peuple les plus horribles blasphèmes.

» Leur propagande rencontrait dans la race juive si nombreuse en Espagne les plus ardents auxiliaires.

» Ildefonse composa, pour les réfuter, son admirable livre « *de la Virginité perpétuelle de sainte Marie,* » l'un des plus beaux ouvrages qui aient été composés à la louange de la Mère de Dieu.[4]

» L'effet en fut immense dans toute l'Espagne.

» Quiricius, évêque de Barcinona,[5] lui écrivit alors à ce sujet :

« Je revenais d'un long et pénible voyage, brisé de fatigue, tellement accablé que je ne pus reprendre les fonctions de mon ministère. J'avais heureusement sous la main l'exemplaire de votre livre, dont vous m'avez fait présent. Je le lus avec un charme indicible. Comme un parfum céleste, il dissipa toutes mes langueurs. Au souffle du Saint-Esprit qui vous l'a inspiré, j'ai retrouvé mes forces pour servir Dieu et la glorieuse Vierge sa mère.[6] »

» A ces félicitations, l'humble auteur répondit :

« J'ai fait hommage à mon Seigneur Jésus, de la lettre

(1) Darras, *Hist. de l'Église.*

(2) Nous avons indiqué plus haut la nature de cette hérésie et sa condamnation dans un concile à Saragosse.

(3) Qu'il ne faut pas confondre comme on le fait trop souvent avec celui de l'Immaculée Conception.

(4) *S. Hildefonsus, De Virginitate perpetua, S. Mariæ. Patrol. lat.* t. XCVI.

(5) Barcelone.

(6) *Ibid. Ep. de Quiricius à Hildefonse.*

que m'adresse votre béatitude. A Dieu seul toute gloire!

» Quant à moi, la conscience de ma misère me tient épouvanté, tremblant, couvert de confusions aux pieds du souverain juge.[1] »

» La reine du ciel voulut elle-même, d'abord par un intermédiaire miraculeux et plus tard par une apparition personnelle, récompenser la piété de son serviteur.

» Pendant la fête de sainte Léocadie, patronne de Tolède,[2] comme Ildefonse priait à son tombeau entouré du roi Réceswind et d'un peuple immense, la martyre, s'élevant de son sépulcre, apparut soudain aux yeux étonnés.

» Elle s'approcha de l'évêque et lui dit :

« La vie d'Ildefonse fait la gloire de Marie, ma dame et ma reine. »

» En 659, Ildefonse avait établi au 18 décembre, la fête aujourd'hui connue sous le titre de *Expectatio partus beatæ Virginis*.[3]

» Ce jour-là, comme il se rendait avec tout son clergé à l'office de matines, la basilique se trouva soudain illuminée d'une éblouissante splendeur.

» La divine Marie apparut assise sur le trône épiscopal. Autour d'elle, le chœur des anges et des vierges faisait retentir les voûtes d'une harmonie céleste.

(1) *Ibid. Rép. d'Hildefonse à Quiricius.*

(2) Ste Léocadie, vierge et martyre, souffrit la mort pour la foi dans la Xe persécution générale sous Dioclétien. Elle est la patronne de Tolède, où trois églises célèbres lui sont dédiées, la première sur l'emplacement de sa maison natale, la seconde au lieu où elle fut incarcérée et subit le martyre, la troisième sur son tombeau. Pendant l'invasion des Maures, ses reliques furent transférées à Oviedo, puis à l'abbaye de Saint-Ghislain, dans le Hainaut. Le roi Philippe II les fit ramener à Tolède en 1580 et elles reposent aujourd'hui dans la magnifique cathédrale de cette cité. (Darras, *Hist de l'Egl.*, t. XVI.)

(3) Fête double-majeur de l'*Attente de l'enfantement de la B. V. Marie*, célébrée partout le 18 décembre.

« Tu m'as loué dignement, dit-elle à son serviteur, je t'apporte un vêtement de gloire. »

» Après avoir ainsi parlé, la Vierge disparut, laissant sur la chaire de l'évêque une aube d'un tissu merveilleux, que saint Ildefonse revêtit pour célébrer la messe.

» Le pieux docteur mourut âgé de soixante ans, le 23 janvier 667.

» Sa mémoire est restée en bénédiction et tous les dévots de Marie connaissent ses ouvrages.[1] »

» Braulio, du vivant même de son maître Isidore, fut promu au siège épiscopal de Casaraugusta.[2]

» A cette nouvelle, le cœur du saint vieillard déborda d'une joie toute spirituelle, et il écrivit au nouvel évêque :

« Je rends grâces au Christ Notre-Seigneur. Plût à Dieu que je pusse encore une fois, dans ce corps mortel, contempler votre visage et jouir de votre douce présence.[3] »

» Dans une autre lettre, il redisait encore :

« De toute la force du désir, j'ai désiré vous revoir. Plaise au Seigneur d'exaucer avant que je meure ce vœu de mon âme! Je vous supplie, en ce moment, de me recommander à Dieu dans vos prières, afin qu'il daigne accomplir mon espérance en cette vie et me faire jouir en l'autre du bonheur de votre présence. Priez pour moi, très bienheureux seigneur et frère.[4] »

» Braulio était digne d'une telle amitié, il en justifia toutes les espérances.

(1) Darras, *Hist. de l'Eglise*, t. XVI. « S. Ildefonse a ajouté au traité *Des hommes illustres* de S. Isidore un livre dont nous n'avons que des fragments. De tous les ouvrages nombreux que les catalogues anciens lui attribuent nous n'avons que deux traités, l'un sur *la connaissance du baptême*, l'autre sur *la voie du désert*. »

(2) Saragosse.

(3) Isidore de Séville. *Ép. à Braulio, Patrol. lat.*, t. LXXX.

(4) Ibid, *Patrol. lat.*

« Après le grand Isidore son maître, Braulio parut comme un soleil de doctrine, comme une colonne de vérité, au milieu des églises d'Espagne.[1] »

» Au-dessus de tous les autres évêques, Braulio excellait par la science et l'art de faire pénétrer dans les cœurs la doctrine de Jésus-Christ. Aujourd'hui encore, l'Eglise le vénère et relit les ouvrages qu'il nous a laissés.[2] »

Braulio inspira la réunion du cinquième et du sixième conciles de Tolède présidés par les évêques de Tolède, Eugène II et Eugène III.

« Dans ces assemblées, excellait surtout l'illustre Braulio. Rome elle-même, la mère et la maîtresse des Eglises, eut occasion de le juger dans une correspondance épistolaire et, comme l'Espagne, elle témoigna hautement son admiration pour l'éloquence et la sagesse de Braulio.[3] »

De toutes parts, on le consultait sur les questions les plus ardues de la discipline et des rites.

Avec une infatigable ardeur, il recherchait surtout les ouvrages canoniques, principalement ceux du pape Grégoire-le-Grand.[4]

« Hâtez-vous, dit-il au prêtre qu'il avait envoyé, de me transmettre les précieux manuscrits que vous êtes allé chercher à Rome au prix de tant de sueurs et de fatigues. Tout est prêt ici pour en reproduire immédiatement deux copies, car je ne suis pas seul à ambitionner ce trésor. Mon frère et seigneur, votre ami, comme je le suis moi-même, ne le désire pas moins. En prêtant à un seul vous ferez deux heureux.

(1) Laurenzana, *Vie de S. Eugène III*, *Patrol. lat.*, t. LXXXVII.

(2) Isidore Pacens, *Chroniques*, *Patrol. lat.*, t. LXXXVI. Les ouvrages de Braulio sont perdus ou enfouis dans quelque coin ignoré. Un certain nombre de ses lettres ont pourtant été publiées dans la grande collection de l'*Espana Sagrada*, par Florez et reproduites dans la *Patrologie*.

(3) *Patrol. lat.*, t. LXXXVI.

(4) *Patrol. Ep. XLII*, Ibid.

Votre charité peut, d'ailleurs, tenir pour certain que les manuscrits lui seront fidèlement rendus à l'époque précise qu'il vous plaira de fixer vous-même.[1] »

Un jour, il lui tombe sous la main quelques opuscules de saint Augustin, et sa joie est immense.

Les livres d'Augustin et de Jérôme lui fournissent même une curieuse réponse, mais si juste, à une consultation qui lui était adressée au sujet de l'authenticité des parcelles du sang du Sauveur que l'on vénérait dans certaines églises.

C'était à l'époque où l'empereur Héraclius entreprenait une croisade en Perse pour reconquérir le bois sacré de la croix tombé aux mains des infidèles.

« D'après les principes de saint Augustin, dit-il, je ne vois pas qu'il soit nécessaire d'admettre que le corps glorieux de Notre-Seigneur ait dû reprendre absolument toutes les parcelles du sang répandu dans la flagellation, le couronnement d'épines, le crucifiement, l'ouverture du cœur par la lance du soldat...

» Quelle que soit l'opinion qu'on embrasse sur l'authenticité des reliques qui peuvent nous en rester, il importe de ne pas donner aux ennemis de la foi catholique le moindre prétexte pour incriminer l'Eglise.

» Nos dogmes chrétiens sont fixés invariablement pour tous les cœurs fidèles. Le vrai sang de Jésus-Christ, son corps véritable, nous le possédons dans le sacrement de l'autel, où le pain et le vin, chaque jour offerts par les mains d'un sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, reçoivent ce changement merveilleux attesté par les paroles du Seigneur lui-même, par la croyance de l'Eglise catholique, par l'Ecriture dictée sous l'inspiration du Saint-Esprit.[2] »

(1) Braulio, *Ep. XLII*, *Patrol. lat.*, t. LXXX.
(2) Darras, *Hist. de l'Église*, t. XV.

Tels étaient les illustres élèves qu'Isidore allait former à sa célèbre école de Séville, ceux-ci et de nombreux autres qui allaient briller dans le firmament de l'Espagne catholique comme une pléïade immortelle par la sainteté et la doctrine.

IV

LE MAITRE. LE THAUMATURGE. LE PASTEUR.

La tête de ce grand mouvement, c'était Isidore, l'illustre frère de Léandre, monté après lui sur le siège épiscopal de Séville.

Vaste génie encyclopédique qui avait su créer dans ces siècles d'ignorance une véritable université pour l'enseignement de la synthèse des sciences.

Collège type à l'imitation duquel surgirent dans toutes les villes épiscopales une multitude d'institutions analogues.

L'étude du grec et de l'hébreu, de l'histoire et de la géographie y étaient obligatoires, ainsi que celle des mathématiques et de l'astronomie.

On s'y préparait en outre, par ces préliminaires, à l'étude de la philosophie et de la théologie.

Entre les mains des élèves étaient les traités d'Aristote traduits par Boèce, alors que les arabes n'avaient pas encore vulgarisé en Occident les œuvres du philosophe de Stagyre.

« Pour se faire une idée du programme vraiment encyclopédique de l'enseignement, tel que le comprenait saint Isidore de Séville, il faut parcourir les vingt livres de son traité des *Etymologies* qui devinrent pendant tout le moyen-

âge, avec les *arts libéraux* de Cassiodore, le manuel des étudiants.

» Ce titre d'*Etymologies* n'était pas, dans la pensée de l'auteur, restreint au sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Il signifiait pour lui ce que nous appelons de nos jours, un *Dictionnaire universel*, dont les articles, au lieu d'être détachés les uns des autres au hasard de l'alphabet, se suivraient d'après une méthode synthétique et rigoureuse.

» Tel est, en effet, le plan du livre des *Etymologies*. Il donne la définition exacte, les divisions principales et des notions substantielles sur toutes les branches de la science : grammaire, rhétorique, dialectique, mathématiques, théodicée, monde naturel, Eglise, sectes hérétiques, linguistique, littératures diverses, anthropologie, histoire naturelle, sphère céleste, géographie, architecture, minéralogie, métallurgie, mécanique, agriculture, droit de guerre, navigation, économie sociale et rurale.[1]

» Toute la science de l'époque était, on le voit, condensée dans cet ouvrage qui suppose une érudition profonde, des recherches infinies, une ampleur de vues vraiment extraordinaire.

» Cuvier disait avec raison qu'Isidore de Séville fut le dernier savant du monde ancien et le premier chrétien qui formula la science de l'antiquité pour les chrétiens.[2] »

« Les *Etymologies* sont une mine inépuisable où les savants de toutes les époques ont puisé avec fruit un compendium de la science, de la littérature, de l'art antique. Là sont conservés une foule de fragments classiques, partout ailleurs introuvables.

» Outre ce travail gigantesque, Isidore écrivit sur divers sujets de philosophie scolastique des traités substantiels, tels

(1) S. Isidore de Séville, *Etymologies*, *Patrol. lat.*, t. LXXXII.

(2) Montalembert, *Les moines d'Occident*, t. II, p. 228.

que *De l'ordre des créatures; De la nature des choses*; et trois livres de *Sentences.*

» Dans le domaine de la littérature proprement dite, il a laissé un véritable traité des synonymes, sous le titre de : *Différences et propriétés des termes.* Ses travaux historiques comprennent l'*Histoire des rois goths*; une *Chronique universelle* depuis la création du monde jusqu'à l'empire d'Héraclius; une *Histoire des Vandales et des Suèves*; un livre *De la vie et de la mort des Pères* pour les personnages bibliques; un autre *Des hommes illustres* pour les saints et les docteurs du Christianisme.

» Dans la pensée de saint Isidore de Séville, toute science vraie doit avoir pour fondement et pour base la connaissance approfondie de la révélation.

» Il était convaincu que les maux de la société, les discordes civiles, les dissensions des clercs, avaient pour cause l'oubli de la Sainte Ecriture.[1] »

» Ce fut pour combattre cette lamentable indifférence qu'il exigea de ses disciples l'étude de l'hébreu.

» Lui-même possédait à fond la langue scripturaire, il nous en a laissé la preuve dans ses ouvrages exégétiques qui forment un véritable cours d'Ecriture Sainte sous les titres divers de : *Introduction à l'étude des livres de l'Ancien et du Nouveau Testaments; Allégories de l'Ecriture Sainte; Livre sur les nombres que l'on rencontre dans les saintes Ecritures.*

» La méthode synthétique employée par lui diffère essentiellement de l'exposition homiliaire des pères et des docteurs qui l'ont précédé.

» Il se préoccupe de livrer à ses disciples un texte substantiel, condensé, que chaque professeur devra développer par l'enseignement oral.

(1) *Vie de S. Isidore d'Espagne, Patrol. lat.*, t. LXXXII.

» A ce point de vue, Isidore de Séville est vraiment l'initiateur de la scholastique chrétienne.

» L'onction, le charme, la grâce ne lui font cependant pas défaut. C'est Jésus-Christ, le Verbe caché sous la lettre de l'Ecriture, qu'il veut faire naître et grandir dans les âmes.

» Mais il lui suffit d'un trait pour rappeler le but suprême. Il laisse à la méditation individuelle ou aux commentaires du maître, le soin de développer le germe ainsi jeté dans le sillon.

» Sa méthode suppose donc des professeurs de science chrétienne. Il sut en créer une pépinière florissante dans les monastères qui s'élevaient à sa voix sur tous les points de l'Espagne. Le problème de la science progressive dans l'humilité constante et l'ordre parfait, ne sera jamais autrement résolu.

» Comme tous les génies de l'Eglise catholique, Isidore fut un ardent défenseur des ordres religieux. Il veillait avec un zèle infatigable au maintien de la ferveur, de l'étude, de la discipline dans leur sein.

» Sa *Règle monastique* en vingt-quatre chapitres résume toute la législation bénédictine ; elle fut pour l'Espagne du VIIe siècle ce que la règle de saint Benoît et celle de saint Colomban étaient pour les Gaules et l'Italie.

» Tant de travaux qui eussent absorbé deux ou trois vies ordinaires ne le distrayaient ni de ses devoirs d'évêque ni de ses fonctions de vicaire apostolique. Outre la visite annuelle de son diocèse à laquelle il ne manquait jamais, « il voulut parcourir toutes les provinces de l'Espagne, faisant retentir dans les cités et les plus humbles bourgades, la trompette évangélique.[1] »

» Sur son chemin, il rencontrait un grand nombre de juifs, les uns fixés depuis longtemps en Espagne, descen-

(1) *Vie de S. Isidore d'Espagne.* ch. v. n. 18, *Patrol. lat.*

dants des anciens israélites dont saint Jacques le Majeur et les disciples de saint Paul avaient trouvé les synagogues déjà florissantes de leur temps, les autres venus à la suite des armées de Goths, de Suèves, de Vandales, trafiquant selon leur coutume et s'enrichissant à chaque invasion.

» Son cœur s'attendrissait à la vue de ces témoins infidèles d'un Dieu que les prophètes leur avaient annoncé, que la loi mosaïque préfigurait, que leurs pères avaient crucifié, qu'ils continuaient eux-mêmes à méconnaître.

» O lamentable démence des infortunés juifs! s'écriait-il. En vertu de l'autorité du Testament ancien, ils admettent qu'un Sauveur devait venir; on leur montre ce Sauveur descendu en effet du ciel, et ils le répudient. La conversion des gentils s'est faite sous leurs yeux, ils conviennent de la réprobation qui les a frappés eux-mêmes, et ils ne veulent pas se convertir.[1] »

» Cette pensée lui inspira deux livres pleins d'érudition biblique et d'une dialectique vigoureuse, intitulés : *De la foi catholique contre les Juifs*. Il eut le bonheur de convertir quelques-uns de ces fils d'Abraham.

» Mais ce qui affligeait surtout son regard, c'étaient les désordres et les abus qui régnaient au sein du clergé, l'oubli des lois sacerdotales, du droit canonique et des rites prescrits par l'Eglise. Rien n'échappait sur ce rapport à sa vigilance. Il opposait au mal la plus énergique fermeté s'appliquant, soit à le corriger, soit à le prévenir. Il y réussit pleinement.[2] »

» Sa maxime de gouvernement était celle-ci :

« Je ne prétends exercer d'autorité dans l'Eglise du Christ qu'autant que je fais profession de rendre humblement au pontife romain, l'obéissance qui lui est due en

(1) S. Isidore, *De la foi catholique contre les Juifs*.

(2) *Vie de S. Isidore, Patrol. lat.*, t. LXXXII.

toutes choses, comme au vicaire de Dieu. Quiconque s'élève contre cette conduite, je le déclare hérétique, je l'écarte de la communion des fidèles. En cela je ne suis pas le mouvement de mon propre arbitre, mais la loi ferme, invariable, posée par l'autorité même du Saint-Esprit.[1] »

Le saint évêque fit aussi des miracles.

Il était allé à Rome et en revenait malgré les instances du pape Boniface V qui voulait qu'il y fixat son séjour, et comme il revenait par les Gaules, au milieu d'une chaleur torride et d'une extraordinaire sécheresse, une foule de peuple vint à sa rencontre.

— Pieux docteur des Espagnes, disaient mille voix, bienheureux Isidore, priez pour nous ! Nous vous attendions comme l'envoyé du ciel. Le Seigneur ne refuse rien à vos prières. Demandez-lui la fin de nos malheurs.

Isidore adressa alors à cette multitude, avide de le voir et de l'entendre, un discours sur la miséricorde de Dieu, puis, élevant les mains, il pria avec ferveur.

En ce moment, le ciel qui, depuis de longs mois était resté d'airain se couvrit de nuages. La foudre gronda bientôt et une pluie bienfaisante rendit la fertilité aux campagnes.

Le retour du pontife à Séville fut un véritable triomphe. Toute la population, hommes, femmes, enfants, vieillards, clercs, écoliers, moines, chantant des hymnes de joie, allèrent au-devant de leur père bien-aimé.

Quand il parut, il se fit autour de lui un tel concours, les uns voulant recevoir sa bénédiction, les autres baiser la frange de son manteau, qu'une femme fut étouffée et tomba morte.

Isidore fondit en larmes à ce spectacle et, s'agenouillant près du cadavre, offrit à Dieu ses sanglots et ses prières.

(1) S. Isidore, *ép. VII*, Darras, *Hist. de l'Eglise.*

Quelques instants après, la femme ressuscitée se relevait et, au milieu de la foule attendrie, s'écria :

— Béni sois-tu, père saint, évêque Isidore. Bénie soit la parole qui tombe de tes lèvres. C'est à tes prières que je dois d'avoir été rendue à la vie présente et arrachée aux tourments de l'autre.

Elle raconta alors, qu'au sortir de son corps, son âme avait été saisie par des démons qui voulaient la traîner dans les flammes de l'enfer, lorsqu'un des anges du Seigneur qui accompagnent toujours le bienheureux Isidore, l'avait arrachée aux légions infernales.

Les acclamations du peuple redoublèrent et, au milieu des chants d'allégresse, le saint évêque fut escorté dans son église.[1]

Quelques mois après,[2] Isidore réunissait dans cette même église un concile, le deuxième de Séville, en faveur des monastères dont certains fanatiques prêchaient l'inutilité et la destruction.

Il y fut déclaré que : « l'anathème doit peser sur quiconque attente à la vie ou aux biens des monastères, son exclusion du royaume de Dieu prononcée, et que ni la foi ni les œuvres ne profiteront au salut d'un homme assez coupable pour éteindre l'un de ces foyers de doctrine et de régénération, fut-il évêque. Tous les évêques de la province se réuniront, si le fait se produit, et, après avoir excommunié le sacrilège, rétabliront à leurs frais le monastère détruit, afin que les ruines produites par l'impiété d'un seul soient réparées par la piété de tous.[3] »

L'illustre fondateur de l'école monastique de Séville avait bien le droit et le devoir de tenir un tel langage.

(1) *Vie de S. Isidore d'Espagne*, *Patrol. lat.*, t. LXXXII.

(2) En 619.

(3) Conciles d'Espagne, II, *Patrol. lat.*, t. LXXXIV.

La dernière session du concile eut, en outre, une solennité extraordinaire.

Un évêque hérétique, de la secte des Acéphales, nommé Grégoire, venait d'arriver d'Antioche, sa patrie, et parcourait le midi de l'Espagne, prêchant l'unité de nature en Jésus-Christ et relevant le drapeau de l'arianisme.

Très savant dans les Ecritures et la patrologie, d'un raisonnement subtil et d'une grande éloquence naturelle, il entraînait invinciblement la confiance de ses auditeurs, séduisant un grand nombre de fidèles.

Enhardi par ses succès, il proposa à Isidore une conférence publique au sein même du concile.

Isidore accepta et cette conférence eut lieu dans la grande église de Séville en présence d'une foule immense.

La discussion dura cinq heures, mais Grégoire s'avoua vaincu, abjura ses erreurs et revint à la communion de foi catholique dans laquelle il persévéra jusqu'à la mort.[1]

Consolider les principes même de la foi n'était pas la seule préoccupation d'Isidore, il voulait aussi établir sans conteste l'unité dans la discipline et dans la liturgie.

« C'est de Rome, disait-il, que nous sont venues les traditions de la doctrine et de la prière. L'ordre de la messe et des oraisons dans le sacrifice offert à Dieu par la consécration sacerdotale, fut d'abord institué par saint Pierre; sa célébration par tout l'univers entier a lieu dans cette forme unique.[2] »

L'illustre docteur voulait parler de la forme substantielle et unique de la consécration qui était la même dans toutes les églises et ce fut lui qui dota l'Espagne de la liturgie qui s'appela mozarabique,[3] depuis l'invasion des Maures. Ce fut

(1) Ibid.

(2) S. Isidore, *Des offices de l'Église*, l. I, ch. XV.

(3) C'est-à-dire, liturgie des chrétientés établies dans les territoires envahis par les arabes. *(Mista arabibus.) Patrol. lat.*, LXXXV.

Du temps de S. Isidore de Séville, il n'y avait pas d'unité dans la liturgie; les

la liturgie romano-espagnole révisée par Isidore et que le quatrième concile de Tolède[1] rendit obligatoire pour toutes les églises d'Espagne.

Une scène grandiose et prophétique termina le concile :

« Quand les pères eurent donné leur approbation unanime, le nouveau Moïse, le législateur de l'Espagne, fut saisi d'une inspiration sainte et, se levant, parla ainsi :

» — Tant que vous observerez d'un cœur pur les lois religieuses et civiles que vous venez d'accepter, votre vie sera heureuse sur la terre, vous jouirez de la prospérité et de la paix. Mais le jour où vous abandonnerez les préceptes du Seigneur, des désastrés inouïs vous frapperont, la race des

rites, les cérémonies différaient selon les pays et les églises, il n'y avait d'unité absolue que pour la formule de la consécration du pain et du vin qui était la même dans toutes les églises chrétiennes du monde. Plus tard, l'unification liturgique selon le mode romain, s'étant faite partout, sauf en Espagne où prévalait encore le rite dit de Tolède ou mozarabe, Grégoire VII prescrivit aux églises d'Espagne de revenir peu à peu à la liturgie romaine à mesure que les victoires des chrétiens sur les Maures permettraient leur réorganisation hiérarchique.

Enfin, en 1088, Urbain II persuada le roi Alphonse VI de supprimer totalement, dans ses états, ce qui restait de ces rites archaïques qui ne cadraient plus avec les progrès qu'avait fait le rit romain, devenu universel depuis quatre siècles. Ce ne fut pas sans une résistance dramatique de la plupart du clergé et du peuple que ce changement s'opéra. On alla jusqu'à invoquer une sorte de jugement de Dieu. Le rituel romain et le rituel mozarabe furent tous deux, dit l'archevêque historien de Tolède, Rodrigue, jetés dans les flammes d'un bûcher qui consuma le rituel romain et rejeta l'autre intact. Miracle ou habile mise en scène, ce fait n'ébranla pas la résolution du roi qui ordonna purement et simplement que la liturgie mozarabe serait abandonnée pour la liturgie romaine. Dès lors, cette dernière fit autorité en Espagne comme dans le reste de la catholicité.

Plus tard, au XVI[e] siècle, quand l'unité fut bien constituée, à la prière du Cardinal Ximenès, Jules II et Léon X permirent que la liturgie mozarabe fut rétablie dans les églises de sa juridiction par exception et afin que cette belle liturgie ne fut point perdue entièrement. Pie IV a confirmé ce privilège pour sept églises à Tolède, une à Salamanque et une à Valladolid, mais sans que cela puisse porter atteinte au rite officiel romain. (V. Dom. Guéranger : *Institutions Liturgiques*, t. I.)

(1) En 633. Le dernier que S. Isidore ait présidé.

Goths tombera sous le glaive, la famine et la peste.[1] »

« L'œil du saint vieillard avait vu, à travers les âges, l'invasion de sa patrie par l'Islam.

» De retour à Séville, Isidore se prépara à mourir.

» Le 4 avril 638, sentant sa fin approcher, il se fit porter à la basilique et s'étendit sur une couche de cendres. Il reçut la sainte Eucharistie, demanda pardon aux assistants des fautes qu'il n'avait jamais commises, ordonna de distribuer aux pauvres tout ce qu'il possédait, bénit la multitude qui ne cessait de se prosterner pour lui baiser les mains et rendit son âme à Dieu.

» L'Espagne avait perdu le plus illustre de ses docteurs. Elle le pleura et manifesta l'amour qu'elle lui portait en se plaçant sous son patronage céleste.[2] »

(1) *Vie de S. Isidore de Séville*, ch. IX, *Patrol lat.*, LXXXII.

(2) Darras, *Hist. de l'Église*, t. XV.

V

LA FOI ESPAGNOLE.

Hélas! pendant que l'école de Séville continuait à prospérer et à préparer pour l'avenir une génération sacerdotale qui promettait de garder dignement les traditions de ses aînées, l'Espagne, elle aussi, continuait à s'enfoncer dans le cercle infernal des révolutions politiques et des tragédies royales qui bouleversaient sans cesse l'ordre de succession à un trône sans cesse mis à l'encan.

Isidore de Séville avait justement prédit que si l'Espagne continuait à persévérer dans cette anarchie chronique, elle tomberait sous le fer de l'étranger.

Les craintes de cet illustre génie et ses prédictions ne devaient que trop se réaliser.

Cependant, en face de ces menaces sombres de désastres, l'épiscopat espagnol ne négligea rien pour prévenir les catastrophes et détourner le torrent des fatalités vengeresses.

Le cinquième concile de Tolède,[1] assemblé quelques mois

(1) En 636. — La ville de Tolède devait voir se réunir dix-huit conciles dans ses murs. Le premier en 400 pour l'unification de la discipline ecclésiastique et des rites troublée par l'hérésie du priscillianisme. Le deuxième en 531, pour constituer des pépinieres ecclésiastiques, véritables séminaires et lutter contre la simonie.



Salut, roi! dit la vieille en tournant toujours avec sa baguette de bois le contenu de son chaudron méphitique. (P. 132.)

après l'avènement de Chintilla au trône, ordonna des litanies solennelles où toutes les églises du royaume supplieraient le Seigneur de fermer l'ère des révolutions et de verser l'esprit de pénitence, de concorde et de paix dans les cœurs.

Les anathèmes les plus sévères furent prononcés contre les conspirateurs qui attenteraient à la vie des rois et à la sécurité de l'Etat.

Des mesures furent prises pour assurer la transmission paisible de la couronne selon les droits légitimes et on supplia en même temps le nouveau roi de pardonner au repentir des révoltés.

Chintilla promulgua les canons du concile comme lois nationales et termina ainsi son décret :

« Nous enjoignons à tous ceux qui, à un titre quelconque, exercent une charge dans notre état, princes, juges, comtes, fonctionnaires de tout rang, de suspendre durant les jours de prières solennelles, toute expédition d'affaires, en sorte que nos sujets de tout âge et de toute condition puissent exclusivement employer ce temps au service de Dieu, purifier leur conscience et implorer la miséricorde divine sur notre patrie.[1] »

Le troisième en 589, pour l'abjuration de l'arien Récarède. Le quatrième en 633, rendit obligatoire pour toute l'Espagne la liturgie de S. Isidore. Le cinquième en 636, pour fixer la profession de foi catholique de l'Espagne. Les onzes autres conciles se succédèrent dans le même siecle à peu d'intervalle aux dates suivantes : 638, 646, 653, 655, 656, 675, 680, 683, 684, 688, 693, 694, 700.

Le concile qui eut lieu en 684 et fut le quatorzième de Tolède sous la présidence de S. Julien de Tolède, comprit dix-sept évêques réunis pour examiner les conclusions du VI[e] concile œcuménique de Constantinople auquel aucun évêque espagnol avait pu assister. Ils acceptèrent la définition de foi de ce concile mais en donnant leur avis personnel qui contenait deux erreurs sur l'incarnation. Ils voyaient en Jésus-Christ trois substances et deux volontés dont l'une engendrait l'autre. Le pape S. Benoit II engagea avec eux à ce sujet une négociation qui se termina par une rectification dans le sens de la pure foi orthodoxe.

(1) Labbé, *Conciles de Tolède*, t. v.

Deux ans plus tard, la paix régnait dans les esprits et Tolède voyait s'ouvrir dans ses murs un sixième concile composé de cinquante-deux évêques,[1] dans l'église de Sainte-Léocadie, patronne de la ville.[2]

Le précédent concile n'ayant traité que des questions politiques, le pape Honorius avait envoyé un légat pour reprocher aux évêques espagnols de négliger pour des intérêts humains les intérêts sacrés de la foi.

Il leur enjoignait de reporter contre l'hérésie la sollicitude qu'ils montraient pour des questions temporelles, de ne pas ressembler, selon l'expression de l'Ecriture, à des chiens muets qui ne peuvent pas aboyer, et de se montrer à l'avenir plus fermes dans la défense de la foi et plus prompts à sévir contre l'erreur.

Le concile se mit à l'œuvre et rédigea en des lignes magistrales, la profession de foi catholique de l'Espagne :

« Nous croyons et confessons la très sacrée et très omnipotente Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, un même Dieu, seul et non solitaire; d'une seule essence, vertu, puissance et nature; distincte sans séparation, en trois personnes; indivisible dans son essence qui est la substance même de la divinité; créatrice de toutes choses; le Père inengendré, increé, source et origine de toute la divinité; le Fils engendré éternellement du Père, avant toute créature, sans commencement et increé, car le Père n'a jamais été sans le Fils, ni le Fils sans le Père; le Fils du Père est Dieu, égal en tout à Dieu le Père, Dieu vrai de Dieu vrai; l'Esprit-Saint ni engendré ni créé, mais procédant du Père et du Fils, Esprit de l'un et de l'autre et par là ils sont un substantiellement, puisque lui-même procède des deux ensemble.

» Dans cette auguste Trinité, l'unité de substance est

(1) Le 9 janvier 638.

(2) *Canes muti non valentes latrare.*

telle, qu'elle exclut l'idée de pluralité et maintient une égalité parfaite, elle n'est ni moindre en chacune des personnes qu'en toutes les trois ensemble, ni plus grande dans les trois que dans chacune.

« De ces trois personnes de la Trinité, nous confessons que le Fils seul, pour la rédemption du genre humain coupable, pour le paiement de la dette contractée originellement par la désobéissance d'Adam et depuis par les fautes de notre libre arbitre, est descendu des profondeurs du Père, a pris l'humanité sans le péché, dans le sein de la bienheureuse Marie toujours Vierge, en sorte que Fils de Dieu le Père, il est devenu Fils de l'homme, Dieu parfait et homme parfait, afin que, homme-Dieu, il fut un seul Christ en deux natures, mais en une seule personne, car dans le Christ, la dualité de personnes eut introduit la quaternité dans la Trinité sainte.

» Ainsi, comme personne, il est distinct sans séparation du Père et de l'Esprit-Saint; comme nature, il est distinct de l'humanité qu'il a revêtue, de même que par sa personne il est un avec l'humanité, et par la nature il est un avec le Père et le Saint-Esprit.

» Tel est donc, de deux natures en une seule personne, notre unique Seigneur Jésus-Christ, égal au Père dans la forme de la divinité, moindre que le Père dans la forme d'esclave, selon la parole prophétique du psaume : *De ventre matris meæ, Deus meus es tu.*[1]

» Sans mère, né de Dieu; sans père, né de la Vierge; seul le « Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.[2] » Bien que toute la Trinité ait coopéré à la formation du corps

(1) Ps. xxi, 11. *In te projectus sum ex utero; De ventre matris meæ Deus meus es tu; ne discesseris a me.* C'est en toi, Seigneur, que j'ai été tiré du sein de ma mère; de ce moment tu es mon Dieu, ne t'éloigne pas de moi.

(2) S. Jean, i, 14.

humain qu'il a pris pour nous (puisque toutes les œuvres de la Trinité sont inséparables), cependant, seul il s'est fait homme dans la singularité de sa personne, non dans l'unité de la nature divine, dans ce qui est le propre de la personne du Fils, et non dans ce qui lui est commun avec la Trinité. Car, s'il eut confondu en une seule nature la nature humaine et la nature divine, il en résulterait que la Trinité tout entière se serait incarnée, puisqu'il est certain qu'il n'y a dans la Trinité qu'une seule nature en trois personnes.

» Ainsi, envoyé par le Père, Notre-Seigneur Jésus-Christ, prenant ce qu'il n'était pas, sans rien perdre de ce qu'il était, impassible par sa nature divine, mortel par la nôtre, est venu dans ce monde, sauver les pécheurs et justifier ceux qui croient en lui, accomplissant des merveilles, et, livré pour nos fautes, il est mort en expiation pour nous, il est ressuscité pour notre justification. Nous avons trouvé la guérison dans ses plaies, nous sommes ressuscités dans sa résurrection. Il doit venir et nous l'attendons à la fin des siècles, à la résurrection générale, pour distribuer, dans l'immuable équité de son jugement, la récompense aux justes, les châtiments aux impies.

» Nous croyons aussi que l'Eglise catholique est le corps de Jésus-Christ, son corps mystique, sans tâche dans ses œuvres, sans ride dans sa foi.

» Avec son chef tout-puissant, le Seigneur Jésus, elle règnera sans fin un jour, quand le corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, le mortel l'immortalité, afin que Dieu soit tout en tous.

» C'est par cette foi que les cœurs se purifient, par elle que les hérésies sont extirpées, par elle que l'Eglise entière, militante encore dans le siècle, se glorifie d'avance en communion de doctrine avec le royaume céleste.

» En dehors de cette foi, il n'est point de salut, puisqu'il

n'y a sous le ciel aucun autre nom donné aux hommes, par lequel nous puissions être sauvés.[1] »

Ainsi le pape Honorius avait, de son côté, fait inscrire sur le portique de Saint-Pierre de Rome au sujet du Christ-Jésus :

Plenus homo in terris et verus nascitur idem
Virginis ex utero totus ubique Deus.

« Entièrement et véritablement homme sur la terre, il est né de la Vierge Marie et il est le seul et universel Dieu.[2] »

(1) Labbe, *Conciles de Tolède*, VI, t. V.

(2) Nous avons déjà cité cette incription tout au long dans un précédent volume en parlant du pape Honorius et de l'ornementation de la basilique de Saint-Pierre par ce pape. Elle comportait trente-huit vers latins.

VI

LE FILS DU CHAMELIER. — CONCLUSION.

La Providence avait placé le tombeau du grand évêque catholique Isidore en face du berceau d'un prophète néfaste à la foi chrétienne, et qui allait s'appeler Mahomet.

Mohammed, le glorifié, était né en 570, à Becca,[1] ville de la mer rouge, centre religieux et politique, déjà important, groupé autour de la Kaaba, temple dans lequel on conservait religieusement une pierre noire que les arabes disaient être tombée du ciel avec Adam et rapportée à Abraham par l'ange Gabriel au moment où le patriarche bâtissait en ce lieu un temple à Jehovah.

Abdallah, son père, chamelier de son état, était mort depuis longtemps lorsqu'Amina, sa mère, mit au jour sous sa tente, le fruit posthume de son court mariage.

Abandonné aux soins de sa nourrice Halima, il vécut dans sa demeure, à Saëd, jusqu'à l'âge de sept ans.

Plus tard, la légende, par les soins de ses fidèles, entoura son berceau d'un feu roulant de prodiges.

Tout bon musulman croit qu'à sa naissance, le palais

(1) La Mecque.

royal de Stesiphon croula sur sa base et eut quatorze de ses tours renversées.

Amina déclara à son beau-père Abdal-Motalleb, qu'une céleste lumière avait éclaté sur l'enfant et que les anges étaient venu l'adorer à son berceau.

La nourrice Halima, montée sur un âne et portant le nourisson dans ses bras, avait rencontré en retournant à Saëd quarante moines chrétiens. L'abbé, en désignant l'enfant, leur aurait dit :

— Voilà celui dont l'avènement nous était annoncé et nous sera fatal.

Les moines alors tirèrent leurs épées du fourreau et ils allaient tuer le futur prophète, lorsque le feu du ciel tomba sur eux et les dévora.

Ces récits étaient calqués analogiquement sur ceux des prodiges de Bethléem, de l'apparition des anges aux pasteurs, de la persécution d'Hérode et de la fuite en Egypte.

D'autres prodiges ne manquèrent pas au nouveau prophète.

Ainsi, la terre se couvrait de fleurs sous les pas du fils d'Amina; les arbres stériles produisaient spontanément des fruits en sa présence.

L'enfant était épileptique et l'âge ne le guérit pas. Les arabes virent là un signe de prédestination et la preuve de ses communications divines. C'était la « fureur sacrée. »

A sept ans, Mohammed gardait sur la montagne les brebis de sa nourrice, lorsqu'il fut pris d'un accès convulsif qui fit accourir près de lui ses compagnons, sa nourrice et d'autres femmes de Saëd.

Revenu à lui, l'enfant raconta qu'il avait vu deux anges, vêtus de blanc, d'une immense taille, rayonnants de gloire, qui, après avoir fendu sa poitrine avec leur épée étincelante, lui avaient enlevé le cœur pour le laver et le purifier, puis le lui

avaient remis en place après l'avoir scellé d'un sceau mystérieux.[1]

Pendant toute son enfance, Mohammed fut pasteur. Lorsque sa nourrice le rendit à sa famille, sa mère venait de mourir, ce fut Abdal-Motalleb, son grand-père paternel, qui le recueillit dans sa demeure.

La légende raconte que l'enfant ayant été pris d'un mal d'yeux, fut conduit par son grand-père chez un moine chrétien et médecin, et qu'au moment où celui-ci levait le voile qui couvrait les yeux de l'enfant, la cellule fut ébranlée par un tremblement de terre, tandis que le religieux prédisait à Abdal-Motalleb les glorieuses destinées de son petit-fils.

Bientôt, le grand-père étant mort, le prince Mohammed reçut pour sa part d'héritage cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Jusqu'à vingt-cinq ans, le futur prophète de l'Islam s'occupa de trafic et s'aguerrit aux fatigues des caravanes.

Peu de temps après, la fortune le favorisait et il épousait une riche Syrienne, veuve, nommée Khadidja à qui un esclave avait raconté que les anges protégeaient Mohammed avec leurs ailes contre les ardeurs du soleil.

Un événement insignifiant par lui-même devait le désigner à l'attention et au respect de ses compatriotes,

Comme on reconstruisait la Kaaba, lorsqu'il fallut y replacer la « pierre noire, » les quatre tribus se disputaient l'honneur de la porter et une sanglante bataille était imminente lorsque les vieillards proposèrent de prendre Mohammed pour arbitre.

Le prophète étendit à terre un tapis de soie, y posa la relique et ordonna que le plus illustre dans chacune des quatre tribus en prit chacun un coin pour porter la pierre au

(1) C'est là un des dogmes de foi des musulmans.

lieu de sa destination et, arrivé là, Mohammed l'ayant prise, la plaça lui-même et seul dans son encadrement.

Il fut acclamé comme un nouveau Salomon.

Il se fit alors expliquer par des rabbins l'ancien Testament et s'instruisit des Evangiles auprès du moine Bahira.

Il fut frappé, comme les juifs, de cette idée que le Messie annoncé par les prophètes devait être un prince temporel et, dans cent versets divers des livres hébreux, il trouva son avènement désigné. N'était-il pas de la race d'Abraham et d'une race sœur des juifs, la race d'Ismaël? Le mot grec *Paraclet* qui désigne le Saint-Esprit se traduisant en arabe par le mot *Ahmed*, Mohammed se déclara le Paraclet et il attendit l'heure où, nouveau Moïse, il allait entendre la voix du Seigneur se lever de Seïr pour lui parler aussi.

A quarante ans de son âge, pendant une des nuits du ramadan, comme il était endormi dans la grotte de la montagne de Hira, près de La Mecque, sur laquelle il avait coutume de passer ce mois de jeûne dans la solitude et la retraite, il crut que son espérance se réalisait.

« Je dormais profondément, dit-il, lorsqu'un ange m'apparut tenant une étoffe pleine de lettres d'écriture, et me dit : Lis.

» — Que lirai-je? lui dis-je.

» Mais il m'enveloppa de cette étoffe et me dit de nouveau :

» — Lis!

» — Que lirai-je?

» — Lis au nom du Dieu qui a créé toutes choses; qui a formé l'homme de sang coagulé; lis par le nom de ton Seigneur qui est miséricordieux. C'est lui qui a enseigné l'Ecriture. Il a éclairé l'ignorance de l'homme.

» Je prononçai ces paroles à mesure qu'elles sortaient de la bouche de l'ange, et il disparut. Je m'éveillai alors et sortis de la grotte pour descendre de la montagne. Alors une voix parla au-dessus de ma tête, disant :

» — Je suis Gabriel; Mohammed, tu es l'envoyé de Dieu.

» Je levai les yeux et vis l'ange et le regardai fixement jusqu'à ce qu'il disparut. »

Khadidja redit ce récit au docteur arabe Waraka qui, nouveau Siméon, célébra la gloire future du prophète de l'Islam et mourut quelques jours après.

Cependant, lui aussi eut ses tentations, car toute vision cessa soudain pour lui et, dans son désespoir il songea au suicide, mais une force invisible le retenait et les visions revinrent, l'ange Gabriel le salua de nouveau du titre d'envoyé de Dieu, les arbres s'inclinaient sur son passage et les pierres disaient :

— Paix sur toi, envoyé d'Allah!

Enfin il composa le Koran ou recueil des décrets immuables et raconta qu'il s'était entretenu dans un voyage céleste avec Abraham, Moïse et Jésus-Christ, avait vu les légions des anges, les patriarches et les prophètes le saluer apôtre de Dieu et qu'il avait vu écrites sur le trône de la divine majesté ces paroles étincelantes : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète.[1] »

Il déclara une guerre à mort à l'idolâtrie, comme l'avait fait jadis Moïse, et grava dans le cœur de son peuple en caractères de feu le dogme du fatalisme qui devait détruire toutes les barrières à ses conquêtes et rendre sa foi impla-

(1) Il ne faut pas oublier que le but de Mahomet était de détruire l'idolâtrie chez les Ismaélites et d'établir le dogme de l'unité de Dieu. De là à créer de toutes pièces une révélation conforme au génie du peuple qu'il voulait faire évoluer, il n'y avait qu'un pas et c'est ce que fit Mahomet. Si ces peuples eussent été conquis à la foi chrétienne, Mahomet n'eût pas eu lieu de se produire dans le monde et d'y créer une religion nouvelle. Si nous nous plaçons à un point de vue purement indépendant, c'est-à-dire au seul point de vue de l'évolution d'une race attardée, appelée comme l'histoire l'a prouvé, aux plus illustres destins et à une belle civilisation, à côté de l'imposture du prophète, en face de la divinité de Jésus-Christ, nous ne pouvons refuser à Mahomet d'avoir été un homme vraiment extraordinaire dans son cercle d'action purement et exclusivement humain.

cable comme un torrent dans la promesse certaine d'un bonheur éternel et sensible, magnifique récompense des vrais croyants.

Cependant, en établissant aussi énergiquement ce nouveau cycle de vie sociale, Mahomet y avait introduit du même coup le germe de la mort future; le dogme de la fatalité qui devait appeler la victoire sur son peuple pendant longtemps devait verser à la fin sur lui le poison de l'inertie et du sensualisme fatal et l'endormir dans une mort anticipée sur ce vaste lit de l'Asie à qui Dieu réservait ce châtiment de son antique et mourante frivolité.

Hélas! les peuples chrétiens comme l'Espagne ne devaient pas comprendre que la formidable puissance qui s'élevait dans le monde en face de la civilisation chrétienne, allait piétiner des moissons dans ces champs dont les agriculteurs s'endormaient au bruit des révolutions intestines qui déchiraient les empires,

Mahomet avait une double mission, celle de réveiller un peuple, le sien, endormi dans l'idolâtrie, et celle de rappeler aux peuples chrétiens, que le christianisme n'est pas un vain mot, mais la révélation divine d'une société parfaite qui doit agir sans cesse et faire sur la terre mouvante l'apprentissage du ciel immuable.

Et Dieu prendra toujours soin jusqu'à la fin du monde de faire surgir des antechrists pour rappeler à l'Eglise, jusque dans les plus formidables catastrophes, les caractères les plus intimes de l'inébranlable magistrature du Christ unique et souverain.

Et c'était là l'horizon noir, sur lequel gémissait par avance le grand Isidore, l'illustre évêque de la jeune Espagne catholique.

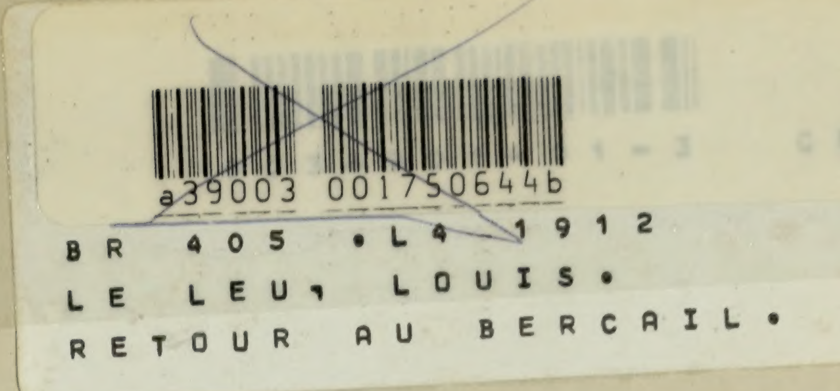
TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Imprimerie Casterman Tournai (Belgique). — *Made in Belgium.*


a39003 001750644b